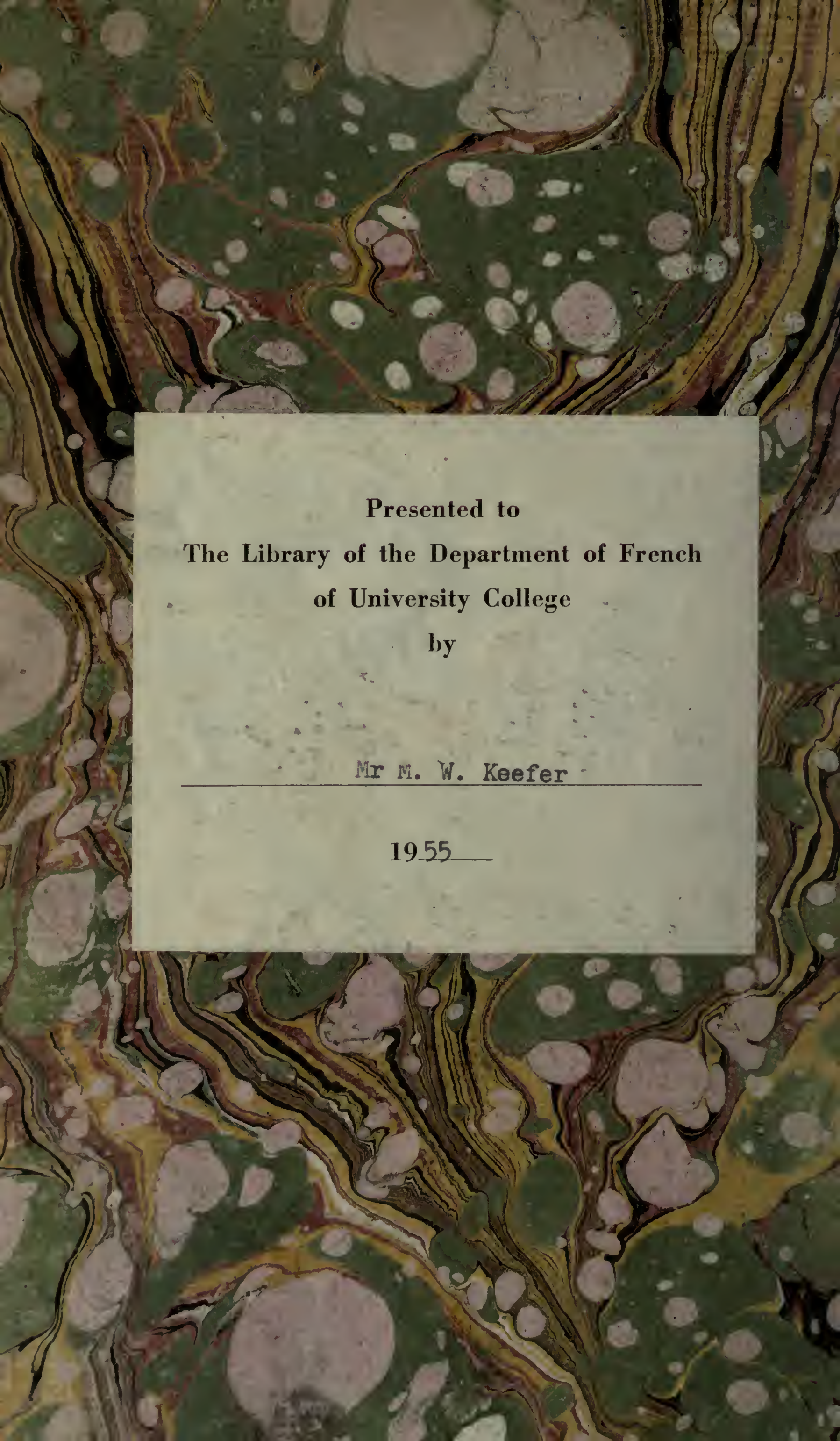

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0442



Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by
Mr M. W. Keefer
1955



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

*

OEUVRES

COMPLÉTES

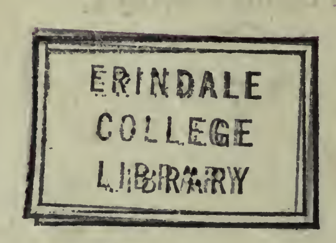
DE

VOLTAIRE.

TOME SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome ſixième.

LES

LOIS DE MINOS,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

EPITRE
DEDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE RICHELIEU,

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE, GOUVERNEUR DE GUIENNE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, &c.

MONSEIGNEUR,

Il y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'académie, avec *Varron* (car il faut toujours citer quelque ancien, pour en impofer aux modernes) : *Eſt aliquid ſacri in antiquis neceſſitudinibus.* Ce n'eſt pas qu'on ne ſoit auſſi très - invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, et à qui nous devons une reconnaiſſance éternelle ; mais *antiqua neceſſitudo* eſt toujours la plus grande conſolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, et l'académie vous a fait le nôtre ; permettez donc qu'à de ſi juſtes titres je vous dédie une tragédie qui ſerait moins mauvaiſe ſi je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteſte tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeuneſſe m'a fait compoſer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amuſemens de campagne ; qu'il n'était point deſtiné au théâtre de Paris, et qu'il n'en eſt pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'eſſayer encore ſi l'on pouvait faire réuſſir en France une tragédie profane, qui ne fût pas fondée ſur une intrigue d'amour ; ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreſte, dans d'autres pièces, et ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire *Valade*, qui eſt ſans doute un de vos beaux eſprits de Paris, s'étant emparé d'un manuſcrit de la pièce, ſelon l'uſage, l'a embelli de vers compoſés par lui ou par ſes amis, et a imprimé le tout ſous mon nom, auſſi proprement que cette rapſodie méritait de l'être. Ce n'eſt point la tragédie de *Valade* que j'ai l'honneur de vous dédier ; c'eſt la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous ſavez, eſt l'ame du monde. Elle établit ſon trône, pour un jour ou deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, et s'en retourne bien vîte à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le ſavez, vous, le digne diſciple du maréchal de *Villars*, dans la plus brillante et la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui ſauva la France, qui ſut ſi bien faire la guerre et la paix, ne jouir de ſa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât ſon ſiècle, pour qu'un nouveau ſiècle lui rendît publiquement juſtice. On lui reprochait juſqu'à ſes prétendues richeſſes, qui n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles des traitans de ces temps-là ; mais ceux qui étaient ſi baſſement jaloux de ſa fortune n'oſaient pas, dans le fond de leur cœur, envier ſa gloire, et baiſſaient les yeux devant lui.

Quand ſon ſucceſſeur vengeait la France et l'Eſpagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon ; qu'il fallait envoyer un autre général à ſa place ? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre ; mais ce n'eſt ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adreſſe ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il ſait le grec auſſi-bien que moi, je lui citerai d'abord *Héſiode* qui, dans l'*Erga kai imerai*, connu de tous les courtiſans, dit en termes formels :

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.

Le potier eſt ennemi du potier, le maçon du maçon : le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace diſait plus noblement :

. . . . *Diram qui contudit hydram*,
Comperit invidiam ſupremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à *Racine* :

Sitôt que d'Apollon un génie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent;
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent;
Et ſon trop de lumière, importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici-bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice et l'envie,
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur légitime prix.

Tout cela eſt d'un ancien uſage, et cette étiquette ſubſiſtera long-temps. Vous ſavez que je commentai *Corneille*, il y a quelques années, par une déteſtable envie; et que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos généroſités, à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui reſtait de la famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur ordinaire de la cour, qui croyait avoir fait une pratique du théâtre et une tragédie, appelait *Corneille Maſcarille*, et le traitait comme le plus mépriſable des hommes. Il ſe mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant ſoi-diſant jéſuites accusèrent *Racine* de cabaler pour le janſéniſme, et le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui ſi un homme réuſſit un peu, pour quelque temps, ſes rivaux ou ceux qui prétendent l'être diſent d'abord que c'eſt une mode qui paſſera comme les pantins et les convulſions: enſuite ils prétendent qu'il n'eſt qu'un plagiaire; enfin ils ſoupçonnent qu'il eſt athée. Ils en avertiſſent les porteurs de chaiſe de Verſailles, afin qu'ils le diſent à leurs pratiques, et que la choſe revienne

à quelque homme bien zélé, bien morne et bien méchant, qui en fera ſon profit.

Les calomnies pleuvent ſur quiconque réuſſit. Les gens de lettres ſont aſſez comme M. *Chicaneau* et madame la comteſſe de *Pimbêche :*

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *pauvre diable* (*) avec ſes ſemblables; mais auſſi, Monſeigneur, il ſe trouvera toujours en France des ames nobles et éclairées qui ſauront rendre juſtice aux talens, qui pardonneront aux fautes inſéparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le ſoutien qu'au neveu de leur principal fondateur? c'eſt un devoir attaché à votre nom.

C'eſt à vous de maintenir la pureté de notre langue qui ſe corrompt tous les jours; c'eſt à vous de ramener la belle littérature et le bon goût, dont nous avons vu les reſtes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philoſophie, également éloignée de l'irréligion et du fanatiſme. Quelles autres mains que les vôtres ſont faites pour porter au trône les fleurs et les fruits du génie français, et pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chaſſée? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions? et quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition eſt

(*) Voyez la petite pièce intitulée *le Pauvre diable.*

aſſouvie, et où les vains plaiſirs ont diſparu comme un ſonge, d'être, dans un loiſir honorable, le père de vos confrères! L'ame du grand *Armand* s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'académie françaiſe.

Après avoir fait Oedipe et les Lois de Minos, à près de ſoixante années l'un de l'autre ; et après avoir été calomnié et perſécuté pendant ces ſoixante années, ſans en faire que rire, je ſors preſque octogénaire (c'eſt-à-dire beaucoup trop tard), d'une carrière épineuſe, dans laquelle un goût irréſiſtible m'engagea trop long-temps.

Je ſouhaite que la ſcène françaiſe, élevée dans le grand ſiècle de *Louis XIV* au-deſſus du théâtre d'Athènes et de toutes les nations, reprenne la vie après moi; qu'elle ſe purge de tous les défauts que j'y ai portés, et qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je ſouhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont point ne s'ameutent pas pour le faire tomber, pour l'écraſer dans ſa chute, et pour l'opprimer par les plus abſurdes impoſtures.

Qu'il ne ſoit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien ſaine l'eſt par les inſectes; ces inſectes et ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je ſouhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ſes ſerpens à la cour pour perdre ce génie naiſſant, en cas que la cour, par haſard, entende parler de ſes talens.

Puiſſent les tragédies n'être déſormais ni une

longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques appelé par les Anglais *show*, et par nous, *la rareté*, *la curioſité!*

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour comme un amour de comédie dans le goût de *Térence*, avec déclaration, jalouſie, rupture, et raccommodement!

Qu'on ne ſubſtitue point à ces langueurs amoureuſes des aventures incroyables et des ſentimens monſtrueux, exprimés en vers plus monſtrueux encore, et remplis de maximes dignes de *Cartouche* et de ſon ſtyle.

Que dans le déſeſpoir ſecret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans ſon pays.

Que tous les vers ſoient harmonieux et bien faits; mérite abſolument néceſſaire, ſans lequel la poëſie n'eſt jamais qu'un monſtre; mérite auquel preſque aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne ſoit pas auſſi mépriſé qu'il eſt noble et difficile.

Que le *faxhal* et les *comédiens de bois* ne faſſent pas abſolument déſerter *Cinna* et *Iphigénie*.

Que perſonne n'oſe plus ſe faire valoir par la témérité de condamner des ſpectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité ſerait auſſi abſurde que l'était la bulle *In cœnâ Domini*, ſi ſagement ſupprimée.

Enfin, j'oſe eſpérer que la nation ne ſera pas

toujours en contradiction avec elle-même ſur ce grand art, comme ſur tant d'autres choſes.

Vous aurez toujours en France des eſprits cultivés et des talens ; mais tout étant devenu *lieu commun*, tout étant problématique à force d'être diſcuté, l'extrême abondance et la ſatiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand ſiècle, le dégoût du public ſuccédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes ; la multitude des journaux et des brochures, et des dictionnaires ſatiriques, occupant le loiſir de ceux qui pourraient s'inſtruire dans quelques bons livres utiles, il eſt fort à craindre que le goût ne reſte que chez un petit nombre d'eſprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'eſt ce qui arriva aux Grecs après *Démoſthènes*, *Sophocle* et *Euripide*. Ce fut le ſort des Romains après *Cicéron*, *Virgile* et *Horace* : ce ſera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on eſt jaloux, et qu'on voudrait perdre, il ſort de deſſous terre mille demi-talens, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite enſuite dans un éternel oubli, et qui ſont remplacés par d'autres éphémères.

On eſt accablé ſous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres ; et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tiſſus de calomnies infames, vomies par la baſſeſſe contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la muſique, ſont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des diſcuſſions ſur tous ces arts ; mais que le grand artiſte eſt rare !

L'écrivain le plus méprifable et le plus bas peut dire fon avis fur trois fiècles, fans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l'argent, fes contemporains qu'il connaît encore moins. On le fouffre, parce qu'on l'oublie : on laiffe tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes fur les quais de Paris, comme on laiffe les nouvelliftes décider dans un café du deftin des Etats; mais fi dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monfeigneur, ces réflexions : je les foumets à votre jugement et à celui de l'académie, dont j'efpère que vous ferez long-temps l'ornement et le doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage du refpectueux et tendre attachement d'un vieillard plus fenfible à votre bienveillance qu'aux maladies dont fes derniers jours font tourmentés.

PERSONNAGES.

TEUCER, roi de Crète.

MERIONE, DICTIME, } archontes.

PHARÈS, grand ſacrificateur.

AZEMON, DATAME, } guerriers de Cydonie.

ASTERIE, captive.

UN HERAUT.

Pluſieurs guerriers cydoniens.

Suite, &c.

La ſcène eſt à Gortine, ville de Crète.



Goûtons ſous ces Cyprès un moment de repos
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

Les Loix de Minos Act. 4. Sc. 1.

J. M. Moreau le j.e inv. 1785. *Simonet Sculp.*

LES
LOIS DE MINOS,
TRAGEDIE.
ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente les portiques d'un temple, des tours ſur les côtés, des cyprès ſur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

QUOI! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les lois pour agir en tyrans!
Minos qui fut cruel a régné ſans partage;
Mais il ne m'a laiſſé qu'un pompeux eſclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majeſté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.
J'ai prodigué mon ſang, je règne, et l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune eſclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ſes jours;
Si je l'avais proſcrite elle aurait leur ſecours.
Tel eſt l'eſprit des grands, depuis que la naiſſance
A ceſſé de donner la ſuprême puiſſance.

Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on peut partager,
Ils n'ont choifi des rois que pour les outrager. (1)

DICTIME.

Ce trône a fes périls ; je les connais fans doute ;
Je les ai vus de près ; je fais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée ; il mourut exilé,
(2) En pleurant fur un fils par lui-même immolé.
Par le fang de ce fils, il crut plaire à la Crète.
Mais comment fubjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconftant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il eft entouré ?
Ses flots font élevés, mais c'eft contre le trône ;
Une fombre tempête en tout temps l'environne.
Le fort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens et vos jaloux Crétois,
Les uns dans les confeils, les autres par les armes ;
Et chaque inftant pour vous redouble nos alarmes :
Hélas ! des meilleurs rois c'eft fouvent le deftin ;
Leurs pénibles travaux fe fuccèdent fans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs ;
Que ce faint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait juftifié cet ufage exécrable,
C'eft-là ce qui m'étonne ; et cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu ! ces guerriers fous les armes blanchis,
Vieux fuperftitieux aux meurtres endurcis,
Deftructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène. (3)
Ils redoutaient Calchas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux.

Tel eſt l'aveuglement dont la Gréce eſt frappée :
Elle eſt encor barbare (4), et de ſon ſang trempée ;
A des dieux deſtructeurs elle offre ſes enfans :
Ses fables ſont nos lois, ſes dieux ſont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire ;
D'illuſtres attentats ont fait toute leur gloire.
La Gréce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolens dans le crime, et tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras,
S'il le faut ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible ; et mon ame attendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, et je plains ſa beauté.
Ami, je crains les dieux ; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais offrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, et ſurtout cette fille
Que le ſort des combats arrache à ſa famille.
On peut traiter encore ; et peut-être qu'un jour,
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint ſi féroces.
Nos Grecs ſont bien trompés ; je les crois glorieux
De cultiver les arts, et d'inventer des dieux.
Cruellement ſéduits par leur propre impoſture,
Ils ont trouvé des arts, et perdu la nature.

(5) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels et ſans trône, errans et vagabonds,
Mais libres, mais vaillans, françs, généreux, fidelles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles :
La nature eſt leur règle, et nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons.
Les archontes et moi, ſelon nos lois antiques,
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçois-les. Et ſurtout qu'ils puiſſent ignorer
Les ſacrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Je hais, je dois haïr ces ſauvages guerriers,
De ma famille entière inſolens meurtriers.
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent;
J'étoufferai la voix de mes reſſentimens,
Je vaincrai mes chagrins qui réſiſtaient au temps :
Il en coûte à mon cœur; tu connais ſa bleſſure;
Ils vont renouveler ma perte et mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent ?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend !
On vient. Puiſſent les dieux, que ma juſtice implore,
Ces dieux trop mal ſervis, ces dieux qu'on déshonore,
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle et moins indigne d'eux!

SCENE

SCENE II.

TEUCER, DICTIME : *le pontife* PHARÈS *avance avec le ſacrificateur à ſa droite ; le roi eſt à ſa gauche, accompagné des archontes de la Crète.*

PHARÈS *au roi et aux archontes.*

PRENEZ place, Seigneurs, au temple de Gortine. (6)
Adorez et vengez la puiſſance divine.

(*ils montent ſur une eſtrade, et s'aſſeyent dans le même ordre. Pharès continue.*)

Prêtres de Jupiter, organes de ſes lois,
Confidens de nos dieux ; et vous, roi des Crétois,
Vous, archontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux ſacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de ſang, ce jour ſi ſolennel,
Où je dois préſenter aux marches de l'autel
L'holocauſte attendu que notre loi commande.
(7) De ſept ans en ſept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux manes des héros ;
Ainſi dans ſes décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait ſur les enfans d'Egée
La majeſté des dieux et la mort d'Androgée.
Nos ſuffrages, Teucer, vous ont donné ſon rang ;
Vous ne le tenez point des droits de votre ſang.
Nous vous avons choiſi quand par Idoménée
L'île de Jupiter ſe vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté,
Soutenez de nos lois l'inflexible équité.

Jupiter veut le ſang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit ſur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux,
Ennemis de nos lois et proſcrits par nos dieux,
Des repaires ſanglans de leurs antres ſauvages,
Ont cent fois de la Crète infeſté les rivages :
Toujours en vain punis, ils ont toujours briſé
Le joug de l'eſclavage à leur tête impoſé.

(*à Teucer.*)

Rempliſſez à la fin votre juſte vengeance.
Une épouſe, une fille à peine en ſon enfance,
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embraſés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on apaiſe leurs manes.
Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes;
Le vil ſang d'une eſclave à nos autels verſé
Eſt d'un bien faible prix pour le ciel offenſé.
C'eſt du moins un tribut que l'on doit à mon temple ;
Et la terre coupable a beſoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais ſoutiens de l'Etat, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, et vous, prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète eſt plongée,
J'ai perdu ma famille, et ce fer l'a vengée.
Je pleure encor ſa perte; un coup auſſi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes ;
Le meurtre et le carnage alors ſont légitimes.
Nul ne m'enſeignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'Etat, à mon cœur.
Mais l'autel ruiſſelant du ſang d'une étrangère
Peut-il ſervir la Crète et conſoler un père ?

Plût aux dieux que Minos, ce grand légiſlateur,
De notre république auguſte fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils ſacrifices!
L'homicide en effet rend-il les dieux propices?
Avons-nous plus d'Etats, de tréſors et d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé ſon fils?
Guerriers, c'eſt par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie
J'ai vu tomber les murs de la ſuperbe Troye.
Nous répandons le ſang des malheureux mortels,
Mais c'eſt dans les combats, et non point aux autels.
Songez que de Calchas et de la Gréce unie
Le ciel n'accepta point le ſang d'Iphigénie. (8)
Ah! ſi pour nous venger le glaive eſt dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs ſoyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuſe et floriſſante
Que par l'aſſaſſinat d'une fille innocente?
Les enfans de Cydon ſeront-ils plus ſoumis?
Sans en être plus craints nous ſerons plus haïs.
Au ſouverain des dieux rendons un autre hommage;
Méritons ſes bontés, mais par notre courage;
Vengeons-nous, combattons, qu'il ſeconde nos coups;
Et vous, prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux; mais ils ſont inutiles
Pour les eſprits altiers et les cœurs indociles.
La loi parle, il ſuffit. Vous n'êtes en effet
Que ſon premier organe et ſon premier ſujet;
C'eſt Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéiſſe;
Et ce n'eſt pas à vous de juger ſa juſtice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au ſang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,

Quand il veut, il fait grâce. Ecoutez en ſilence
La voix de ſa juſtice ou bien de ſa clémence;
Il commande à la terre, à la nature, au ſort,
Il tient entre ſes mains la naiſſance et la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite et vous preſſe?
Nul de nous ne montra ces marques de faibleſſe
Pour le dernier objet qui fut ſacrifié.
Nous ne connaiſſons point cette fauſſe pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète;
Portez celui des dieux dont je ſuis l'interprète :
Mais voici la victime.

(*on amène Aſtérie, couronnée de fleurs et enchaînée.*)

SCENE III.

Les perſonnages précédens, ASTERIE.

DICTIME.

A ſon aſpect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Gréce encore il eſt de barbarie!
Que ma triſte raiſon gémit ſur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois, remiſe entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes deſtins,
C'eſt à toi de parler, et de faire connaître
Quel eſt ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTERIE.

Je veux bien te répondre. Aſtérie eſt mon nom;
Ma mère eſt au tombeau; le vieillard Azémon,

Mon digne et tendre père, a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait paſſer ſon courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Eſt notre heureux partage et fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTERIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Eſt un fantôme vain que ton impiété
Fait ſervir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blaſphèmes,
Eſt déjà préparé par mes ordres ſuprêmes.

ASTERIE.

Je le ſais, de ma mort indigne et lâche auteur,
Je le ſais, inhumain; mais j'eſpère un vengeur.
Tous mes concitoyens ſont juſtes et terribles;
Tu les connais, tu ſais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par un aigle portés,
Ne te ſauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il exiſte, et s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre, (9)
Il ſaura bien ſur toi, monſtre de cruauté,
Venger ſon divin nom ſi long-temps inſulté.
Puiſſe tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber ſur ta tête!
Puiſſe le temple horrible où mon ſang va couler
Sur ma cendre, ſur toi, ſur les tiens s'écrouler!
Périſſe ta mémoire! et s'il faut qu'elle dure
Qu'elle ſoit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes dieux;
Voilà mes vœux, mon culte et mes derniers adieux.

Et toi que l'on dit roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui du tribunal où les lois t'ont porté
Sembles tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon ſupplice?
Non, de mes aſſaſſins tu n'es pas le complice.

MERIONE, *archonte*, *à Teucer.*

On ne peut faire grâce, et votre autorité
Contre un uſage antique, et par-tout reſpecté,
Oppoſerait, Seigneur, une force impuiſſante.

TEUCER.

Que je livre au trépas ſa jeuneſſe innocente!...

MERIONE.

Il faut du ſang au peuple, et vous le connaiſſez.
Ménagez ſes abus, fuſſent-ils inſenſés.
La loi qui vous révolte eſt injuſte peut-être;
Mais en Crète elle eſt ſainte; et vous n'êtes pas maître
De ſecouer un joug dont l'Etat eſt chargé.
Tout pouvoir a ſa borne, et cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il eſt trop barbare il faut qu'on l'aboliſſe.

MERIONE.

Reſpectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la juſtice. (*a*)
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Buſiris on vous vit abhorrer?
Oui, j'eſtime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteſte en lui le maître tyrannique.

Il obtint dans la Crète un abſolu pouvoir ;
Je ſuis moins roi que lui ; mais je crois mieux valoir :
En un mot, à mes yeux votre offrande eſt un crime.
(*à Dictime.*)
Viens, ſuis-moi.

PHARÈS *ſe lève, les ſacrificateurs auſſi, et deſcendent de l'eſtrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous oſez !...

SCENE IV.

Les perſonnages précédens : un HERAUT *arrive le caducée à la main ; le roi, les archontes, les ſacrificateurs ſont debout.*

LE HERAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, et s'y ſont préſentés.
De l'olivier ſacré les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne fouffre pas
Que l'étendard de paix et celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable affemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons diftinguer, fi nous avons des mœurs,
Le temps de la clémence, et le temps des rigueurs.
C'eft par là que le ciel, fi l'on en croit nos fages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut fauver le jour.
Allez, qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens fous ma garde, et dont on l'a tirée
Pour être en holocaufte à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTERIE.

Je te rends grâce, ô Roi! fi tu veux m'épargner.
Mon fupplice eft injufte autant qu'épouvantable:
Et quoique j'y portaffe un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons foient d'apprendre à mourir,
Le jour m'eft cher.... hélas! mais s'il faut que je meure,
C'eft une cruauté que d'en différer l'heure.

(*on l'emmène.*)

TEUCER.

Le confeil eft rompu. Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal-aifément défarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte eft toujours fufpendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je fais qu'on doit punir comme on doit faire grâce,
Protéger la faibleffe, et réprimer l'audace;

Tels ſont mes ſentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oſer vous commander ;
Et ſi j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie :
Servez-la. Mais ſurtout ſi vous craignez les dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, DATAME, Gardes, les Cydoniens *dans le fond.*

DICTIME.

Ou font ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les faffe approcher; mais je les vois paraître.
Quel eft celui de vous dont Datame eft le nom?

DATAME.

C'eft moi.

DICTIME.

Quel eft celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougiffons pas de propofer la paix.
Je l'aime; je la veux, fans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inftruifit à vaincre, et qui me fert de père,
S'eft chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres furpris.
Nous venons les tirer d'un infame efclavage;
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eft-il ici?

DATAME.

Son âge

A retardé sa course ; et je puis en son nom
De la belle Astérie annoncer la rançon.
Du sommet des rochers qui divisent les nues
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues ;
Tandis que ce vieillard, qui nous suivra de près,
A percé les détours de nos vastes forêts :
Par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Astérie ?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut présenter :
Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.
Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

DICTIME.

Votre cœur et vos bras, dignes de nous servir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-temps nos adversaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en souverains.
Remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel est son sort ?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie :
J'arrive ; je demande Astérie à ton roi,
A tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illustre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement séduits ;
Une cause plus juste ici nous a conduits.

Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon ſeul bien ; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être juſqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes....
(*à Dictime.*)
Guerrier, qui que tu ſois, c'eſt à toi de ſavoir
Ce que peut le courage armé du déſeſpoir.
Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous ſavons réprimer cette audace indiſcrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, et viens nous inſulter.
Calme tes vains tranſports ; apprends, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince ſe déclare ;
Qu'il épargne ſouvent le ſang qu'on veut verſer ;
Qu'il punit à regret ; qu'il fait récompenſer ;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère ſurtout la juſtice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce roi ?
S'il eſt grand, s'il eſt bon, que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ?... La vertu perſuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambaſſade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut ſe conformer aux lois des nations.

DATAME.

Eſt-ce ici ſon palais ?

DICTIME.

Non : ce vaſte édifice
Eſt le temple, où des dieux j'ai prié la juſtice
De détourner de nous les fléaux deſtructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges;
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui? Minos? ce grand fourbe, et ce roi ſi cruel?
Lui, dont nous déteſtons et le trône et l'autel;
Qui les teignit de ſang? lui, dont la race impure,
(10) Par des amours affreux, étonna la nature?
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraſer,
Et qui donna des lois pour nous tyranniſer?
Lui, qui du plus pur ſang que votre Gréce honore,
Nourrit ſept ans ce monſtre appelé Minotaure?
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos menſonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains;
Et qui ne mérita, par ſes fureurs impies,
Que d'éternels tourmens ſous les mains des furies?
Parle: eſt-ce là ton ſage, eſt-ce là ton héros?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos?
Oh! que la renommée eſt injuſte et trompeuſe!
Sa mémoire à la Gréce eſt encor précieuſe;
Ses lois et ſes travaux ſont par nous abhorrés.
On mépriſe en Cydon ce que vous adorez,
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'impoſture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ſes abus; et les nôtres ſont grands:
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,

Ami de l'équité, dont les lois falutaires
Aboliront bientôt tant de lois fanguinaires.
Prends confiance en lui, fois sûr de fes bienfaits :
Je jure par les dieux. . . .

DATAME.

Ne jure point ; promets . . . .
Promets-nous que ton roi fera jufte et fincère ;
Qu'il rendra dès ce jour Aftérie à fon père. . . .
De fes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre et rien à fouhaiter.
La nature pour nous fut affez bienfefante :
Aux creux de nos vallons fa main toute-puiffante
A prodigué fes biens pour prix de nos travaux.
Nous poffédons les airs, et la terre et les eaux :
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat faftueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre, font nos arts ;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis ; méritez-vous de l'être ?

DICTIME.

Oui, Teucer en eft digne ; oui, peut-être aujourd'hui
En le connaiffant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous !

DICTIME.

Vous-même. Il eft temps que nos haines finiffent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'uniffent :
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puiffe de mon roi bleffer la dignité ;

(à sa suite.)

Mais il l'estimera. Vous ; allez : qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare ;
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.

(ils sortent.)

Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux !
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage !
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
Qu'ils soient nos alliés et non pas nos sujets ;
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace et leur candeur hautaine
Que les lois de la Crète, et tous les arts d'Athène.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, Gardes.

TEUCER.

Il faut prendre un parti ; ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare. (*b*)
On affecte ce zèle implacable et barbare
Que toujours les méchans feignent de posséder,
A qui souvent les rois sont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeste industrie
Crier de tous côtés, religion, patrie !
Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'Etat,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit ; et je vois la tempête
Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oſerais propoſer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent ſubir,
Mais amis généreux, ils pourraient nous ſervir.
Il en eſt un ſurtout, dont l'ame noble et fière
Connaît l'humanité dans ſon audace altière:
Il a pris ſur les ſiens, égaux par la valeur,
Ce ſecret aſcendant que ſe donne un grand cœur:
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à ſa vertu, quoique dure et ſauvage.
Si de pareils ſoldats pouvaient marcher ſous vous,
On verrait tous ces grands ſi puiſſans, ſi jaloux
De votre autorité qu'ils oſent méconnaître,
Porter le joug paiſible, et chérir un bon maître.
Nous voulions aſſervir des peuples généreux;
Feſons mieux, gagnons-les; c'eſt-là régner ſur eux.

TEUCER.

Je le ſais. Ce projet peut ſans doute être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner?
Faut-il perdre l'Etat pour le mieux gouverner?
Je veux ſauver les jours d'une jeune barbare.
Du ſang des citoyens ſerai-je moins avare?
Il le faut avouer: je ſuis bien malheureux!
N'ai-je donc des ſujets que pour m'armer contre eux?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illuſtre naufrage?

Ah!

Ah! je ne ſuis pas roi, ſi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc, contre les lois la vertu ne peut rien!
Le préjugé fait tout! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteſtable!
Il domine au Sénat! On ne veut déſormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix!

TEUCER.

Quel que ſoit ſon pouvoir, et l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point ſa victime;
Va, dans ces mêmes lieux profanés ſi long-temps,
J'arracherai leur proie à ces monſtres ſanglans.

DICTIME.

Puiſſiez-vous accomplir cette ſainte entrepriſe!

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favoriſe.
Et lorſque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats ſacrés,
(Car il faut les détruire, et j'en aurai la gloire)
Mon nom reſpecté d'eux vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, et c'eſt un triſte ſort.
Qui n'eſt de ſes bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, eſt encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre;
Mais il faut bien me rendre à l'aſcendant vainqueur
Qui parle en ſa défenſe, et domine en mon cœur.
Gardes, qu'en ma préſence à l'inſtant on conduiſe
Cette cydonienne entre nos mains remiſe.

(*les Gardes ſortent.*)

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ofe l'arracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour fon fupplice,
Qui preffe au nom des dieux ce fanglant facrifice.
Demeure : la voici. Sa jeuneffe, fes traits,
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTERIE, Gardes.

ASTERIE.

Que prétend-on de moi? quelle rigueur nouvelle,
Après votre promeffe, à la mort me rappelle?
Allume-t-on les feux qui m'étaient deftinés?
O Roi! vous m'avez plainte, et vous m'abandonnez!

TEUCER.

Non : je veille fur vous, et le ciel me feconde.

ASTERIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prifon profonde?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier féjour.
Malheureufe étrangère et refpectable fille,
Que la guerre arracha du fein de fa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir.... Oubliez nos autels....
Une efcorte fidelle aura foin de vous fuivre.
Vivez.... Qui mieux que vous a mérité de vivre?

ASTERIE.

Ah! Seigneur! ah mon roi! je tombe à vos genoux:
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens: en vous je les adore.
Vous ſeul, vous m'arrachez aux monſtres infernaux,
Qui me parlant en dieux n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juſte horreur de ſervir ſous un maître,
Eſclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je ſuis attendri....
Eſt-il vrai qu'Azémon, ce père ſi chéri,
Qui près de ſon tombeau vous regrette et vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté ſa demeure?

ASTERIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma priſon,
Ce qui s'eſt pu paſſer dans ma triſte maiſon.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous propoſer un traité ſalutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés?

ASTERIE.

Datame? lui, Seigneur! que vous me confondez!
Il ſerait dans les mains du Sénat de la Crète?
Parmi mes aſſaſſins?

TEUCER.

Dans votre ame inquiète (*c*)
J'ai porté, je le vois, de trop ſenſibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous ſerait-il promis? eſt-ce un parent, un frère?
Parlez: ſon amitié m'en deviendra plus chère.

Plus on vous opprima, plus je veux vous fervir.

ASTERIE.

De quelle ombre de joie, hélas! puis-je jouir?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice?
Quels dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La juftice.

ASTERIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,
Seigneur; Datame m'aime, et Datame a ma foi
Nos fermens font communs (*d*), et ce nœud vénérable
Eft plus facré pour nous et plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour affervir des cœurs qui ne fe donnent pas.
Le mien n'eft plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureufe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches foldats, qui dans les champs de Mars
N'oferaient fur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans fans défenfe,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence:
Ce font-là les lauriers dont ils fe font couverts.
Un prêtre veut mon fang, et j'étais dans fes fers.

TEUCER.

Ses fers!... ils font brifés, n'en foyez point en doute;
C'eft pour lui qu'ils font faits. Et fi le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où fa main veut fur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les dieux vous ont fauvée;
Il vous fuivra bientôt: rentrez. Que cette tour,
De la captivité jufqu'ici le féjour,

Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce fera peu d'affurer votre vie ;
J'abolirai nos lois, ou j'y perdraï le jour.

ASTERIE.

Ah ! que vous méritez, Seigneur, une autre cour,
Des fujets plus humains, un culte moins barbare !

TEUCER.

Allez : avec regret de vous je me fépare ;
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté,
Je dois venger mes dieux, vous et l'humanité.

ASTERIE.

Je vous crois ; et de vous je ne puis moins attendre.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MERIONE.

MERIONE.

SEIGNEUR, fans paffion pourrez-vous bien m'entendre ?

TEUCER.

Parlez.

MERIONE.

Les factions ne me gouvernent pas ;
Et vous favez affez que dans nos grands débats,
Je ne me fuis montré le fauteur ni l'efclave
Des fanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui féduit fa faibleffe, et nourrit fa fureur.
Vous penfez arrêter d'une main courageufe
Un torrent débordé dans fa courfe orageufe :

Il vous entraînera; je vous en averti.
Pharès a pour ſa cauſe un violent parti;
Et d'autant plus puiſſant contre le diadème
Qu'il croit ſervir le ciel, et vous venger vous-même.
„ Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer,
„ A ſon père arrachée, expira ſous le fer;
„ Et du ſang le plus vil indignement avare,
„ Teucer dénaturé reſpecte une barbare!...
„ Lui ſeul eſt inhumain : ſeul, à la cruauté
„ Dans ſon cœur inſenſible il joint l'impiété.
„ Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne:
„ L'encenſoir du pontife offenſe ſa couronne.
„ Il outrage à la fois la nature et le ciel,
„ Et contre tout l'empire il ſe rend criminel.... „
Il dit; et vous jugez ſi ces accens terribles
Retentiront long-temps ſur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les tranſports,
Et dont ſon bras puiſſant gouverne les reſſorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, et qu'il ſut vous ſéduire.
M'apportez-vous ſon ordre, et penſez-vous m'inſtruire?

MERIONE.

Je vous donne un conſeil.

TEUCER.

Je n'en ai pas beſoin.

MERIONE.

Il vous ferait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce ſoin.
Je ſais prendre ſans vous conſeil de ma juſtice.

MERIONE.

Elle peut ſous vos pas creuſer un précipice.

Tout noble dans notre île a le droit reſpecté (11)
De s'oppoſer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit!

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainſi le vôtre;
Chacun de nos égaux eſt un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le ſais; tout noble eſt tyran tour à tour.

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public eſclavage.

MERIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un ſuffrage.

TEUCER.

La diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois.

MERIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteſte;
Soyez sûr qu'à l'Etat elle ſera funeſte.

MERIONE.

Au moins, juſqu'à ce jour elle en fut le ſoutien;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige:
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MERIONE.

Vous pourriez haſarder, dans ces diſſentions,
De véritables droits pour des prétentions.....

Confultez mieux l'efprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop confulté la licence anarchique.

MERIONE.

Seigneur, entre elle et vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en fon nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, et pour l'honneur du trône.

MERIONE.

Nos lois....

TEUCER.

Laiffez vos lois; elles me font horreur:
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

Propofez une loi plus humaine et plus fainte;
Mais ne l'impofez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs; il faut perfuader.
La prudence et le temps pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, et le brave me fuive.
Il eft temps que je règne, et non pas que je vive.

MERIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples et les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément jufte, et vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, refpectez votre maître....
Et nous, allons, Dictime, affembler nos amis,
S'il en refte à des rois infultés et trahis.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

PENSENT-ILS m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant que la richesse étale?
Croit-on nous amollir? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe, où la Gréce raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du haut de l'empyrée,
(12) N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée;
Et les fronts de beliers égorgés et sanglans
Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monumens, si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances célestes?
Est-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des grecs aux dieux qu'ils ont formés?

La nature à ce point ferait-elle égarée!

DATAME.

A des flots d'impofteurs on dit qu'elle eft livrée,
Qu'elle n'eft plus la même, et qu'elle a corrompu
Ce doux préfent des dieux, l'inftinct de la vertu.
C'eft en nous qu'il réfide ; il foutient nos courages.
Nous n'avons point de temple en nos déferts fauvages;
Mais nous fervons le ciel et ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels et des affaffinats.
Puiffions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aftérie et partir avec elle! (*e*)

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié feule au glaive dérobés,
Efclave pour efclave; et quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dût être honorée,
N'eft aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils defcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient. Regagnons nos afiles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs et leurs bruyantes villes.
Ils font cruels et vains, polis et fans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! furtout de leurs mains reprenons Aftérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui fon plus bel ornement?
Son père eft attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a fatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un feul m'a répondu.

Que veulent, cher ami, ce ſilence et ces larmes ?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes ;
Mais on m'a fait ſentir que, grâces à leurs lois,
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
Nous ſommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône
Cet immenſe intervalle, et ravir aux mortels
Leur dignité première et leurs droits naturels ?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Aſtérie à ſon époux livrée,
On payait ſa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moiſſons, des fruits, des tréſors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs ; Aſtérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir ſans elle, et venir la reprendre
Dans des ruiſſeaux de ſang et des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les Perſonnages précédens, un CYDONIEN *arrivant.*

LE CYDONIEN.

Ah ! ſavez-vous le crime ?...

DATAME.

O Ciel ! que me dis-tu ?
Quel déſeſpoir eſt peint ſur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Aſtérie....

DATAME.

Eh bien ? . . .

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple eſt prêt pour ſon ſupplice.

DATAME.

Pour Aſtérie !

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux ſéjour,
De je ne ſais quels grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorans l'a déjà condamnée :
Ils apaiſent ainſi Jupiter offenſé.

DATAME.

Elle eſt morte ! . . .

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eſt prononcé ;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare :
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide, et qu'ils ont conſacré,
Son ſang offert aux dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguſte ils livrent à la flamme
Ces reſtes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en eſt encore un bien cruel à nos cœurs,

Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME, *revenant à lui.*

Qui! moi! je ne pourrais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourrai, ſans doute.... O mes braves amis,
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis.
Périſſez avec moi. Marchons.

(*on entend une voix d'une des tours.*)

Datame! arrête!

DATAME.

Ciel!... d'où part cette voix? quels dieux ont ſur ma tête
Fait au loin dans les airs retentir ces accens?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens?

la même voix.

Datame!...

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même!
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême!
Ombre chère et terrible à mon cœur déſolé,
Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible et mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe? eſt-ce là ſa priſon?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une et l'autre?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre!

DATAME.

Des prifons ! eft-ce ainfi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans !

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes et de machines !
Ne pourrons-nous marcher fur leurs vaftes ruines !

DATAME *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend ? Aftérie ! ah grands Dieux !
C'eft elle, je la vois, elle marche en ces lieux....
Mes amis, elle marche à l'affreux facrifice ;
Et voilà les foldats armés pour fon fupplice.
Elle en eft entourée.

on voit dans l'enfoncement Aftérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.)

Allons, c'eft à fes pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir facrifiés.

SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

Ou penfez-vous aller, et qu'eft-ce que vous faites ?
Quel tranfport vous égare, aveugles que vous êtes ?
Dans leur courfe rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah ! que de cet efclave ils fuivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent furtout de ces autels horribles
Dreffés par la vengeance à des dieux inflexibles ;
Qu'ils fortent de la Crête. Ils n'ont vu parmi nous
Que de juftes fujets d'un éternel courroux.

Ils nous déteſteront ; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aſtérie au ſupplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déſerts....
Mais de quels cris ſoudains retentiſſent les airs !
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour eſt funeſte et fait pour les alarmes !
Ah ! nos mœurs et nos lois, et nos rites affreux
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux !
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure, cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus temps de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis ; ma raiſon, ma bonté,
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des lois la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie ;
L'humanité plaintive, implorant mes ſecours,
Du fer déjà levé défendait ſes beaux jours ;
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie :
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment ? quels attentats ?

TEUCER.

Ah ! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas.
Datame....

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence?

TEUCER.

Il paîra de ſa tête une telle inſolence.
Lui, s'attaquer à moi, tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté;
Lorſque déjà ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive!
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne connais pas?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence?
J'y cours; le téméraire, en ſa fougue emporté,
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je feſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſurtout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager!
Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne;
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends, et je les abandonne.
Si leur faute eſt commune, ils doivent l'expier.
S'ils ſont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'eſt pas ſans regret; mais la raiſon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majeſté du trône,

Ces

Ces parvis tout ſanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Aſtérie en ſecret la grâce, la jeuneſſe,
Peut-être malgré moi me touche et m'intéreſſe;
Mais je ne dois penſer qu'à ſervir mon pays.
Ces ſauvages humains ſont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop ſévère;
Mais il eſt des mortels dont le dur caractère,
Inſenſible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé ſur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare et pour une étrangère? (*f*)
Ils ont voulu périr : c'en eſt fait; mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne ſoient pas les témoins!

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

QUE ſont-ils devenus?

LE HERAUT.

Leur fureur inouie
D'un trépas mérité ſera bientôt ſuivie;
Tout le peuple à grands cris preſſe leur châtiment;
Le Sénat indigné s'aſſemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure ſainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainſi l'on va conduire Aſtérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la ſauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras;
Ma pitié me trompait ſur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deſtinée.
L'arrêt eſt-il porté?

LE HERAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer ſur nos autels Aſtérie à la mort:
Bientôt tout ſera prêt pour ce grand ſacrifice.
On réſerve Datame aux horreurs du ſupplice.
On ne veut point ſans vous juger ſon attentat:
Et la ſeule Aſtérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'eſt Datame en effet, c'eſt lui ſeul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole.
Revolons aux combats; c'eſt mon premier devoir:
C'eſt là qu'eſt ma grandeur, c'eſt là qu'eſt mon pouvoir:
Mon autorité faible eſt ici déſarmée:
J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Aſtérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs, arrive à pas peſans,
Se ſoutenant à peine, et d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour ſa fille innocente
Une juſte rançon dont il peut ſe flatter
Que votre cœur humain pourra ſe contenter.

TEUCER.

Quelle fimplicité dans ces mortels agreftes !
Ce vieillard a choifi des momens bien funeftes.
De quel trompeur efpoir fon cœur s'eft-il flatté ?
Je ne le verrai point. Il n'eft plus de traité.

LE HERAUT.

Il a, fi je l'en crois, des préfens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père !
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à fes yeux
Du fang qu'on va verfer le fpectacle odieux.

LE HERAUT.

Il infifte ; il nous dit qu'au bout de fa carrière
Ses yeux fe fermeraient fans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds fe jeter un moment.
Il demandait Datame avec empreffement.

TEUCER.

Malheureux !

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à fa vieilleffe
Ce vain foulagement qu'exige fa faibleffe.

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon époufe et ma fille expirer dans mes bras,
Les confolations dans ce moment terrible
Ne defcendirent point dans mon ame fenfible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes fujets,
Et de civilifer l'agrefte Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la fageffe infinie

Réſerve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe, (13)
Et la nuit des erreurs eſt encor ſur la Gréce. (*g*)
 Que je vous porte envie, ô Rois trop fortunés;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfeſante;
Vous n'avez qu'à parler, et la terre eſt contente.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZEMON, *accompagné d'un esclave qui lui donne la main.*

AZEMON.

QUOI! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires!
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
Et daignaient rassurer l'étranger en alarmes,
Ne laissent voir au loin que des soldats en armes.
Un silence profond règne sur ces remparts.
Je laisse errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour sanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible et lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté.
On n'offre aucun asile à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie;
Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
O mes concitoyens, simples et généreux,
Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penser quand vous saurez l'outrage
Dont la fierté crétoise a pu flétrir mon âge!
Ah! si le roi savait ce qui m'amène ici,
Qu'il se repentirait de me traiter ainsi!
Une route pénible et la triste vieillesse
De mes sens fatigués accablent la faiblesse. (*il s'assied.*)
Goûtons sous ces cyprès un moment de repos:
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE II.

AZEMON *fur le devant*, TEUCER *dans le fond*, *précédé du* HERAUT.

AZEMON *au Héraut.*

IRAI-JE donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

LE HERAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi ;
Il vient avec bonté : parle, raffure-toi.

AZEMON.

Va, puifqu'à ma prière il daigne condefcendre,
Qu'il rende grâce aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien, que prétends-tu, vieillard infortuné?
Quel démon deftructeur à ta perte obftiné
Te force à déferter ton pays, ta famille,
Pour être ici témoin du malheur de ta fille?

AZEMON, *s'étant levé.*

Si ton cœur eft humain, fi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'eft point à plaindre ; et, grâces à mon zèle,
Un heureux avenir fe déploîra pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprends que déformais
Il n'eft plus de rançon, plus d'efpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible : une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZEMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainſi donc de ſon ſort
Tu ſeras le témoin, tes yeux verront ſa mort!

AZEMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inſtruire
Du deſſein qui m'amène et qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cauſé le trépas.
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas;
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémiſſant les reſtes de ta vie.
La mienne eſt plus cruelle; et, tout roi que je ſuis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
Ton peuple a maſſacré ma fille avec ſa mère.
Tu reſſens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à ſouffrir;
On voit mourir les ſiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Aſtérie eſt perdue:
Sa mort par mes bontés fut en vain ſuſpendue.
La guerre recommence; et rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de ſang déjà prêts à courir.

AZEMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.
Elle vivra, crois-moi; j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah! père infortuné, quelle erreur te tranſporte!

AZEMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,

Sois sûr que ces tréſors à tes yeux préſentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés ;
Ceux qu'Achille reçut du ſouverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Ceſſe de t'abuſer, remporte tes préſens.
Puiſſent les dieux plus doux conſoler tes vieux ans !
Mon père, à tes foyers j'aurai ſoin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HERAUT, Gardes.

DICTIME.

Ah ! quittez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur, du ſacrifice on fait tous les apprêts :
Ce ſpectacle eſt horrible, et la mort eſt trop près.
Le ſeul aſpect des rois, ailleurs ſi favorable,
Porte par-tout la vie, et fait grâce au coupable :
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort ;
D'un barbare étranger on va trancher le ſort.
Mais vous ſavez quel ſang d'abord on ſacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauſte impie.
Comme on eſt aveuglé ! mes raiſons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi ſuſpendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête auguſte et ſolennelle.
L'autel de Jupiter eſt orné de feſtons ;
On y porte à l'envi ſon encens et ſes dons.

Vous entendrez bientôt la fatale trompette:
A ce lugubre ſon, qui trois fois ſe répète,
Sous le fer conſacré la victime à genoux....
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous,
Ne ſouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, ſurtout, qu'on ait ſoin de ſes malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eſt père; et je plains ce ſacré caractère.

AZEMON.

Je te plains encor plus.... et cependant j'eſpère.

TEUCER.

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZEMON, *l'arrêtant.*

Avant de me quitter
Ecoute encore un mot. Tu vas donc préſenter
D'Aſtérie à tes dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres crétois les mains toutes ſanglantes
Vont chercher l'avenir dans ſon ſein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a déſeſpéré:
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre;
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenais ſoin de ſes jours innocens,
Je rendais Aſtérie à ſes triſtes parens.
Je ſens quelle eſt ta perte et ta douleur amère....
C'en eſt fait.

AZEMON.

Tu voulais la remettre à ſon père?

Va, tu la lui rendras.

(*deux Cydoniens apportent une caſſette couverte de lames d'or. Azemon continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je!

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures.
Ils t'ont appartenu.... Tu gémis et tu pleures....
Ils ſont pour Aſtérie, il faut les conſerver.
Tremble, malheureux Roi, tremble de t'en priver.
Aſtérie eſt le prix qu'il eſt temps que j'obtienne.
Elle n'eſt point ma fille.... apprends qu'elle eſt la tienne.

TEUCER.

O Ciel!

DICTIME.

O Providence!

AZEMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits, témoins de ſon deſtin,

(*il tire de la caſſette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.*)

Ce pyrope éclatant qui brilla ſur ſa mère,
Quand le ſort des combats, à nous deux ſi contraire,
T'enleva ton épouſe et qu'il la fit périr:
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit, elle eſt plus précieuſe
Que tous les vains tréſors de ta cour ſomptueuſe.

TEUCER, *s'écriant.*

Ma fille !

DICTIME.

Juſtes Dieux !

TEUCER, *embraſſant Azémon.*

Ah, mon libérateur !

Mon père ! mon ami ! mon ſeul conſolateur !

AZEMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient ſauvée ;
Comme un gage de paix je l'avais élevée :
Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus ;
Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER, *à Dictime.*

Ma fille !... Allons, ſuis-moi.

DICTIME.

Quels momens !

TEUCER.

Ah ! peut-être
On l'entraîne à l'autel ! et déjà le grand-prêtre....
Gardes qui me ſuivez, ſecondez votre roi....

(*on entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible (*) ! Ah ! qu'eſt-ce que je voi !
Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZEMON.

Aſtérie !

PHARÈS *à Teucer.*

Oſes-tu délivrer ma captive !

(*) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit *Pharès* entouré de ſacrificateurs. *Aſtérie* eſt à genoux au pied de l'autel : elle ſe retourne vers *Pharès* en étendant la main, et en le regardant avec horreur ; et *Pharès*, le glaive à la main, eſt prêt à frapper.

TEUCER.

Miférable ! ofes-tu lever ce bras cruel !...
Dieux ! béniffez les mains qui brifent votre autel.
C'était l'autel du crime.

(*il renverfe l'autel et tout l'appareil du facrifice.*)

PHARÈS.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilége tyran, fera bientôt punie.

ASTERIE *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, augufte protecteur,
Eft-ce vous dont le bras équitable et vengeur
De mes jours malheureux a renoué la trame !
Ah ! fi vous les fauvez, fauvez ceux de Datame ;
Etendez jufqu'à lui vos fecours bienfefans.
Je ne fuis qu'une efclave.

DICTIME.

O bienheureux momens !

TEUCER.

Vous efclave ! ô mon fang ! fang des rois ! fille chère !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTERIE.

Qui ? moi !

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands,
Goûte un deftin nouveau dans mes embraffemens ;
Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTERIE.

O mon Roi !

TEUCER.

Dis mon père.... il n'eft point d'autre nom.

ASTERIE.

Hélas ! eft-il bien vrai, généreux Azémon ?

AZEMON.

J'en atteſte les dieux.

TEUCER.

Tout eſt connu.

ASTERIE.

Mon père!

TEUCER *à ſes gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment proſpère....
Vous, écoutez.

ASTERIE.

O Ciel! ô deſtins inouis!
Oui, ſi je ſuis à vous, Datame eſt votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès:
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts;
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il eſt, il paraît leur appui.
Eſt-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye?
Quelle fureur aveugle à mes yeux ſe déploie?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poiſons de ſon ame allumé les ardeurs?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuſer de fraude, d'impoſture.
Datame en ſa puiſſance, et de ſes fers chargé,
A reçu ſon arrêt, et doit être égorgé.

ASTERIE.

Datame! ah! prévenez le plus grand de ſes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui ni ſes dieux n'auront plus de victimes;
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats. (*h*)

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras;
Et le peuple à genoux, témoin de ſon ſupplice,
Des dieux dans ſon trépas bénirait la juſtice.

TEUCER.

Quand il ſaura quel ſang ſa main voulut verſer,
Le barbare, crois-moi, n'oſera m'offenſer.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère:
Je ferai reſpecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaiſſe à vous complaire:
Il atteſte les lois, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de ſa vie; et j'aurais de ma main,
Dans ce temple, à l'autel, immolé l'inhumain,
Si le reſpect des dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le ſanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je ſais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en ſera puni;
Dût ſous l'autel ſanglant tomber mon trône en cendre.

(*à Aſtérie.*)

Je cours y donner ordre, et vous pouvez m'attendre.

ASTERIE.

Seigneur!... ſauvez Datame.... approuvez notre amour;
Mon ſort eſt en tout temps de vous devoir le jour.

TEUCER *au Hèraut.*

Prends ſoin de ce vieillard qui lui ſervit de père
Sur les ſauvages bords d'une terre étrangère ;
Veille ſur elle.

AZEMON.

O Roi ! ce n'eſt qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis. . . .

(Teucer ſort avec Dictime et ſes gardes.)

O toi, Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer temple, et qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on ſouille en ton honneur !
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infame
Qu'on allait immoler Aſtérie et Datame !
Providence éternelle, as-tu veillé ſur eux ?
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux ?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore ; (14)
Dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore ;
Ton temple eſt comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à ſacrifier.
C'eſt toi qui donnes tout. Ciel ! protége une vie
Qu'à celle de Datame, hélas, j'avais unie !

ASTERIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort,
Nous ſavons vous et moi comme on brave la mort :
Vous me l'avez appris ; vous gouvernez mon ame ;
Et je mourrai du moins entre vous et Datame.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE, LE HERAUT, Suite.

TEUCER *au Héraut.*

Allez; dites-leur bien que, dans leur arrogance,
Trop long-temps pour faibleſſe ils ont pris ma clémence;
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé;
Que cet autel affreux par mes mains renverſé
Eſt mon plus digne exploit et mon plus grand trophée;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon,
Ne diſtillera plus les flots de ſon poiſon:
(*i*) Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

(*le Héraut ſort.*)

(*à Mérione.*)

Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous qui, toujours douteux entre Pharès et moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône?
Ce roi dont vous oſez vous montrer ſi jaloux,
Pour vaincre et pour régner n'a pas beſoin de vous:
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour ou contre moi, tirez enfin l'épée.

Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre ou marcher ſous votre ſouverain.

MERIONE.

S'il faut ſervir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes tréſors et mon ſang;
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père et monarque heureux, vous avez réſolu
D'uſurper malgré nous un empire abſolu,
De courber ſous le joug de la grandeur ſuprême
Les miniſtres des dieux, et les grands, et moi-même;
Des vils Cydoniens vous oſez vous ſervir
Pour opprimer la Crète et pour nous aſſervir:
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
(*k*) Sachez que tout l'Etat l'emporte ſur un homme.

TEUCER.

Tout l'Etat eſt dans moi.... Fier et perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tyrans.

MERIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'eſpère
Vous punir tous enſemble. Oui, marchez, téméraire;
Oui, combattez ſous eux; je n'en ſuis point jaloux:
Je les mépriſe aſſez pour les joindre avec vous.

(*Mérione ſort.*)

(*à Azémon.*)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république,
Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi par qui je ſuis père, attends ſous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes ſanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*il ſort.*)

AZEMON.

Ah! tu deviens mon roi.... Rendez-moi, juſtes Dieux,
Avec mes premiers ans la force de le ſuivre!
Que ce héros triomphe ou je ceſſe de vivre!
Datame et tous les ſiens, dans ces lieux raſſemblés,
N'y feraient-ils venus que pour être immolés!
Que devient Aſtérie?... Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verſer des larmes paternelles.

SCENE II.

ASTERIE, AZEMON, Gardes.

ASTERIE.

Ciel! où porter mes pas, et quel ſera mon ſort!

AZEMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille!... de ce nom mon amitié t'appelle;
Digne ſang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conſervés:
Tremble.

ASTERIE.

Qui? moi trembler! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainſi que vous m'aviez inſtruite.
Le roi, Datame et vous, vous êtes en danger,
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTERIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes et ſans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir:
Va, nous ne pouvons rien.

ASTERIE, *voulant ſortir.*

Ne puis-je pas mourir?

AZEMON, *ſe mettant au-devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTERIE.

Cette mort que j'ai vue
Sans doute était horrible à mon ame abattue:
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime et tombais ſans honneur.
La mort avec Datame eſt du moins généreuſe;
La gloire adoucira ma deſtinée affreuſe.
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon ſang, faut-il qu'il dégénère?
Les plaintes, les regrets et les pleurs ſont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus;
Et s'il en eſt beſoin, raffermiſſez mon ame.
J'ai honte de pleurer ſans ſecourir Datame. (*l*)

SCENE III.

Les Perſonnages précédens, DATAME.

DATAME.

Il apporte à tes pieds ſa joie et ſa douleur.

ASTERIE.

Que dis-tu ?

AZEMON.

Quoi ! mon fils ?

ASTERIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur !

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas ; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTERIE.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encore à craindre?
O Ciel ! ô Providence ! enfin triomphe auſſi
De tous ces dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'Etat le parti redoutable,
Les archontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que ſur nos rivages
Les ſifflemens des vents appellent les orages,
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la priſon profonde
Où, cachés aux rayons du grand aſtre du monde,

On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en ſacrifice offerts,
Ainſi que leurs agneaux, leurs beliers, leurs geniſſes,
Dont le ſang, diſent-ils, plaît à leurs dieux propices.
Il nous arme à l'inſtant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois
Moiſſonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit et laiſſe un champ libre au héros que je ſers.
La foudre eſt moins rapide en traverſant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à ſes pieds, aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'accompagnent ſoudain;
Je les vois ſous mes coups roulans dans la pouſſière.
Tout couvert de leur ſang je vole au ſanctuaire,
A cette enceinte horrible et ſi chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les déteſtables lois
Avaient proſcrit ta tête en holocauſte offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verſer ton ſang ſous les coups d'un bourreau:
Ce bourreau ſacrilége était Pharès lui-même;
Il conſervait encor l'autorité ſuprême
Qu'un délire ſacré lui donna ſi long-temps
Sur les ſerfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Appelant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et pouſſant juſqu'au ciel des hurlemens affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce; il tombe, et je m'écrie:
Barbare, je t'immole à ma chère Aſtérie.

De ma jufte vengeance et d'amour tranfporté,
J'ai traîné jufqu'à toi fon corps enfanglanté;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les fiens étonnés de leur crime
Sont tombés en filence, et faifis de terreur,
Le front dans la pouffière aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour eft donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi:
Mais ce jour de ta gloire eft horrible pour moi.

ASTERIE.

Eft-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame eft heureux.

DATAME.

Je l'euffe été fans doute,
Lorfque dans nos forêts et parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence;
Quand ta main fut le prix de ma perfévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaifir s'honorer de mon nom.
Tu le fais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle. (*m*)

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTERIE.

Tes exploits, mon eſtime et tes nouveaux bienfaits
Seraient-ils un obſtacle au ſuccès de ta flamme?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au ſortir du combat, à ton père, à ton roi,
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible ſervice,
Mais comme un bien ſacré fondé ſur la juſtice,
Un bien qui m'appartient puiſque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts et d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la ſeule Aſtérie.

ASTERIE.

Eh bien, eſt-il en Crète une ame aſſez hardie
Pour t'oſer diſputer l'objet de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui ſemblent prétendre à cet honneur inſigne,
Déclarent qu'un ſoldat ne peut en être digne....
S'ils oſaient devant moi....

AZEMON.

Reſpectable ſoldat,
Aſtérie eſt ta femme, ou Teucer eſt ingrat.

ASTERIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majeſté des rois ſerait déshonorée.

Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

ASTERIE.

Il ſait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princeſſe
Ne peut favoriſer qu'un prince de la Gréce.
Voilà leurs lois, leurs mœurs.

ASTERIE.

Elles ſont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuſes lois, qu'on vante avec étude,
La première en ces lieux ſerait l'ingratitude?...
La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injuſte, et n'eut pas plus d'horreur.
Je reſpecte mon père, et je me ſens peut-être
Digne du ſang des rois où j'ai puiſé mon être;
Je l'aime; il m'a deux fois ici donné le jour;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hymenée,
Je lui préférerais Datame et mes déſerts:
Datame eſt mon ſeul bien dans ce vaſte univers.
Je foulerais aux pieds trône, ſceptre, couronne.
Datame eſt plus qu'un roi.

SCENE IV et dernière.

Les Perſonnages précédens, TEUCER, MERIONE *enchaîné*, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

Ton père te le donne,
Il eſt à toi. Nos lois ſe taiſent devant lui.

ASTERIE.

Ah! vous ſeul êtes juſte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui;
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie :
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon ſoit témoin de vos nœuds éternels;
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme :

(*on voit le temple en feu, et une partie qui tombe dans le fond du théâtre.*)

Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame,
Reconnaiſſez ma fille, et ſervez-nous tous trois
Sous de plus juſtes dieux, ſous de plus ſaintes lois.

(*à Aſtérie.*)

Le peuple, en apprenant de qui vous êtes née,
En déteſtant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, conſterné, rentre dans ſon devoir,
Abandonne à ſon prince un ſuprême pouvoir.... (15)

(*à Mérione.*)
Vis, mais pour me fervir, fuperbe Mérione :
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale et l'envie avaient pu t'éblouir ;
Et ton feul châtiment fera de m'obéir....
Braves Cydoniens, goûtez des jours profpères :
Libres, ainfi que moi, ne foyez que mes frères :
Aimez les lois, les arts ; ils vous rendront heureux....
Honte du genre-humain, facrifices affreux,
Périffe pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conferve l'hiftoire !...
Nobles, foyez foumis, et gardez vos honneurs....
Prêtres, et Grands, et Peuple, adouciffez vos mœurs ;
Servez Dieu déformais dans un plus digne temple ;
Et que la Gréce inftruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu fur la terre, ô grand Homme ! ô grand Roi !
Règne, règne à jamais fur mon peuple et fur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle ;
Mais j'adore Aftérie, et me crois digne d'elle.

Fin du cinquième et dernier acte.

NOTES

SUR

LES LOIS DE MINOS.

(1) *Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.*

IL ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur; ils étaient les premiers magistrats, comme encore aujourd'hui vers le Septentrion nous voyons plusieurs monarques assujettis aux lois de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de *Sophocle :* quand *Oedipe* en colère contre *Créon* crie *Thèbes*, *Créon* dit : *Thèbes*, *il m'est permis comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute : *qu'il serait bien fâché d'être roi ; que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque ; qu'il est plus libre et plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentimens dans l'Electre d'*Euripide*, dans les Suppliantes, et dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions et des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'*Idomenée* en Crète n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

(3) *Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.*

Les poëtes et les historiens disent qu'on immola *Polixène* aux manes d'*Achille ;* et *Homère* décrit le divin *Achille* sacrifiant de sa main douze citoyens troyens aux manes de *Patrocle.* C'est à peu-près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît, par tout ce qu'on nous raconte des anciens temps de la Grèce, que ses habitans n'étaient que des sauvages superstitieux et sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques *bardes* qui chantèrent des dieux ridicules et des guerriers très-grossiers, vivant de rapine; mais ces *bardes* étalèrent des images frappantes et sublimes, qui subjuguent toujours l'imagination.

(4) *Elle est encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du temps de la guerre de Troye. *Euripide*, dans un

fragment qui nous eſt reſté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de *Bacchus.* On ſait d'ailleurs que dans pluſieurs de ces antiques orgies *Bacchus* était ſurnommé *mangeur de chair crue.*

Mais ce n'était pas ſeulement dans l'uſage de cette nourriture que conſiſtait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'*Homère* pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'eſt d'abord un grand roi qui refuſe avec outrage de rendre à un prêtre ſa fille, dont ce prêtre apportait la rançon ; c'eſt *Achille* qui traite ce roi de lâche et de chien. *Diomède* bleſſe *Vénus* et *Mars* qui revenaient d'Ethiopie, où ils avaient ſoupé avec tous les dieux. *Jupiter* qui a déjà pendu ſa femme une fois, la menace de la pendre encore. *Agamemnon* dit aux Grecs aſſemblés que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies.* Si les dieux ſont perfides, que doivent être les hommes !

Et que dirons-nous de la généroſité d'*Achille* envers *Hector* ? *Achille* invulnérable, à qui les dieux ont fait une armure défenſive très-inutile ; *Achille* ſecondé par *Minerve*, dont *Platon* fit depuis le *Logos* divin, le verbe ; *Achille* qui ne tue *Hector* que parce que la Sageſſe, fille de *Jupiter*, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infame menſonge et par le plus abominable preſtige. *Achille* enfin ayant tué ſi aiſément pour tout exploit le pieux *Hector*, ce prince mourant prie ſon vainqueur de rendre ſon corps ſanglant à ſes parens : *Achille* lui répond : *Je voudrais te hacher par morceaux, et te manger tout cru.* Cela pourrait juſtifier les prêtres crétois, s'ils n'étaient pas faits pour ſervir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là ; il perce les talons d'*Hector*, y paſſe une lanière, et le traîne ainſi par les pieds dans la campagne. *Homère* ne dormait pas quand il chantait ces exploits de cannibales ; il avait la fièvre chaude, et les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on eſt convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs abſurdes furent célébrées dans une langue harmonieuſe, qui devint la langue univerſelle.

(5) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon eſt au nord de l'île de Crète. Elle défendit long-temps ſa liberté, elle fut enfin aſſujettie par les Crétois, qui le furent enſuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarrazins, par les croiſés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le ſeront-ils?

(6) *Le temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de *Jupiter*.

(7) *De ſept ans en ſept ans.*

Le but de cette tragédie eſt de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle eſt injuſte.

L'hiſtoire ancienne, c'eſt-à-dire, la fable, a dit depuis long-temps que ce grand légiſlateur *Minos*, propre fils de *Jupiter*, et tant loué par le divin *Platon*, avait inſtitué des ſacrifices de ſang humain.

Ce bon et ſage légiſlateur immolait tous les ans ſept jeunes athéniens: du moins *Virgile* le dit:

In foribus lethum Androgei tùm pendere pænas
Cecropidæ juſſi, miſerûm ſeptena quotannis
Corpora natorum.

Ce qui eſt aujourd'hui moins rare qu'un tel ſacrifice, c'eſt qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds ſcoliaſtes ſur le nombre des victimes, et ſur le temps où elles étaient ſacrifiées au monſtre prétendu, connu ſous le nom de *Minotaure*, monſtre qui était évidemment le petit-fils du ſage *Minos*.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il eſt très-vraiſemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. *Sanchoniathon*, cité par *Eusèbe* (*a*), prétend que cet acte de religion fut inſtitué de temps immémorial. Ce *Sanchoniathon* vivait long-temps avant l'époque où l'on place *Moïſe*, et huit cents ans après *Thaut*; l'un des légiſlateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier *Mercure*.

Voici les paroles de *Sanchoniathon*, traduites par *Philon de Biblos*, rapportées par *Eusèbe*:

» Chez les anciens, dans les grandes calamités, les chefs de l'Etat achetaient le ſalut du peuple, en immolant aux dieux vengeurs les plus chers
» de leurs enfans. *Iloüs* (ou *Chronos* ſelon les Grecs, ou *Saturne*, que les
» Phéniciens appellent *Iſraël*, et qui fut depuis placé dans le ciel) ſacrifia
» ainſi ſon propre fils dans un grand danger où ſe trouvait la république.
» Ce fils s'appelait *Jeüd*; il l'avait eu d'une fille nommée *Annobret*, et ce
» nom de *Jeüd* ſignifie en phénicien *premier-né*. »

Telle eſt la première offrande à l'Etre éternel dont la mémoire ſoit reſtée parmi les hommes; et cette première offrande eſt un parricide.

(*a*) *Préparation évangélique*, liv. I.

Il eſt difficile de ſavoir préciſément ſi les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie et de Syrie ; mais il eſt malheureuſement certain que dans l'Inde ces ſacrifices ſont de la plus haute antiquité, et qu'ils n'y ſont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des mahométans.

Les anglais, les hollandais, les français, qui ont déſerté leur pays pour aller commercer et s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très-ſouvent de jeunes veuves riches et belles ſe précipiter par dévotion ſur le bûcher de leurs maris, en repouſſant leurs enfans qui leur tendaient les bras, et qui les conjuraient de vivre pour eux. C'eſt ce que la femme de l'amiral *Rouſſel* vit, il n'y a pas long-temps, ſur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit ſuadere malorum !*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jeter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur néceſſaire.

Cette horrible coutume dura juſqu'au règne de *Ptolomée Lagus ;* elle eſt probablement auſſi ancienne que leur religion et leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une ſcience vaine ; mais c'eſt en gémiſſant de voir que les ſuperſtitions les plus barbares ſemblent un inſtinct de la nature humaine, et qu'il faut un effort de raiſon pour les abolir.

Lycaon et *Tantale*, ſervant aux dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères ſuperſtitieux, qui commirent un parricide par piété. Il eſt beau que les mythologiſtes aient imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'hiſtoire ancienne, c'eſt la coutume de la petite nation connue depuis en Paleſtine ſous le nom de *Juifs*. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites et les uſages de ſes voiſins, non-ſeulement immola ſes ennemis aux différentes divinités qu'il adora, juſqu'à la tranſmigration de Babylone, mais il immola ſes enfans même. Quand une nation avoue qu'elle a été très-long-temps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de diſputer contre elle ; il faut la croire.

Outre le ſacrifice de *Jephté*, qui eſt aſſez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils et leurs filles en l'honneur de leur dieu *Moloch*, dans la vallée de Tophet. *Moloch* ſignifie à la lettre le Seigneur : *Aedificaverunt excelſa in Tophet, quæ eſt in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios ſuos et filias ſuas igne* (*b*). » Ils ont bâti des hauts lieux en Tophet, qui eſt dans la vallée » des enfans d'Hennon, pour y mettre en cendre leurs fils et leurs filles par » le feu. »

Si les Juifs jetaient ſouvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous apprennent auſſi qu'ils les feſaient mourir quelquefois dans

(*b*) *Jérémie*, chap. VII, v. 31.

l'eau. Ils leur écrafaient la tête à coups de pierre, aux bords des ruiffeaux (*c*). » Vous immolez aux dieux vos enfans dans des torrens fous des pierres. »

Il s'eft élevé une grande difpute entre les favans fur le premier facrifice de trente-deux filles, offert au dieu *Adonaï* après la bataille gagnée par la horde juive fur la horde madianite, dans le petit défert de Madian arabe, fous le commandement d'*Eléazar*, du temps de *Moïfe :* on ne fait pas pofitivement en quelle année.

Le livre facré intitulé (*d*) *les Nombres* nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, et cinq rois de cette horde, avec un prophète; et *Moïfe* leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves et tous les enfans à la mamelle, on partagea enfuite le butin, qui était de *quarante mille neuf cents livres en or*, à compter le *ficle* à fix francs de notre monnaie d'aujourd'hui : plus, fix cents foixante et quinze mille brebis, foixante et douze mille bœufs; foixante et un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant le refte des dépouilles, et les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

Plufieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocaufte, un facrifice de ces trente-deux filles, puifqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieufes chez les Juifs, et que s'il y avait eu des vierges confacrées en Ifraël, on n'aurait pas pris des madianites pour le fervice de l'autel : car il eft clair que ces madianites étaient impurs, puifqu'ils n'étaient pas juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'eft un point d'hiftoire que nous laiffons aux doctes à difcuter.

Ils ont prétendu auffi que le maffacre de tout ce qui était en vie dans Jéricho fut un véritable facrifice; car ce fut un anathème, un vœu, une offrande, et tout fe fit avec la plus grande folennité. Après fept proceffions auguftes autour de la ville pendant fept jours, on fit fept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, et devant l'arche fept autres prêtres fonnant du cornet. A la feptième proceffion de ce feptième jour, les murs de Jéricho tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute efpèce, comme il eft dit dans l'hiftoire de *Jofué*.

Le maffacre du roi *Agag* fut inconteftablement un facrifice, puifqu'il fut immolé par le prêtre *Samuel* qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promeffe et la foi du roi *Saül*, qui l'avait reçu à rançon comme fon prifonnier de guerre.

(*c*) *Ifaïe*, chap. LVII.

(*d*) *Nombres*, chap. XXXI.

Vous verrez dans l'*Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations* les preuves que les Gaulois et les Teutons, ces Teutons dont *Tacite* fait ſemblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, feſaient de ces exécrables ſacrifices auſſi communément qu'ils couraient au pillage, et qu'ils s'enivraient de mauvaiſe bière.

La déteſtable ſuperſtition de ſacrifier des victimes humaines ſemble être ſi naturelle aux peuples ſauvages, qu'au rapport de *Procope* un certain *Théodebert*, petit-fils de *Clovis* et roi du pays Meſſin, immola des hommes pour avoir un heureux ſuccès dans une courſe qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des *bardes* tudeſques pour chanter de tels exploits.

Ces ſacrifices du roi meſſin étaient probablement un reſte de l'ancienne ſuperſtition des Francs ſes ancêtres. Nous ne ſavons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Velches* que nous appelons *Gaulois ;* c'était-là cette ſimplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloiſe que nous avons tant vantée. C'était le bon temps quand des druides, ayant pour temples des forêts, brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des ſtatues d'oſier plus hideuſes que ces druides mêmes.

Les ſauvages des bords du Rhin avaient auſſi des eſpèces de druideſſes, des ſorcières ſacrées, dont la dévotion conſiſtait à égorger ſolennellement des petits garçons et des petites filles dans de grands baſſins de pierre, dont quelques-uns ſubſiſtent encore, et que le profeſſeur *Schœplin* a deſſinés dans ſon *Alzatia illuſtrata.* Ce ſont-là les monumens de cette partie du monde, ce ſont-là nos antiquités. Les *Phidias*, les *Praxitèles*, les *Scopas*, les *Mirons*, en ont laiſſé de différentes.

Jules-Céſar ayant conquis tous ces pays ſauvages, voulut les civiliſer : il défendit aux druides ces actes de dévotion, ſous peine d'être brûlés eux-mêmes, et fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres perſiſtèrent dans leurs rites : ils immolèrent en ſecret des enfans, diſant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; que *Céſar* n'était grand pontife qu'à Rome ; que la religion druidique était la ſeule véritable, et qu'il n'y avait point de ſalut ſans brûler de petites filles dans de l'oſier, ou ſans les égorger dans de grandes cuves.

Nos ſauvages ancêtres ayant laiſſé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquiſition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables ſacrifices. Les cérémonies les plus auguſtes de la religion, proceſſions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé ; et ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous y traînions, et que nous appelons nos pères et nos maîtres.

Ce ſacrifice n'avait nul rapport à la juriſprudence humaine ; car aſſurément ce n'était pas un crime contre la ſociété de manger, dans ſa maiſon, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de mars. Il eſt clair qu'en cela on ne fait de mal à perſonne ; mais

mais on péchait contre DIEU qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ſes nouveaux miniſtres.

On voulait donc venger DIEU, en brûlant ces juifs entre un autel et une chaire de vérité, dreſſés exprès dans la place publique. L'Eſpagne bénira, dans les ſiècles à venir, celui qui a émouſſé le couteau ſacré et le ſacrilége de l'inquiſition. Un temps viendra enfin où l'Eſpagne aura peine à croire que l'inquiſition ait exiſté.

Pluſieurs moraliſtes ont regardé la mort de *Jean Hus* et de *Jérôme de Prague* comme le plus pompeux ſacrifice qu'on ait jamais fait ſur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher ſolennel par un électeur palatin et par un électeur de Brandebourg : quatre-vingts princes ou ſeigneurs de l'Empire y aſſiſtèrent. L'empereur *Sigiſmond* brillait au milieu d'eux, *comme le ſoleil au milieu des aſtres*, ſelon l'expreſſion d'un ſavant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebraſſées d'hermine, couverts d'un immenſe chapeau auſſi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, ſiégeaient ſur la même ligne que l'empereur, au-deſſus de tous les princes. Une foule d'évêques et d'abbés étaient au-deſſous, ayant ſur leurs têtes de hautes mitres étincelantes de pierres précieuſes. Quatre cents docteurs, ſur un banc plus bas, tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-ſept ambaſſadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortége. Seize mille gentilshommes rempliſſaient les gradins hors de rang, deſtinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaſte cirque étaient placés cinq cents joueurs d'inſtrumens qui ſe feſaient entendre alternativement avec la pſalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; et ſept cents dix-huit courtiſanes (quelques auteurs diſent dix-huit cents) magnifiquement parées, entremêlées avec eux, compoſaient le plus beau ſpectacle que l'eſprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguſte aſſemblée qu'on brûla *Jean* et *Jérôme* en l'honneur du même JESUS-CHRIST qui ramenait la brebis égarée ſur ſes épaules ; et les flammes, en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empyrée.

Il faut avouer, après un tel ſpectacle, que lorſque le picard *Jean Chauvin* offrit le ſacrifice de l'eſpagnol *Michel Servet*, dans une pile de fagots verts, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainſi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les ſacrifier qu'à DIEU.

Que *Polyeucte* et *Néarque*, animés d'un zèle indiſcret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la proſpérité de l'empereur ; qu'ils briſent les autels, les ſtatues dont les débris écraſent les femmes et les enfans, ils ne ſont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer ; et quand on les condamne à mort, ce n'eſt qu'un acte de juſtice humaine : mais quand il

ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propofitions mal-fonnantes, c'eft un véritable facrifice à la Divinité.

On pourrait encore regarder comme un facrifice notre Saint-Barthelemi (dont nous célébrons l'anniverfaire dans cette année centenaire 1772), s'il y avait eu plus d'ordre et de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai facrifice que la mort d'*Anne Dubourg*, prêtre et confeiller au parlement, également refpecté dans ces deux miniftères? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui foulèveront long temps les efprits attentifs et les cœurs fenfibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreufe et à la torture, plus cruelle que la mort, deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans, s'ils ont eu le loifir de réfléchir fur cette horreur, fi les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verferont-ils quelques larmes en lifant cet écrit. Mais auffi n'eft-il pas jufte que les auteurs de cet horrible affaffinat public foient à jamais en exécration au genre-humain?

(8) . . . . . *n'accepta point le fang d'Iphigénie.*

Plufieurs anciens auteurs affurent qu'*Iphigénie* fut en effet facrifiée: d'autres imaginèrent la fable de *Diane* et de la biche. Il eft encore plus vraifemblable que dans ces temps barbares un père ait facrifié fa fille, qu'il ne l'eft qu'une déeffe, nommée *Diane*, ait enlevé cette victime, et mis une biche à fa place; mais cette fable prévalut: elle eut cours dans toute l'Afie comme dans la Gréce, et fervit de modèle à d'autres fables.

(9) *S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois difaient *Minos* fils de dieu, comme les Thébains difaient *Bacchus* et *Hercule* fils de dieu, comme les Argiens le difaient de *Caftor* et de *Pollux*, les Romains de *Romulus;* comme enfin les Tartares l'ont dit de *Gengis-kan;* comme toute la fable l'a chanté de tant de héros et de légiflateurs, ou de gens qui ont paffé pour tels.

Les doctes ont examiné férieufement fi *Jupiter*, le maître des dieux et le père de *Minos*, était né véritablement en Crète, et fi ce *Jupiter* avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'eft dommage que *Jupiter* foit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de *Jovis*, dont on avait fait *Jovis pater*, *Jov piter*, *Jupiter*, et que ce *Jov* venait de *Jeova* ou *Hiao*, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit *Cicéron*, comptent trois *Jupiter*, deux d'Arcadie et un de Crète (*a*). *Principio Joves tres nnmerant ii qui theologi appellantur.*

(*a*) *De naturâ Deorum*, lib. III.

Il eſt à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce *Jupiter*, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réſervé au ſouverain des dieux en Aſie, en Gréce, à Rome; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne preſque jamais. La théologie dont parle *Ciceron* ne fut pas établie par les philoſophes. Celui qui a dit,

Primus in orbe Deos fecit timor, ardua cælo
Fulmina cùm caderent,

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent qu'il n'y en a qui raiſonnent et qui aiment. S'ils avaient raiſonné, ils auraient conçu que DIEU, l'auteur de la nature, envoie la roſée comme le tonnerre et la grèle; qu'il a fait des lois ſuivant leſquelles le temps eſt ſerein dans un canton, tandis qu'il eſt orageux dans un autre, et que ce n'eſt point du tout par mauvaiſe humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais ſur Memphis. La réſignation aux ordres éternels et immuables de la Providence univerſelle eſt une vertu, mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre eſt puni par les dieux, n'eſt qu'une puſillanimité ridicule.

(10) *Par des amours affreux étonna la nature.*

Non-ſeulement *Platon* et *Ariſtote* atteſtent que *Minos*, ce lieutenant de police des enfers, autoriſa l'amour des garçons, mais les aventures de ſes deux filles ne ſuppoſent pas qu'elles euſſent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les ſcoliaſtes qui, pour ſauver l'honneur de *Paſiphaé*, imaginèrent qu'elle avait été amoureuſe d'un gentilhomme crétois, nommé *Tauros*, que *Minos* fit mettre à la baſtille de Crète, ſous la garde de *Dédale*?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle *Paſiphaé* s'ajuſta ſi bien, que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé?

Ce n'était pas aſſez de mouler cette vache; il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont oſé dire que la reine fit entrer d'abord une géniſſe amoureuſe dans le creux de cette ſtatue, et ſe mit enſuite à ſa place. L'amour eſt ingénieux, mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il eſt vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile eſpèce d'hommes brute et dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus et qui te* de *Virgile*; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle égyptienne de Mendès, lorſque *Hérodote* était en Egypte; témoin les lois juives portées contre les hommes et les femmes qui s'accouplent avec les animaux, et qui ordonnent qu'on brûle l'homme et la bête; témoin la notoriété publique de ce qui ſe paſſe encore en Calabre; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie et d'Eſtonie à ne plus tant fréquenter les géniſſes, les âneſſes, les brebis et les chèvres.

La grande difficulté eſt de ſavoir au juſte ſi ces conjonctions affreuſes ont jamais pu produire quelques monſtres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, et ſurtout des ſinges avec les filles, n'eſt pas une raiſon invincible pour qu'on les admette ; ce n'eſt pas non plus une raiſon abſolue de les rejeter. Nous ne connaiſſons pas aſſez tout ce que peut la nature. Saint *Jérôme* rapporte des hiſtoires de centaures et de ſatyres, dans ſon livre des *Pères du déſert*. Saint *Auguſtin*, dans ſon trente-troiſième ſermon à ſes frères du déſert, a vu des hommes ſans tête, qui avaient deux gros yeux ſur leur poitrine, et d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front ; mais il faudrait avoir une bonne atteſtation pour toute l'hiſtoire de *Minos*, de *Paſiphaé*, de *Théſée*, d'*Ariane*, de *Dédale* et d'*Icare*. On appelait autrefois *eſprits forts* ceux qui avaient quelque doute ſur cette tradition.

On prétend qu'*Euripide* compoſa une tragédie de Paſiphaé ; elle eſt du moins comptée parmi celles qui lui ſont attribuées, et qui ſont perdues. Le ſujet était un peu ſcabreux ; mais quand on a lu Polyphême, on peut croire que Paſiphaé fut miſe ſur le théâtre.

(11) *Tout noble dans notre île a le droit reſpecté, &c.*

C'eſt le *liberum veto* des Polonais ; droit cher et fatal, qui a cauſé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome ; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ſes magiſtrats. Mais quand cette arme eſt entre les mains de quiconque entre dans une aſſemblée, elle peut devenir une arme offenſive trop dangereuſe, et faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il ſuffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou ſix mille ſages, ſuppoſé qu'un pareil nombre de ſages puiſſe exiſter ? Le feu roi de Pologne, *Staniſlas Lekzinski*, dans ſon loiſir en Lorraine, écrivit ſouvent contre ce *liberum veto*, et contre cette anarchie dont il prévit les ſuites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans ſon livre intitulé *la voix du citoyen*, imprimé en 1749 : » Notre » tour viendra ſans doute, où nous ſerons la proie de quelque fameux » conquérant ; peut-être même les puiſſances voiſines s'accorderont-elles » à partager nos Etats : » (page 19). La prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne eſt le châtiment de l'anarchie affreuſe dans laquelle un roi ſage, humain, éclairé, pacifique, a été aſſaſſiné dans ſa capitale, et n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reſte un royaume plus grand que la France, et qui pourra devenir un jour floriſſant, ſi on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, et ſi la liberté peut y ſubſiſter avec la royauté.

(12) *N'eſt qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le ſanctuaire était

réservé pour les oracles, les consultations et les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *périptère.*

Ces temples des anciens, excepté ceux de *Vénus* et de *Flore*, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jeter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine et de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien *Flavien Josephe* dit qu'on immola deux cents cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce *Josephe* était exagérateur ; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation ; quelle profusion de prodiges impertinens il étala ; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains ; comme il fut relancé par *Appion*, et comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable, mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes et dans les pays au-delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poëte anglais :

The priests eat rost-beef, and the people stare.
Les prêtres sont à table, et le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut inspirer le dégoût et l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté et cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à leurs propres enfans ; mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées *temples* en Egypte et à Babylone, et du fameux temple d'Ephèse regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à Saint-Pierre de Rome, pas même à Saint-Paul de Londres, pas même à Sainte-Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. *Soufflot*, et auquel il destine un dôme plus svelte que celui de Saint-Pierre, et d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, et les sermons de *Tillotson* et de *Massillon* à des augures.

(13) *Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe.*

A ne juger que par les apparences, et ſuivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de ſiècles et de révolutions n'a-t-il pas fallu paſſer avant que nous euſſions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens et des logemens commodes? nous ſommes d'hier, et l'Amérique eſt de ce matin.

Notre occident n'a aucun monument antique ; et que ſont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine! toutes ces ruines ſe ſont élevées ſur d'autres ruines. Il eſt très-vraiſemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries ſont des reſtes) étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, et que vingt déluges locaux détruiſirent tout vingt fois avant que nous exiſtaſſions. Nous ſommes des fourmis qu'on écraſe ſans ceſſe, et qui ſe renouvellent ; et pour que ces fourmis rebâtiſſent leur habitation, et pour qu'elles inventent quelque choſe qui reſſemble à une police et à une morale, que de ſiècles de barbarie! quelle province n'a pas ſes ſauvages!

Tout philoſophe peut dire :

In qua ſcribebam barbara terra fuit.

(14) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Pluſieurs peuples furent long-temps ſans temples et ſans autels, et ſurtout les peuples *Nomades.* Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, ſur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou ſur le dos des chameaux, ou ſur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie pétrée, les Arabes du déſert de Syrie, quelques Sabéens, portaient dans des caſſettes les repréſentations groſſières d'une étoile.

Les Juifs, très-long-temps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter ſur une charrette l'idole du dieu *Moloc*, et d'autres idoles dans le déſert : *portatis tabernaculum* Moloc *veſtri* (*a*), *et imaginem idolorum veſtrorum ſidus dei veſtri, quæ feciſtis vobis.*

Il eſt dit, dans l'hiſtoire des *Juges*, qu'un *Jonathan*, fils de *Gerſam* fils aîné de *Moïſe*, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan (*b*) avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne (s'il eſt permis de ſe ſervir de ce mot), tandis que les grandes nations s'étaient

(*a*) *Amos*, chap. V, v. 26.

(*b*) *Juges*, chap. XVIII.

ſignalées, depuis pluſieurs ſiècles, par des temples magnifiques. *Hérodote* vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de *Salomon.* Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. *Platon*, qui voyagea long-temps dans ce pays, parle de leurs ſtatues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainſi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, ſans pouvoir trouver de raiſons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de *Platon*, au ſecond livre des lois : „ Si on „ veut y faire attention, on trouvera en Egypte des ouvrages de peinture „ et de ſculpture, faits depuis dix mille ans, qui ne ſont pas moins beaux „ que ceux d'aujourd'hui, et qui furent exécutés préciſement ſuivant les „ mêmes règles. Quand je dis dix mille ans, ce n'eſt pas une façon de „ parler, c'eſt dans la vérité la plus exacte. „

Ce paſſage de *Platon*, qui ne ſurprit perſonne en Grèce, ne doit pas nous étonner aujourd'hui. On ſait que l'Egypte a des monumens de ſculpture et de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat ſi ſec et ſi égal, ce qui a ſubſiſté quarante ſiècles en peut ſubſiſter cent, humainement parlant.

Les chrétiens qui, dans les premiers temps, étaient des hommes ſimples retirés de la foule, ennemis des richeſſes et du tumulte, des eſpèces de thérapeutes, d'eſſéniens, de caraïtes, de brachmanes (ſi on peut comparer le ſaint au profane); les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples, ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau luſtrale, l'encens, les cierges, les proceſſions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent et ne les ſanctifièrent qu'avec le temps. *Nous ſommes par-tout, excepté dans les temples*, dit *Tertullien. Athénagore, Origène, Tatien, Théophile*, déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raiſon avec le plus d'énergie eſt *Minutius Félix*, écrivain du troiſième ſiècle de notre ère vulgaire.

Putatis autem nos occultare quod colimus, ſi delubra et aras non habemus? Quod enim ſimulacrum Deo fingam, cùm ſi rectè exiſtimes ſit Dei homo ipſi ſimulacrum? Templum quod extruam, cùm totus hic mundus, ejus opere fabricatus, eum capere non poſſit; et cùm homo latiùs maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majeſtatis includam? Nonne meliùs in noſtra dedicandus eſt mente, in noſtro imo conſecrandus eſt pectore.

„ Penſez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, pour n'avoir ni „ autel ni temple? Quelle image pourrions-nous faire de DIEU, puiſqu'aux „ yeux de la raiſon l'homme eſt l'image de DIEU même? Quel temple „ lui éleverai-je, lorſque le monde qu'il a conſtruit, ne peut le contenir? „ Comment enfermerai-je la majeſté de DIEU dans une maiſon, quand, „ moi qui ne ſuis qu'un homme, je m'y trouverais trop ſerré? Ne vaut-il „ pas mieux lui dédier un temple dans notre eſprit, et le conſacrer dans „ le fond de notre cœur? „

Cela prouve que non-feulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions point ; et qu'en cachant aux Gentils nos cérémonies et nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*, ce héros guerrier et philofophe qui les protégea dix-huit années entières, mais féduit enfin et devenu perfécuteur. Il eft probable qu'ils auraient pu obtenir long-temps auparavant, du fénat et des empereurs, la permiffion d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des fynagogues à Rome; mais il eft encore plus probable que les Juifs, qui payaient très-chèrement ce droit, empêchèrent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des diffidens, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les perfécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plufieurs fociétés chrétiennes n'ont point de temples; tels font les primitifs, nommés *Quakers*, les anabaptiftes, les dunkards, les piétiftes, les moraves, et d'autres. Les primitifs même de Penfilvanie n'y ont point érigé de ces temples fuperbes qui ont fait dire à *Juvénal :*

Dicite pontifices in fancto quid facit aurum ?

et qui ont fait dire à *Boileau*, avec plus de hardieffe et de févérité :

Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne fut plus qu'abufer d'un ample revenu;
Et pour toute vertu, fit au dos d'un carroffe,
A côté d'une mitre armorier fa croffe.

Mais *Boileau*, en parlant ainfi, ne penfait qu'à quelques prélats de fon temps, ambitieux ou avares, ou perfécuteurs : il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modeftes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de là que l'Egypte, la Chaldée, la Perfe, les Indes, aient cultivé les arts depuis les milliers de fiècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à ces livres facrés, fur lefquels il ne nous eft pas permis de former le moindre doute.

(15) *Un fuprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par fuprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie, que le jeune *Guftave troifième*, fi digne de ce grand nom de *Guftave*, vient d'abjurer et de profcrire folennellement en rétabliffant la concorde, et en fefant régner les lois avec lui. On entend par fuprême

pouvoir cette autorité raisonnable fondée sur les lois mêmes, et tempérée par elles; cette autorité juste et modérée, qui ne peut sacrifier la liberté et la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'intérêt de l'Etat à celui du trône, qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre-humain.

Fin des Notes.

VARIANTES

DES LOIS DE MINOS.

MERIONE.

(*a*) TOUT pouvoir a ſon terme et cède au préjugé.

TEUCER.

Il le faut abolir, quand il eſt trop barbare.

MERIONE.

Mais la loi de Minos contre vous ſe déclare.

(*b*) TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Ainſi le fanatiſme et la ſédition
Animeront toujours ma triſte nation ;
Ce conſeil de guerriers contre moi ſe déclare.
On affecte, &c.

(*c*) Savez-vous que Datame, envoyé par un père
Pour venir propoſer une paix ſalutaire,
Eſt encore en ces lieux aux meurtres deſtinés ?

ASTERIE.

Quel trouble a pénétré dans mes ſens étonnés !
Datame ! . . . Il eſt connu du grand roi de la Crète !
Datame eſt parmi vous. . . .

TEUCER.

Dans votre ame inquiète, &c.

(*d*) . . . .
Parlez, ſon amitié m'en deviendra plus chère.

ASTERIE.

Seigneur, l'hymen encor ne nous a point unis ;
Mais Datame a ma foi ; ce guerrier m'eſt promis :
Nos ſermens ſont communs, &c.

(*e*) Délivrer Aſtérie, et partir avec elle.
Son père et ſon amant viennent la demander.
Sans elle point de paix ; rien ne peut s'accorder.

Sans elle, en ce féjour, on ne m'eût vu defcendre
Que pour l'enfanglanter et le réduire en cendre.

Ces vers terminaient la fcène.

(f) TEUCER.

Exige un bras d'airain toujours levé fur eux.
Je fauvais Aftérie, et je voulais encore
Détruire pour jamais un temple que j'abhorre.
Il n'y faut plus penfer, nos amis incertains
Sont loin de feconder nos généreux deffeins.
Ils n'entreprendront point un combat téméraire,
Pour les jours d'un foldat et ceux d'une étrangère.

(g) L'auteur a fupprimé les quatre vers fuivans :

Les dieux me font témoins que fi j'avais voulu
Exercer fur la Crète un pouvoir abfolu,
C'eût été pour fauver ma trifte république
D'une loi déteftable et d'un joug tyrannique.
Que je vous porte envie, &c.

(h) DATAME.

Ah ! prévenez ce crime épouvantable.

TEUCER.

Je fais que le faux zèle eft toujours implacable ;
Mais je ne craindrai plus de pareils attentats.

(i) . . . .
Je fuis roi, je fuis père, et veux agir en maître.

(k) Sachez qu'un peuple entier l'emporte fur un homme.

(l) ASTERIE.

Ne puis-je pas mourir ?
La mort avec Datame eft du moins glorieufe.
La gloire adoucira ma deftinée affreufe.
J'irai, j'imiterai ces compagnes de Mars
Qu'Ilion vit combattre aux pieds de fes remparts,
Que Teucer admira, qui vivront d'âge en âge.
Pour de plus chers objets je ferai davantage.

Dois-je ici des tyrans attendre en paix les coups
Levés fur mon amant, fur mon père et fur vous ?
Ceffez de me contraindre et d'avilir mon ame :
J'ai honte de pleurer fans fecourir Datame.

(*m*) Quand ton cœur fut à moi, la fille d'Azémon
Pouvait avec plaifir s'honorer de fon nom.
Le flambeau de l'hymen porté par la victoire
Eût de nos deux maifons éternifé la gloire.
Les lauriers de ton père allaient s'unir aux miens,
Refpectés et chéris de nos concitoyens.
Tu le fais, Azémon : ta bonté paternelle
Approuva cet amour qui m'enflamma pour elle.

(*n*) DATAME.

Après avoir détruit de funeftes erreurs,
Ta préfence, grand prince, a fubjugué nos cœurs.
Je ne méritais pas le trône où tu m'appelle ;
Mais j'adore Aftérie : il me rend digne d'elle.
Demi-dieu fur la terre ! ô grand homme ! ô grand roi !
Règne, règne à jamais fur mon peuple et fur moi.
Aux fermens que je fais également fidelle,
Brûlant d'amour pour toi, pour mon roi plein de zèle,
Puiffé-je, en l'imitant, juftifier fon choix !
Mais toujours fon fujet, fuivre toujours fes lois.

. . . .

Fin des Variantes.

DON PEDRE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

EPITRE

DEDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, &c.

Par l'éditeur de la tragédie de Don Pèdre.

MONSIEUR,

VOUS êtes affurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Don Pèdre parle dans fon difcours (1). Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui favent embellir l'efprit géométrique par l'efprit de la littérature. L'académie françaife a bien fenti en vous choififfant pour fon fecrétaire perpétuel, et en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût et à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des fciences a jugé M. le marquis de *Condorcet;* et tout le public a penfé comme ces deux compagnies refpectables. Vous faites tous deux revivre ces anciens

(1) Voyez le difcours hiftorique et critique qui fuit.

temps où les plus grands philosophes de la Gréce enseignaient les principes de l'éloquence et de l'art dramatique.

Permettez, Monsieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la présenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'est parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité assez éloigné des lieux communs et de l'emphase que vous réprouvez.

Le jeune auteur en y travaillant sous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout secours, n'était soutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il sait très-bien qu'elle n'est qu'une esquisse; mais les portraits ressemblent: c'est pourquoi il ne la présente qu'aux hommes instruits. Il me disait d'ailleurs que le succès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable et sévère d'un juge et d'un écrivain tel que vous. Il sait qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade déclaration d'amour à ma princesse, encore moins ces insipides barbaries en style visigoth, qui déchirent l'oreille sans jamais parler à la raison et au sentiment, deux choses qu'il ne faut jamais séparer.

Il désespérait de parvenir à être aussi correct que l'académie l'exige, et aussi intéressant que les loges

le

le défirent. Il ne fe diffimulait pas la difficulté de conftruire une pièce d'intrigue et de caractère, et la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monfieur, les vers dans les langues modernes étant privés de cette mefure harmonieufe des deux feules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poëfie ne peut fe foutenir que par la pureté continue du ftyle.

Nous répétions fouvent enfemble ces deux vers de *Boileau*, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Eft toujours, quoi qu'il faffe, un méchant écrivain ;

et nous entendions par les défauts du langage non-feulement les folécifmes et les barbarifmes dont le théâtre a été infecté, mais l'obfcurité, l'impropriété, l'infuffifance, l'exagération, la féchereffe, la dureté, la baffeffe, l'enflure, l'incohérence des expreffions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils ne fera jamais compté parmi nos poëtes.

Ce n'eft que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous fommes enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on préfente à fes juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé affidument notre langue. Je commence par le philofophe inventeur, qui, ayant fait une defcription fi vraie et fi éloquente

du corps humain, connaît l'homme moral auſſi bien qu'il obſerve l'homme phyſique. (*)

Je veux pour juge le philoſophe profond qui a percé juſque dans l'origine de nos idées, ſans rien perdre de ſa ſenſibilité. (**)

Je veux pour juge l'auteur du ſiége de Calais, qui a communiqué ſon enthouſiaſme à la nation, et qui, ayant lui-même compoſé une tragédie de Don Pèdre, doit regarder mon ami comme le ſien, et non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie de traits dignes du grand *Corneille :* car la véritable gloire eſt dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raiſonnera de l'art avec autant de lumière (*b*) qu'un habile artiſte : pour moi, j'ai toujours vu que les artiſtes ſeuls rendaient une exacte juſtice.... quand ils n'étaient pas jaloux,

. . . . . . C'eſt aux eſprits bien faits
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets ;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire. (*c*)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le ſeul ſuffrage de celui qui a reſſuſcité le ſtyle de *Racine* dans Mélanie, que de me voir applaudi un mois de ſuite au théâtre. (*d*)

(*) M. de *Buffon.*

(**) M. l'abbé de *Condillac.*

(*b*) Eſſai ſur les gens de lettres.

(*c*) Acte V des Horaces.

(*d*) J'oſe dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que Mélanie. Ce mérite ſi rare a été ſenti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes et par l'uſage. L'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le

Je présente la tragédie de Don Pèdre à l'académicien qui a fait parler si dignement *Bélisaire* dans son admirable quinzième chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie; et que tous les princes doivent lire pour leur instruction et pour notre bonheur. Je la soumets à la saine critique de ceux qui, dans des discours couronnés par l'académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du siècle de *Louis XIV*. Je m'en remets entièrement à la décision de l'auteur éclairé du poëme de la peinture, qui seul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante, et qui le connaît à fond, ainsi que celui de la poësie.

Je m'en rapporte au traducteur de *Virgile*, seul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté; à l'illustre auteur des saisons, si supérieur à *Thomson* et à son sujet; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu, et qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris même de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scène Don Pèdre et Guesclin préférerait aux applaudissemens passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de *Bourbon*, et le plus célèbre chevalier *Bayard*, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre. (*)

jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, et d'entendre avec autant de plaisir que de facilité cette pièce de Mélanie, et l'éloge de *Fénélon*, a répandu sur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que *Louis XIV* fit autrefois par un noble amour de la gloire.

(*) M. de *Guibert*.

Il ſouhaite, ſans doute, d'être jugé par le peintre de *François I*, d'autant plus que ce ſavant et profond hiſtorien ſait mieux que perſonne que ſi on dut appeler le roi *Charles V* habile, ce fut *Henri de Tranſtamare* qu'on dut nommer *cruel.*

J'attends l'opinion des deux académiciens philoſophes, vos dignes confrères (*e*), qui ont confondu de lâches et ſots délateurs, par une réponſe auſſi énergique que ſage et délicate, et qui ſavent juger comme écrire.

Voilà, Monſieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, et par qui je voudrais être condamné ou abſous, ſi jamais j'oſais faire à mon tour une tragédie, dans un temps où les ſujets des pièces de théâtre ſemblent épuiſés, dans un temps où le public eſt dégoûté de tous ſes plaiſirs, qui paſſent comme ſes affections; dans un temps où l'art dramatique eſt prêt à tomber en France après le grand ſiècle de *Louis XIV*, et à être entièrement ſacrifié aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le ſiècle des *Médicis.*

Je vous dis à peu-près ce que diſait *Horace :*

Plotius et Varius, Mæcenas Virgiliuſque,
Valgius, et probet hæc Octavius optimus, atque
Fuſcus; et hæc utinam Viſcorum laudet uterque! &c.

Et voyez, s'il vous plaît, comme *Horace* met *Virgile*

(*e*) MM. *Suard* et l'abbé *Arnaud. N. B.* Il nous eſt tombé entre les mains, depuis peu, une réponſe de M. l'abbé *Arnaud* à je ne ſais quelle prétendue dénonciation de je ne ſais quel prétendu théologien, devant je ne ſais quel prétendu tribunal. Cette réponſe m'a paru très-ſupérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre *Arnauld.*

à côté de *Mécène*. Ce même ſentiment échauffait *Ovide* dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin, lorſque, dans ſa dernière élégie *de ponto*, il daigna eſſayer de faire rougir un de ces miſérables folliculaires qui inſultent à ceux qu'ils croient infortunés; et qui ſont aſſez lâches pour calomnier un citoyen au bord de ſon tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres ſont-ils cités par *Ovide* dans cette élégie! Comme il ſe conſole par le ſuffrage des *Cotta*, des *Meſſala*, des *Tuſcus*, des *Marius*, des *Gracchus*, des *Varus* et de tant d'autres dont il conſacre les noms à l'immortalité! Comme il inſpire pour lui la bienveillance de tout honnête homme, et l'horreur pour un regratier qui ne ſait être que détracteur!

Le premier des poëtes italiens, et peut-être du monde entier, l'*Arioſte* (*f*), nomme dans ſon quarante-ſixième chant tous les gens de lettres de ſon temps, pour leſquels il travaillait, ſans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en déſigne; et l'Italie n'en trouva pas la liſte trop longue. Il n'oublie point les dames illuſtres dont le ſuffrage lui était ſi cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, *Boileau*, moins galant que l'*Arioſte*, dit dans ſa belle épître à ſon ami l'inimitable *Racine*:

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empreſſe pour les lire?
Pourvu qu'ils ſachent plaire au plus puiſſant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les liſe quelquefois,

(*f*) On ne le connaît guère en France que par des traductions très-inſipides en proſe. C'eſt le maître du *Taſſe* et de *la Fontaine*.

Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert et Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marſillac et Pompone,
Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mœcenas Virgiliuſque*, dans *Horace*, que le *plus puiſſant des rois* dans *Boileau;* parce qu'il eſt plus beau, ce me ſemble, et plus honnête de mettre *Virgile* et le premier miniſtre de l'empire ſur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le ſuffrage de *Louis XIV* et du grand *Condé* à celui des *Coras* et des *Perrins;* ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, Monſieur, vous voyez que depuis *Horace* juſqu'à *Boileau*, la plupart des grands poëtes ne cherchent à plaire qu'aux eſprits bien faits.

Puiſque *Boileau* déſirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel *Colbert*, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé ſon miniſtère mieux que lui, qui eſt beaucoup plus inſtruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, et dont l'amitié vous a été ſi précieuſe depuis long-temps, ainſi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître (*)? Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les ſuffrages de ceux qui ont rendu des ſervices eſſentiels à la patrie, ſoit par une paix néceſſaire, ſoit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant et non moins utile dans les ambaſſades, ou dans des parties eſſentielles du miniſtère?

Si ce même *Boileau* travaillait pour plaire aux

(*) M. *Turgot.*

la Rochefoucaulds de ſon ſiècle, nous blâmerait-on de ſouhaiter le ſuffrage des perſonnes qui ſont aujourd'hui tant d'honneur à ce nom? à moins que nous ne fuſſions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loiſirs!

Y a-t-il un ſeul homme de lettres en France qui ne ſe ſentît très-encouragé par le ſuffrage de deux de vos confrères, dont l'un a ſemblé rappeler le ſiècle des *Médicis* en cueillant les fleurs du Parnaſſe avant de ſiéger dans le Vatican (*), et l'autre, dans un rang non moins illuſtre, eſt toujours favoriſé des muſes et des grâces, lorſqu'il parle dans vos aſſemblées, et qu'il y lit ſes ouvrages? (**) C'eſt en ce ſens qu'*Horace* a dit:

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Je dis dans le même ſens à un homme d'un grand nom, auteur d'un livre profond de la félicité publique: Mon ami doit être trop heureux ſi vous ne déſapprouvez pas Don Pèdre; c'eſt à vous de juger les rois et les connétables: j'en dis autant au magiſtrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puiſſe-t-il être chargé un jour du ſoin de cette félicité publique! (***)

J'ajouterai encore que le divin *Arioſte* ne ſe borne pas à nommer les hommes de ſon temps qui feſaient honneur à l'Italie, et pour leſquels il écrivait; il nomme l'illuſtre *Julie de Gonzague* et la veuve immortelle du marquis de *Peſcara*, et des princeſſes de la maiſon d'*Eſt* et de *Malateſta*, et des *Borgia*, des

(*) M. le cardinal de *Bernis*.
(**) M. le duc de *Nivernois*.
(***) M. de *Malesherbes*.

Sforzes, des *Trivulces*, et ſurtout des dames célèbres ſeulement par leur eſprit, leur goût et leurs talens. On en pourrait faire autant en France, ſi on avait un *Arioſte*. Je vous nommerais plus d'une dame dont le ſuffrage doit décider avec vous du ſort d'un ouvrage, ſi je ne craignais d'expoſer leur mérite et leur modeſtie aux ſarcaſmes de quelques pédans groſſiers, qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits-maîtres qui penſent ridiculiſer toute vertu par une plaiſanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de ſi juſtes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges ſi mon ami eſt condamné. J'ai demandé pour lui une déciſion, et non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'eſt pas ſi jeune ; mais je ne leur montrerai pas ſon extrait baptiſtère. Ils voudront deviner ſon nom ; car c'eſt un très-grand plaiſir de ſatiriſer les gens en perſonne ; mais ſon nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaiſe.

Le vôtre, Monſieur, nous eſt auſſi cher que vous l'avez rendu illuſtre ; et après votre amitié, vos ouvrages ſont la plus grande conſolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

Sur la tragédie de Don Pèdre.

IL eſt très-inutile de ſavoir quel eſt le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe eſt accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorſque l'art dramatique eſt parvenu à ſa perfection chez une nation éclairée, on le néglige. On ſe tourne avec raiſon vers d'autres études. Les *Ariſtotes* et les *Platons* ſuccèdent aux *Sophocles* et aux *Euripides*. Il eſt vrai que la philoſophie devrait former le goût, mais ſouvent elle l'émouſſe; et ſi vous exceptez quelques ames privilégiées, quiconque eſt profondément occupé d'un art eſt d'ordinaire inſenſible à tout le reſte.

S'il eſt encore quelques eſprits qui conſentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'eſt point celle de M. *du Belloy* qu'on leur préſente. L'illuſtre auteur du Siége de Calais a donné au théâtre de Paris une tragédie de Pierre le cruel, mais ne l'a point imprimée. Il y a long-temps que l'auteur de Don Pèdre avait eſquiſſé quelque choſe d'un plan de ce ſujet. M. *du Belloy*, qui le ſut, eut la condeſcendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Don Pèdre n'y penſa plus, et il n'y a travaillé ſur un plan nouveau que ſur la

fin de 1774, lorſque M. *du Belloy* a paru perſiſter à ne point publier ſon ouvrage.

Après ce petit éclairciſſement, dont le ſeul but eſt de montrer les égards que de véritables gens de lettres ſe doivent, nous donnons ce diſcours hiſtorique et critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Don Pèdre.

Henri de Tranſtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Caſtille *Alſonſe*, onzième du nom, fit à ſon frère et à ſon roi Don *Pèdre* une guerre qui n'était qu'une révolte, en ſe feſant déclarer roi légitime de Caſtille par ſa faction. *Gueſclin*, depuis connétable de France, l'aida dans cette entrepriſe.

Cet illuſtre *Gueſclin* était alors préciſément ce qu'on appelait en Italie et en Eſpagne un *Condottiere*. Il raſſembla une troupe de bandits et de brigands, avec leſquels il rançonna d'abord le pape *Urbain IV* dans Avignon. Il fut entièrement défait à Navarette par le roi Don *Pèdre* et par le grand *Prince noir*, ſouverain de Guienne, dont le nom eſt immortel. C'était ce même prince qui avait pris le roi *Jean* à Poitiers, et qui prit *du Gueſclin* à Navarette. *Henri de Tranſtamare* s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards ſubſiſta toujours en Eſpagne. *Tranſtamare*, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi ſon frère par le pape qui ſiégeait encore dans Avignon, et qui depuis peu était lié d'intérêt avec *Charles V* et avec le bâtard de Caſtille. Le roi don *Pèdre* fut ſolennellement déclaré *Bulgare et incrédule ;* ce ſont les termes de la ſentence ; et ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que le prétexte était que le roi avait des maîtreſſes.

Ces anathèmes étaient alors auſſi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés, et chez les excommunians ; et ces amours ſe mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuſes qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits diſpoſaient de ces armes. Tantôt des ſouverains en étaient frappés, et tantôt ils en frappaient. Les ſeigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La déteſtable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang et ſans rang, et qu'on leur donna ſi long-temps, en fit des brutes féroces, que le fanatiſme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes ſe feſaient un devoir ſacré de l'uſurpation. Un reſcrit donné dans une ville d'Italie en une langue ignorée de la multitude conférait un royaume en Eſpagne et en Norwège ; et les raviſſeurs des Etats, les déprédateurs les plus inhumains, plongés dans tous les crimes, étaient réputés ſaints, et ſouvent invoqués, quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur, ou de frère mineur.

M. *Thomas*, dans ſon diſcours à l'académie, a dit *que les temps d'ignorance furent toujours les temps des férocités*. J'aime à répéter des paroles ſi vraies, dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Tranſtamare revint en Eſpagne une bulle dans une main, et l'épée dans l'autre. Il y ranima ſon parti. Le grand *Prince noir* était malade à la mort dans Bordeaux ; il ne pouvait plus ſecourir Don *Pèdre*.

Gueſclin fut envoyé une ſeconde fois en Eſpagne par le roi *Charles V*, qui profitait du triſte état où le *Prince noir* était réduit. *Gueſclin* prit Don *Pèdre* priſonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolède et

Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que *Henri de Tranſtamare*, entrant dans la tente de *Gueſclin*, où l'on gardait le roi ſon frère déſarmé, s'écria : *Où eſt ce juif, fils de P.... qui ſe diſait roi de Caſtille;* et il l'aſſaſſina à coups de poignard.

L'aſſaſſin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il oſait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Caſtille; et ſa maiſon a régné toujours en Eſpagne, ſoit dans la ligne maſculine, ſoit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela ſi les hiſtoriens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire en Eſpagne et en France n'ont pas été des *Tacites ;* et M. *Horace Walpole*, envoyé d'Angleterre en Eſpagne, a eu bien raiſon de dire, dans ſes doutes ſur *Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs : *Quand un roi heureux accuſe ſes ennemis, tous les hiſtoriens s'empreſſent de lui ſervir de témoins*. Telle eſt la faibleſſe de trop de gens de lettres; non qu'ils ſoient plus lâches et plus bas que les courtiſans d'un prince criminel et heureux, mais leurs lâchetés ſont durables.

Si quelque vieux leude de *Charlemagne* s'aviſait autrefois de lire un manuſcrit de *Frédegaire*, ou du moine de *Saint-Gall*, il pouvait s'écrier : Ah, le menteur! mais il s'en tenait là ; perſonne ne relevait l'ignorance et l'abſurdité du moine : il était cité dans les ſiècles ſuivans ; il devenait une autorité, et dom *Ruinart* rapportait ſon témoignage dans ſes actes ſincères. C'eſt ainſi que toutes les légendes du moyen âge ſont remplies des plus ridicules fables; et l'hiſtoire ancienne aſſurément n'en eſt pas exempte.

Ceux qui mentent ainſi au genre-humain ſont encore animés ſouvent par la ſottiſe de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'hiſtorien anglais qui ait manqué l'occaſion de faire la ſatire des Français, et quelquefois avec un peu de groſſièreté. *Velli* et *Villaret* dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. *Mézeray* n'épargna jamais les Eſpagnols : un *Tite-Live* ne pouvait connaître cette partialité ; il vivait dans un temps où ſa nation exiſtait ſeule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ſes pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe eſt partagée entre tant de dominations qui ſe balancent toutes ; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque veut trop flatter ſon pays court riſque de déplaire aux autres, ſi par haſard il en eſt lu, et doit peu s'attendre à la reconnaiſſance du ſien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reſte plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui ſe ſont élevées ſi ſouvent entre toutes les cours de l'Europe, il eſt bien difficile de découvrir de quel côté eſt le droit ; et quand on l'a reconnu, il eſt dangereux de le dire. La critique qui aurait dû, depuis près d'un ſiècle, détruire les préjugés ſous leſquels l'hiſtoire eſt défigurée, a ſervi plus d'une fois à ſubſtituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout eſt devenu problématique, depuis la loi ſalique juſqu'au ſyſtême de *Laſs ;* et à force de creuſer, nous ne ſavons plus où nous en ſommes.

Nous ne connaiſſons pas ſeulement l'époque de la création des ſept électeurs en Allemagne, du

parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une ſeule maiſon ſouveraine dont on puiſſe fixer l'origine. C'eſt dans l'hiſtoire que le chaos eſt le commencement de tout. Qui pourra remonter à la ſource de nos uſages et de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le ſurnom de *bon* à ce roi *Jean* qui commença ſon règne par faire mourir en ſa préſence ſon connétable ſans forme de procès ; qui aſſaſſina quatre principaux chevaliers dans Rouen ; qui fut vaincu par ſa faute ; qui céda la moitié de la France, et ruina l'autre ?

Pourquoi donna-t-on à ce Don *Pèdre*, roi légitime de Caſtille, le nom de *cruel*, qu'il fallait donner au bâtard *Henri de Tranſtamare*, aſſaſſin de Don *Pèdre* et uſurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux *Charles VI* qui déshérita ſon fils en faveur d'un étranger, ennemi et oppreſſeur de ſa nation, et qui plongea tout l'Etat dans la ſubverſion la plus horrible dont on ait conſervé la mémoire ? Tous ces ſurnoms, ou plutôt tous ces ſobriquets, que les hiſtoriens répètent ſans y attacher de ſens, ne viennent-ils pas de la même cauſe qui fait qu'un marguillier qui ne ſait pas lire répète les noms d'*Albert le grand*, de *Grégoire thaumaturge*, de *Julien l'apoſtat*, ſans ſavoir ce que ces noms ſignifient ? Telle ville fut appelée la *ſainte* ou la *ſuperbe*, dans laquelle il n'y eut ni ſainteté ni grandeur ; tel vaiſſeau fut nommé le *foudroyant*, l'*invincible*, qui fut pris en ſortant du port.

L'hiſtoire n'ayant donc été trop ſouvent que le

récit des fables et des préjugés, quand on entreprend une tragédie tirée de l'hiſtoire, que fait-on? l'auteur choiſit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage; celui-ci dans ſa pièce pourra regarder *Scevola* comme le reſpectable vengeur de la liberté publique, comme un héros qui punit ſa main de s'être mépriſe en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome; celui-là pourra ne ſe repréſenter *Scevola* que comme un vil eſpion, un aſſaſſin fanatique, un *Poltrot*, un *Balthazar Gerard*, un *Jacques Clément*. Des critiques penſeront qu'il n'y a point eu de *Scevola*, et que c'eſt une fable, ainſi que toutes les hiſtoires des premiers temps de tout peuple ſont des fables, et ces critiques pourront bien avoir raiſon. Tel eſpagnol ne verra dans *François I* qu'un capitaine très-courageux et très-imprudent, mauvais politique, et manquant à ſa parole. Un profeſſeur du collége royal le mettra dans le ciel pour avoir protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris, tandis qu'il les ſoudoyait dans l'Empire; et ſi les ex-jéſuites ſont encore des pièces de théâtre, ils ne manqueront pas de dire avec *Daniel: qu'il aurait fait auſſi brûler le dauphin, ſi ce dauphin n'avait pas cru aux indulgences; tant ce grand roi avait de piété.*

Nous avons une tragi-comédie eſpagnole, où *Pierre*, que nous appelons le *cruel*, n'eſt jamais appelé que le *juſticier*, titre que lui donna toujours *Philippe II*. J'ai connu un jeune homme qui avait fait une tragédie d'Adonias et de Salomon. Il y repréſentait *Salomon* comme le plus barbare et le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous

bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un ſonge lui donna la ſageſſe ? cela peut être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à ſon réveil.

Il y a des déclamations de collége ſous le nom d'hiſtoires ou de drames, ou ſous d'autres noms, dans leſquelles la nation qu'on célèbre eſt toujours la première du monde; ſes ſoldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils ſe ſoient enfuis; la ville capitale, qui n'avait guère que des maiſons de bois, la première ville du monde; le fauteuil à clous dorés, ſur lequel un roi goth ou alain s'aſſeyait, le premier trône du monde; et l'auteur qui ſe croit le premier dans ſa ſphère ferait alors peut-être le plus ſot homme du monde, s'il ne ſe trouvait des gens encore plus ſots, qui font pour vingt ſous la critique raiſonnée de la pièce nouvelle; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abyme de l'éternel oubli.

On élève auſſi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenſeurs ou oppreſſeurs des femmes et des égliſes, ſuperſtitieux et débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princeſſes qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me ſemble) quand on s'amuſe à les mettre ſur la ſcène, c'eſt de dire avec *Horace :*

Seditione, dolis, ſcelere, atque libidine, et irâ,
Iliacos intra muros peccatur et extra.

FRAGMENT

FRAGMENT (*)

D'UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE *SUR DON PEDRE.*

. . . .

. . . .

LES raiſonneurs, qui ſont comme moi ſans génie, et qui diſſertent aujourd'hui ſur le ſiècle du génie, répètent ſouvent cette antithèſe de *la Bruyère*, que *Racine* a peint les hommes tels qu'ils ſont, et *Corneille* tels qu'ils devaient être. Ils répètent une inſigne fauſſeté, car jamais ni *Bajazet*, ni *Xipharès*, ni *Britannicus*, ni *Hippolyte* n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de *Racine;* et jamais *Céſar* n'a dû dire, dans le Pompée de *Corneille*, à *Cléopâtre* qu'il n'avait combattu à Pharſale que pour mériter ſon amour avant de l'avoir vue; il n'a jamais dû lui dire que ſon *glorieux titre de premier du monde, à préſent effectif, eſt ennobli par celui de captif* de la petite *Cléopâtre*, âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni *Cinna* ni *Maxime* n'ont dû être tels que *Corneille* les a peints. Le devoir de *Cinna* ne pouvait être d'aſſaſſiner *Auguſte* pour plaire à une fille qui n'exiſtait point. Le devoir de *Maxime* n'était pas d'être amoureux de cette même fille, et de trahir à la fois *Auguſte*, *Cinna* et ſa maîtreſſe. Ce n'était pas là ce *Maxime* à qui *Ovide* écrivait qu'il était digne de ſon nom. *Maxime, qui tanti menſuram nominis imples.* Le devoir de *Félix* dans Polyeucte n'était

(*) Ce fragment ſe trouvait imprimé à la ſuite de la tragédie de Don Pèdre, dans les éditions précédentes.

pas d'être un lâche barbare qui fesait couper le cou à fon gendre,

Pour acquérir par là de plus puiffans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne fuis.

On a beaucoup et trop écrit depuis *Ariftote* fur la tragédie. Les deux grandes règles font que les perfonnages intéreffent, et que les vers foient bons; j'entends d'une bonté propre au fujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais eft la plus haute de toutes les fottifes.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu difcours de *Pierre Corneille: Ma pièce eft finie; je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par *Ménandre* plus de deux mille ans avant *Corneille*, fi nous en croyons *Plutarque* dans fa queftion, *fi les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres?* *Ménandre* pouvait à toute force s'exprimer ainfi, parce que des vers de comédie ne font pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique, la difficulté eft prefque infurmontable, du moins chez nous.

Dans le fiècle paffé, il n'y eut que le feul *Racine* qui écrivît des tragédies avec une pureté et une élégance prefque continues; et le charme de cette élégance a été fi puiffant, que les gens de lettres et de goût lui ont pardonné la monotonie de fes déclarations d'amour et la faibleffe de quelques caractères, en faveur de fa diction enchantereffe.

Je vois dans l'homme illuftre qui le précéda des fcènes fublimes, dont ni *Lopez de Véga*, ni *Calderon*, ni *Shakefpeare*, n'avaient même pu concevoir la moindre idée, et qui font très-fupérieures à ce qu'on admira dans *Sophocle* et dans *Euripide;* mais auffi j'y vois des tas de barbarifmes et de folécifmes qui révoltent, et de froids raifonnemens alambiqués qui glacent; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans lefquelles à

peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reste. La preuve inconteſtable de cette vérité eſt, par exemple, dans les deux Bérénices de *Racine* et de *Corneille*. Le plan de ces deux pièces eſt également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va juſqu'au ridicule. Mais par quelle raiſon eſt-il impoſſible de lire la Bérénice de *Corneille* ? par quelle raiſon eſt-elle au-deſſous des pièces de *Pradon*, de *Rioupérous*, de *Danchet*, de *Péchantré*, de *Pellegrin*? et d'où vient que celle de *Racine* ſe fait lire avec tant de plaiſir, à quelques fadeurs près? d'où vient qu'elle arrache des larmes?... c'eſt que les vers ſont bons : ce mot comprend tout, ſentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, nobleſſe, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, ſurtout idées claires, images touchantes, images terribles, et toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui reſtera rien ; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide, et au diſcours de *Priam* à *Achille* dans Homère, ils ſeront inſipides. L'abbé *du Bos* a très-grande raiſon : la poëſie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs ſavent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polyeucte et quatre vers d'Héraclius, c'eſt que ces vers ſont très-bien faits ; et ſi on ne peut lire ni Théodore, ni Pertharite, ni Don Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agéſilas, ni Pulchérie, ni la Toiſon d'or, ni Suréna, &c. &c. &c. c'eſt que preſque tous les vers en ſont déteſtables. Il faut être de bien mauvaiſe foi pour s'efforcer de les excuſer contre ſa conſcience. Quelquefois même de miſérables écrivains ont oſé donner des éloges à cette foule de pièces auſſi plates que barbares, parce qu'ils ſentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DON PEDRE, roi de Caſtille.

TRANSTAMARE, frère du roi, bâtard légitimé.

DU GUESCLIN, général de l'armée françaiſe.

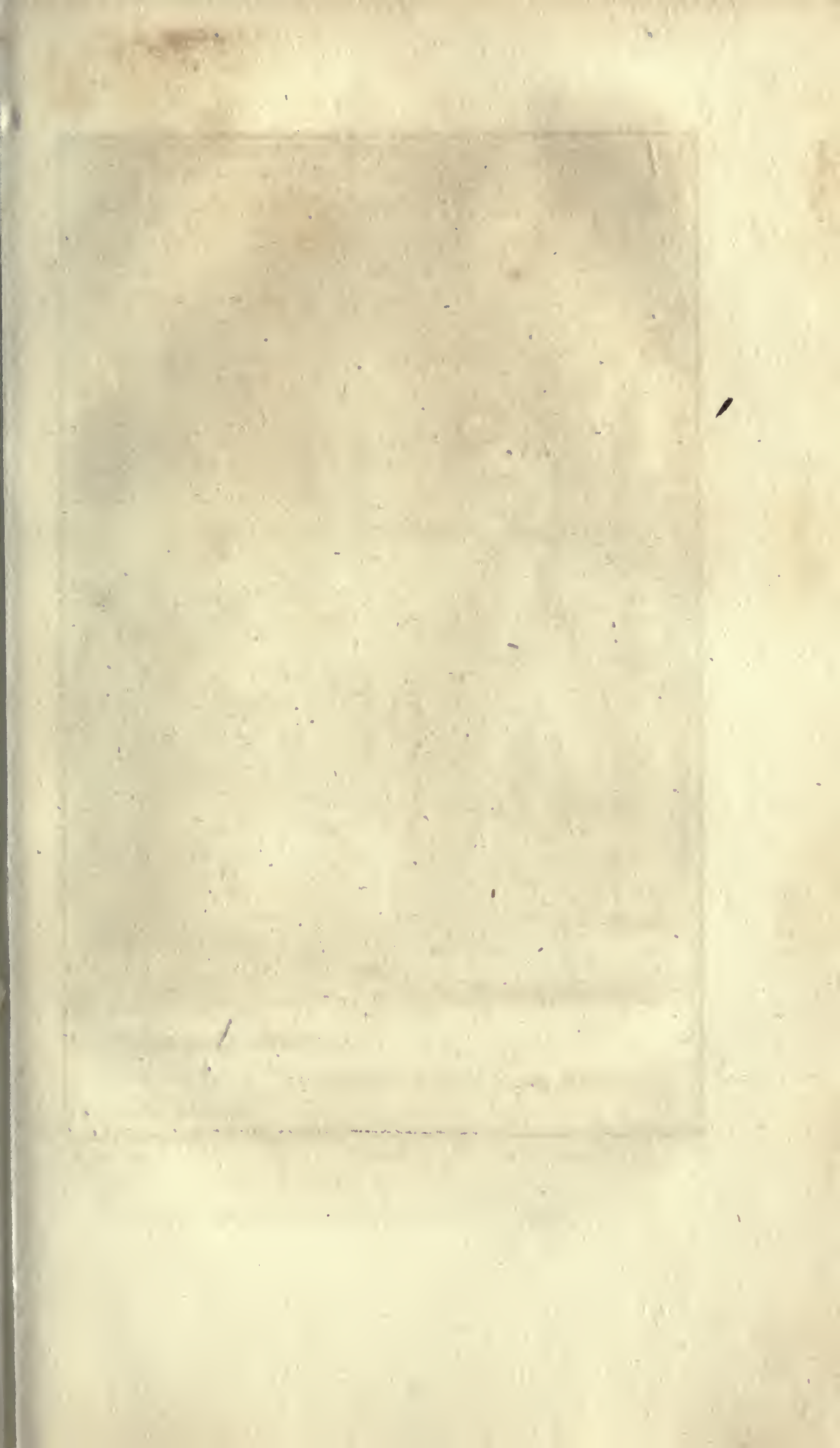
LEONORE DE LA CERDA, princeſſe du ſang.

ELVIRE, confidente de *Léonore.*

ALMEDE, MENDOSE, ALVARE, MONCADE, } officiers eſpagnols.

Suite.

La ſcène eſt dans le palais de Tolède.





. . . . Exécrable journée !
Tu n'est pas à ton comble ?

Dom Pedre act. 5. Sc. 2.

J. M. Moreau le J.e inv. *1786* *Triere Sculp.*

DON PEDRE, ROI DE CASTILLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRANSTAMARE, ALMEDE.

TRANSTAMARE.

De la cour de Vincenne aux remparts de Tolède
Tu m'es enfin rendu, cher et prudent Almède.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guefclin?

ALMEDE.

Il vient vous feconder.

TRANSTAMARE.

Ce mot fait mon deftin.
Pour foutenir ma caufe et me venger d'un frère,
Le fecours des Français m'eft encor néceffaire.
Des révolutions voici le temps fatal.
J'attends tout du roi Charle et de fon général.
Qu'as-tu vu, qu'a-t-on fait? Dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Tranftamare?

ALMEDE.

Charle était incertain. J'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait fufpendu.

Le monarque éclairé, prudent avec courage,
(Chez les bouillans Français peut-être le ſeul ſage)
A tous ſes courtiſans dérobant ſes ſecrets,
A peſé mes raiſons avec ſes intérêts.
Enfin il vous protége ; et ſur le bord du Tage
Ce valeureux Gueſclin, ce héros de notre âge,
Suivi de ſon armée, arrive ſur mes pas.

TRANSTAMARE.

Je dois tout à ſon roi.

ALMEDE.

Ne vous y trompez pas.
Charle, en vous ſoutenant au bord du précipice,
Vous tend par politique une main protectrice ;
En diviſant l'Eſpagne, afin de l'affaiblir,
Il veut frapper don Pèdre autant que vous ſervir :
Pour ſon intérêt ſeul il entreprend la guerre.
Don Pèdre eut pour appui la ſuperbe Angleterre ;
Le fameux Prince noir était ſon protecteur ;
Mais ce guerrier terrible et de Gueſclin vainqueur,
Au milieu de ſa gloire achevant ſa carrière,
Touche enfin dans Bordeaux à ſon heure dernière.
Son génie accablait et la France et Gueſclin ;
Er quand des jours ſi beaux touchent à leur déclin,
Ce français, dont le bras aujourd'hui vous ſeconde,
Demeure avec éclat ſeul en ſpectacle au monde.
Charle a choiſi ce temps. L'Anglais tombe épuiſé ;
L'Empire a trente rois, et languit diviſé ;
L'Eſpagnol eſt en proie à la guerre civile ;
Charle eſt le ſeul puiſſant ; et d'un eſprit tranquille
Ebranlant à ſon gré tous les autres Etats,
Il triomphe à Paris ſans employer ſon bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loiſir ſa politique habile,
Qu'il ſoit prudent, heureux; mais qu'il me ſoit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence et lès vaſtes pays
Que vous laiſſait un père, et qu'on vous a ravis;
Il vous promet ſurtout la main de Léonore,
Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
Ceux qui lui ſont tranſmis par les rois ſes aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore eſt le bien le plus cher à mes yeux.
Mon père, tu le ſais, voulut que l'hymenée
Fît revivre par moi les rois dont elle eſt née.
Il avait gagné Rome, elle approuvait ſon choix;
Et l'Eſpagne à genoux reconnaiſſait mes droits.
Dans un aſile ſaint Léonore enfermée
Fuyait les factions de Tolède alarmée;
Elle fuyait don Pèdre.... Il la fait enlever.
De mes biens, en tout temps, ardent à me priver,
Il la retient ici captive avec ſa mère.
Voudrait-il ſeulement l'arracher à ſon frère?
Croit-il, de tant d'objets trop heureux ſéducteur,
De ce cœur ſimple et vrai corrompre la candeur?
Craindrait-il en ſecret les droits que Léonore
Au trône caſtillan peut conſerver encore?
Prétend-il l'épouſer, ou d'un nouvel amour
Etaler le ſcandale à ſon indigne cour?
Veut-il des La Cerda déshonorer la fille,
La traîner en triomphe après Laure et Padille;
Et d'un peuple opprimé, bravant les vains ſoupirs,
Inſulter aux humains du ſein de ſes plaiſirs?

ALMEDE.

Les femmes, en tous lieux ſouveraines ſuprêmes,
Ont égaré des rois; et les cours ſont les mêmes.
Mais peut-être Gueſclin dédaignera d'entrer
Dans ces petits débats qu'il ſemblait ignorer.
Son eſprit mâle et ferme, et même un peu ſauvage,
Des faibleſſes d'amour entend peu le langage.
Honoré par ſon roi du nom d'ambaſſadeur,
Il ſoutiendra vos droits avant que ſa valeur
Se ſerve ici pour vous, dignement occupée,
Des dernières raiſons, les canons et l'épée.
Mais juſque-là don Pèdre eſt le maître en ces lieux.

TRANSTAMARE.

Lui le maître! ah! bientôt tu nous connaîtras mieux.
Il veut l'être en effet; mais un pouvoir ſuprême
S'élève et s'affermit au-deſſus du roi même.
Dans ſon propre palais les états convoqués
Se ſont en ma faveur hautement expliqués;
Le Sénat caſtillan me promet ſon ſuffrage.
A don Pèdre égalé, je n'ai pas l'avantage
D'être né d'un hymen approuvé par la loi;
Mais tu ſais qu'en Europe on a vu plus d'un roi,
Par ſoi-même élevé, faire oublier l'injure
Qu'une loi trop injuſte a faite à la nature.
Tout eſt au plus heureux, et c'eſt la loi du fort.
Un bâtard échappé des pirates du Nord
A ſoumis l'Angleterre; et, malgré tous leurs crimes,
Ses heureux deſcendans ſont des rois légitimes;
J'oſe attendre en Eſpagne un auſſi grand deſtin.

ALMEDE.

Gueſclin vous le promet; et je me flatte enfin

Que don Pèdre à vos pieds peut tomber de ſon trône,
Si le Français l'attaque, et l'Anglais l'abandonne.

TRANSTAMARE.

Tout annonce ſa chute ; on a ſu ſoulever
Les eſprits mécontens qu'il n'a pu captiver.
L'opinion publique eſt une arme puiſſante ;
J'en aiguiſe les traits. La ligue menaçante
Ne voit plus dans ſon roi qu'un tyran criminel ;
Il n'eſt plus déſigné que du nom de cruel :
Ne me demande point ſi c'eſt avec juſtice ;
Il faut qu'on le déteſte, afin qu'on le puniſſe.
La haine eſt ſans ſcrupule : un peuple révolté
Ecoute les rumeurs, et non la vérité.
On avilit ſes mœurs, on noircit ſa conduite,
On le rend odieux à l'Europe ſéduite,
On le pourſuit dans Rome à ce vieux tribunal,
Qui par un long abus, peut-être trop fatal,
Sur tant de ſouverains étend ſon vaſte empire.
Je l'y fais condamner ; et je puis te prédire
Que tu verras l'Eſpagne en ſa crédulité
Exécuter l'arrêt dès qu'il ſera porté :
Mais un ſoin plus preſſant m'agite et me dévore.
A ſes ſacrés autels il ravit Léonore ;
De cette cour profane il faut bien la ſauver.
Arrachons-la des mains qui m'en oſent priver.
Sans doute il s'eſt flatté du grand art de ſéduire,
De ſa vaine beauté, de ce frivole empire
Qu'il eut ſur tant de cœurs aiſés à conquérir ;
Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée
Vers la princeſſe ici m'interdirait l'entrée.

Profitons du ſeul jour où je puis l'enlever.
Va m'attendre au Sénat ; je cours t'y retrouver :
Nous y concerterons tout ce que je dois faire
Pour ravir Léonore et le trône à mon frère.
La voici. Le deſtin favoriſe mes vœux.

SCENE II.

TRANSTAMARE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

PRINCE, en ces temps de trouble, en ces jours malheureux,
Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore,
Quelle était ſa conduite et ſon nouveau devoir ;
Mais au palais du roi gardez de me revoir.
Je veux, je dois ſauver d'une guerre inteſtine
Et vous, et tout l'Etat penchant vers ſa ruine.
Le roi vient ſur mes pas ; j'ignore ſes projets ;
Il donne en frémiſſant quelques ordres ſecrets ;
Il vous nomme, il s'emporte ; et vous devez connaître
Quel ſort on ſe prépare en luttant contre un maître.
Je vous en avertis. Epargnez à ſes yeux
D'un ſuperbe ennemi l'aſpect injurieux.
C'eſt ma ſeule prière.

TRANSTAMARE.

Ah! qu'oſez-vous me dire?

LEONORE.

Ce que je dois penſer, ce que le ciel m'inſpire.

TRANSTAMARE.

Quoi! vous que ce ciel même a fait naître pour moi,
Dont mon père en mourant me deſtina la foi,

Vous dont Rome et la France ont conclu l'hymenée,
Vous que l'Europe entière à moi ſeul a donnée,
Je ne vous reverrais que pour vous éviter ?
Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter !

LEONORE.

Le devoir, la raiſon, votre intérêt l'exige.
Tout ce que j'aperçois m'épouvante et m'afflige.
Seigneur, d'aſſez de ſang nos champs ſont inondés,
Et vous devez ſentir ce que vous haſardez.

TRANSTAMARE.

Je ſais bien que don Pèdre eſt injuſte, intraitable,
Qu'il peut m'aſſaſſiner.

LEONORE.

Il en eſt incapable.
A l'inſulter ainſi c'eſt trop vous appliquer.
Puiſſe enfin la nature à tous deux s'expliquer !
Elle parle par moi ; Seigneur, je vous conjure
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.
Ménagez, évitez votre frère offenſé,
Violent comme vous, profondément bleſſé.
Ne vous efforcez point de le rendre implacable ;
Laiſſez-moi l'apaiſer.

TRANSTAMARE.

Non, chaque mot m'accable.
Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés ;
Et vous me répondez que vous me protégez !
Je ne vous connais plus. Que cette cour altère
Vos premiers ſentimens et votre caractère !

LEONORE.

Mes juſtes ſentimens ne ſont point démentis ;
Je chérirai le ſang dont nous ſommes ſortis,

Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.
Pour la dernière fois ſi vous daignez m'en croire,
Dans ſon propre palais gardez-vous d'outrager
Celui qui règne encore, et qui peut ſe venger.

TRANSTAMARE.

Que vous importe à vous que mon aſpect l'offenſe ?

LEONORE.

Je veux qu'envers un frère il uſe de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en don Pèdre ! épargnez-vous ce ſoin :
De la mienne bientôt il peut avoir beſoin;
Je n'en dirai pas plus ; mais, quoi que j'exécute,
Léonore eſt un bien qu'un tyran me diſpute :
Je n'ai rien entrepris que pour vous poſſéder ;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, Madame.

(*il ſort.*)

SCENE III.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Ou me ſuis-je engagée !

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promiſe à Tranſtamare, à ſon frère donnée,
Prête à former ces nœuds d'un ſecret hymenée,
Dans l'orage qui gronde en ce triſte ſéjour,
Quelle cruelle fête, et quel temps pour l'amour !

LEONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame toute entière.
Je voulais consacrer ma pénible carrière
Au vénérable asile où dans mes premiers jours
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.
Le sombre Transtamare, en cherchant à me plaire,
M'attachait encor plus à ma retraite austère.
D'une mère sur moi tu connais le pouvoir ;
Elle a détruit ma paix et changé mon devoir.
Dans les dissentions de l'Espagne affligée,
Au parti de don Pèdre en secret engagée,
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang,
Elle me précipite en ce suprême rang :
Elle me donne au roi. Le puissant Transtamare
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
Je replonge l'Espagne en un trouble nouveau ;
De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,
Moi, qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.
Plus on croit m'élever, plus ma chute est à craindre.
Le roi, qui voit l'Etat contre lui conjuré,
Cache encor mon secret dans Tolède ignoré :
Notre cour le soupçonne, et paraît incertaine.
Je me vois exposée à la publique haine,
Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux ;
Et de quelques côtés que je tourne les yeux,
Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je suis abusée,
Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.
Si les périls sont grands, si dans tous les Etats
Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

LEONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeuneſſe.
Peut-être que mon cœur avec trop de faibleſſe
Admira ſa valeur et ſes grands ſentimens.
Je ſais quel fut l'excès de ſes égaremens,
J'en frémis; mais ſon ame eſt noble et généreuſe.
Elvire, elle eſt ſenſible autant qu'impétueuſe:
Et s'il m'aime en effet, j'oſe encore eſpérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguſte La Cerda, dont le ciel me fit naître,
M'inſpira ce projet en me donnant un maître.
Ah! ſi le roi voulait, ſi je pouvais un jour
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour!
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
Pour calmer des eſprits les fougues effrénées,
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
Pour émouſſer le fer en leurs ſanglantes mains!
Voilà ma paſſion, mon eſpoir et ma gloire.

ELVIRE.

Puiſſiez-vous remporter cette illuſtre victoire!
Mais elle eſt bien douteuſe; et je vous vois marcher
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LEONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, et je l'abhorre.
Quel ſéjour orageux! mais il ſe peut encore
Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
Les premières vertus qu'on admirait en lui.
Ses maîtreſſes peut-être ont corrompu ſon ame;
Le fond en était pur.

ELVIRE.

Il vient à vous, Madame:
Oſez donc parler.

SCENE IV.

DON PEDRE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Sire, ou plutôt cher époux,
Souffrez que Léonore embraſſe vos genoux.
(*il la retient.*)
Ma mère eſt votre ſang, et ſa main m'a donnée
Au maître généreux qui fait ma deſtinée.
Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
Ce grand événement ſe cache encore un jour;
Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
Qu'implorerait de vous mon excuſable audace.
Puis-je la demander ?

DON PEDRE.

N'ayez point la rigueur
De douter d'un empire établi ſur mon cœur.
Votre couronnement d'un ſeul jour ſe diffère;
Il me faut ménager un Sénat téméraire,
Un peuple effarouché : mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous ?

LEONORE.

Votre bonheur, le mien,
Celui de la Caſtille, une paix néceſſaire :
Seigneur, vous le ſavez, la princeſſe ma mère
M'a remiſe en vos mains dans un eſpoir ſi beau.
Les ans et les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à ſa voix expirante;
Comme elle en ces momens la patrie eſt mourante.

La discorde en fureur en ces lieux alarmés
Peut se calmer encor, Seigneur, si vous m'aimez.
Ne m'ouvrez point au trône un horrible passage
Parmi des flots de sang, au milieu du carnage;
Et puissent vos sujets, bénissant votre loi,
Par vous rendus heureux vous aimer comme moi!

DON PEDRE.

Plus que vous ne pensez, votre discours me touche.
La raison, la vertu parlent par votre bouche.
Hélas! vous êtes jeune; et vous ne savez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.
Quoi qu'il puisse arriver, je le suis, je veux l'être.
Ils subiront mes lois; mais daignez m'en donner;
Vous pouvez tout sur moi, que faut-il?

LEONORE.

Pardonner.

DON PEDRE.

A qui?

LEONORE.

Puis-je le dire?

DON PEDRE.

Eh bien?

LEONORE.

A Transtamare.

DON PEDRE.

Quoi! vous me prononcez le nom de ce barbare!
Du criminel objet de mon juste courroux!

LEONORE.

Peut-être il est puni puisque je suis à vous.

Alfonse

Alfonse votre père à sa main m'a promise,
Il lui donna Valence, et vous l'avez conquise.
Je lui portais pour dot d'assez vastes Etats :
Il les espère encore, et n'en jouira pas.
Sire, je ne veux point que la France jalouse,
Votre Sénat, les grands, accusent votre épouse
D'avoir immolé tout à son ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahison.
De ces soupçons affreux la triste ignominie
Empoisonnerait trop ma malheureuse vie.

DON PEDRE.

Ecoutez, je vous aime : et ce sacré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'est ici de perfide et de traître
Que ce prince rebelle, et qui s'obstine à l'être.
Trompé par une femme, et par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,
Alfonse mauvais roi, non moins que mauvais père,
(Car je parle sans feinte, et ma bouche est sincère)
Alfonse, en égalant son bâtard à son fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.
D'une province entière on fesait son partage ;
La moitié de mon trône était son héritage.
Que dis-je! on vous donnait!... plus juste possesseur,
J'ai repris tous mes biens des mains du ravisseur.
Le traître avec Guesclin vaincu dans Navarette,
Par une fausse paix réparant sa défaite,
Attire à son parti nos peuples aveuglés.
Il impose au Sénat, aux Etats assemblés ;
Faible dans les combats, puissant dans les intrigues,
Artisan ténébreux de fraudes et de brigues,

Il domine en ſecret dans mon propre palais.
Il croit déjà régner.... Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe et de ce téméraire :
Ceſſez.

LEONORE.

Je vous parlais, Seigneur, de votre frère.

DON PEDRE.

Mon frère! Tranſtamare!... Il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du ſang de nos aïeux,
Un enfant d'adultère, un rejeton du crime;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime
Eſt un coup plus cruel à mon eſprit bleſſé
Que tous ſes attentats qui m'ont trop offenſé.

LEONORE.

De quoi vous plaignez-vous, quand je le ſacrifie,
Quand vous donnant mon cœur, et haſardant ma vie,
Mon ſort à vos deſtins s'abandonne aujourd'hui?
Ma tendreſſe pour vous et ma pitié pour lui
A vos yeux irrités ſont-elles une offenſe?
Je vous vois menacé des armes de la France :
Les Etats, le Sénat, unis contre vos droits,
Ont élevé déjà leur redoutable voix.
M'eſt-il donc défendu de craindre un tel orage?

DON PEDRE.

Non, mais raſſurez-vous, du moins ſur mon courage.

LEONORE.

Vous n'en avez que trop, et dans ces jours affreux,
Ce courage, peut-être, eſt funeſte à tous deux.

DON PEDRE.

Rien n'eſt funeſte aux rois que leur propre faibleſſe.

LEONORE.

Ainſi votre refus rebute ma tendreſſe!
A peine l'hymenée eſt prêt de nous unir;
Je vous déplais, Seigneur, en voulant vous ſervir.

DON PEDRE.

Allez plaindre don Pèdre, et flatter Tranſtamare.

LEONORE.

Ah! vous ne craignez point que mon eſprit s'égare
Juſqu'à le comparer à don Pèdre, à mon roi.
Je vous parlais pour vous, pour l'Eſpagne et pour moi:
Je vois qu'il faut ſuſpendre une plainte indiſcrète;
Qu'une femme eſt eſclave, et qu'elle n'eſt point faite
Pour ſe jeter, Seigneur, entre le peuple et vous.
J'ai cru que la prière apaiſait le courroux;
Qu'on pouvait oppoſer à vos armes ſanglantes
De la compaſſion les armes innocentes....
Mais je dois reſpecter de ſi grands intérêts....
J'avais trop préſumé.... Je ſors, et je me tais.

(*elle ſort.*)

SCENE V.

DON PEDRE *ſeul.*

Qu'une telle démarche et m'étonne et m'offenſe!
Tranſtamare avec elle eſt-il d'intelligence?
M'aurait-elle trompé ſous le voile impoſteur
Qui faſcinait mes yeux par ſa fauſſe candeur?
Croit-elle, en abuſant du pouvoir de ſes charmes,
Vaincre par ſa faibleſſe, et m'arracher mes armes?
Eſt-ce amour? eſt-ce crainte? eſt-ce une trahiſon?
Quels nouveaux attentats confondent ma raiſon!

Régné-je, jufte Ciel! et refpiré-je encore?
Tout m'abandonnerait!... et jufqu'à Léonore!...
Non .... je ne le crois point .... mais mon cœur eft percé.
  Monarque malheureux, amant trop offenfé,
Oppofe à tant d'affauts un cœur inébranlable;
Mais furtout garde-toi de la trouver coupable.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Je n'avais pas connu jusqu'à ce triste jour
Le danger d'être simple, et d'ignorer la cour.
Je vois trop qu'en effet il est des conjonctures
Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus pures,
Ne servent qu'à produire un indigne soupçon.
Dans ces temps malheureux tout se tourne en poison.
Au fond de mes déserts pourquoi m'a-t-on cherchée?
Au séjour de la paix pourquoi suis-je arrachée?
Ah! si l'on connaissait le néant des grandeurs,
Leurs tristes vanités, leurs fantômes trompeurs,
Qu'on en détesterait le brillant esclavage!

ELVIRE.

Ne pensez qu'à don Pèdre, au nœud qui vous engage;
Songez que, dans ces temps de trouble et de terreur,
De lui seul après tout dépend votre bonheur.

LEONORE.

Le bonheur! ah, quel mot ta bouche me prononce!
Le bonheur! à nos yeux l'illusion l'annonce,
L'illusion l'emporte et s'enfuit loin de nous.
Mon malheur, chère Elvire, est d'aimer mon époux;
Il m'entraîne en tombant, il me rend la victime
D'un peuple qui le hait, d'un Sénat qui l'opprime,

De Tranſtamare enfin, dont la témérité
Oſe me reprocher une infidélité ;
Comme ſi de mon cœur s'étant rendu le maître,
Par ma lâche inconſtance il eût ceſſé de l'être,
Et ſi déjà formée aux vices de la cour,
Je trahiſſais ma foi par un nouvel amour !
C'eſt-là ſurtout, c'eſt-là l'inſupportable injure
Dont j'ai le plus ſenti la profonde bleſſure.

SCENE II.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

TRANSTAMARE.

Oui, je vous pourſuivrai dans ces murs odieux,
Souillés par mes tyrans, et pleins de nos aïeux;
Ces lieux où des Etats l'autorité ſacrée
A toute heure à mes pas donne une libre entrée ;
Où ce roi croit dicter ſes ordres abſolus,
Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.
C'eſt dans le Sénat même aſſis pour le détruire,
C'eſt au temple, en un mot, que je veux vous conduire;
C'eſt là qu'eſt votre honneur et votre ſureté,
C'eſt là que votre amant vous rend la liberté.

LEONORE.

De tant de violence indignée et ſurpriſe,
Fidelle à mes devoirs, à mon maître ſoumiſe,
Mais écoutant encore un reſte de pitié,
Que cet excès d'audace a mal juſtifié,
Je voulais vous ſervir, vous rapprocher d'un frère,
Rappeler de la paix quelque ombre paſſagère.

De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé ;
Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.
Dans ces triftes momens, tout ce que je puis dire,
C'eft que mon fang, mon Dieu, ce jour que je refpire,
Ce palais où je fuis, tout m'impofe la loi
De chérir ma patrie, et d'obéir au roi.

TRANSTAMARE.

Il n'eft point votre roi ; vous êtes mon époufe ;
Vous n'échapperez point à ma fureur jaloufe ;
Oui, vous m'appartenez : la pompe des autels,
L'appareil des flambeaux, les fermens folennels,
N'ajoutent qu'un vain fafte aux promeffes facrées,
Par un père et par vous dès l'enfance jurées.
Ces nœuds, ces premiers nœuds dont nous fommes liés,
N'ont point été par vous encor défavoués :
Rome les confacra ; rien ne peut les diffoudre.
N'attirez point fur vous les éclats de fa foudre.
Quoi ! l'air empoifonné que nous refpirons tous
A-t-il dans ce palais pénétré jufqu'à vous ?
Pourriez-vous préférer à ce nœud refpectable
La vanité trompeufe et l'orgueil méprifable
De captiver un roi dont tant d'autres beautés
Partageaient follement les infidélités ?
Vous n'avilirez point le fang qui vous fit naître
Jufqu'à leur difputer la conquête d'un traître,
D'un monarque flétri par d'indignes amours ;
Et qui, fi l'on en croit de fidelles difcours,
Jaloux fans être tendre, a dans fa frénéfie
De fa femme au tombeau précipité la vie.

LEONORE.

Quoi ! vous cherchez fans ceffe à le calomnier ?

TRANSTAMARE.

Et vous vous abaiſſez à le juſtifier !
Tremblez de partager le poids inſupportable
Dont la haine publique à chargé ce coupable.
Il faut me ſuivre, il faut dans les bras du Sénat....

LEONORE.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat,
Si vous oſiez jamais.....

SCENE III.

LEONORE, TRANSTAMARE *ſur le devant avec ſa ſuite*, DON PEDRE *dans le fond avec la ſienne*, MENDOSE.

DON PEDRE *à Mendoſe, dans l'enfoncement.*

Tu vois ce téméraire,
Qui juſqu'en ma maiſon vient braver ma colère ;
Ce protégé de Charle. Il vient à ſes vainqueurs
Apporter des Français les inſolentes mœurs....
Aux yeux de la princeſſe il oſe ici paraître !
Sans frein, ſans retenue, il marche, il parle en maître....
(*à Tranſtamare.*)
Comte, un tel entretien ne vous eſt point permis.
Dans la foule des grands, à votre rang admis,
Vous pourrez dans les jours de pompe ſolennelle
Vous préſenter de loin proſterné devant elle.
Entrez dans le Sénat, prenez place aux Etats ;
La loi vous le permet ; je ne vous y crains pas.
Vous y pouvez tramer vos cabales ſecrètes ;
Mais reſpectez ces lieux, et ſongez qui vous êtes.

TRANSTAMARE.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté ;
Il s'explique en tous lieux ; il peut être écouté ;
Il peut offrir ſans crainte un pur et noble hommage.
Rome, le roi de France, et des grands le ſuffrage,
Ont quelque poids encore, et pourront balancer
Tout ce qu'à ma pourſuite on voudrait oppoſer.
Léonore eſt à moi, ſa main fut mon partage.

DON PEDRE.

Et moi je vous défends d'y penſer davantage.

TRANSTAMARE.

Vous me le défendez?

DON PEDRE.

Oui.

TRANSTAMARE.

De mes ennemis
Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu ſoumis.

DON PEDRE.

Mais quelquefois auſſi, malgré Rome et la France,
En Caſtille on punit la déſobéiſſance.

TRANSTAMARE.

Le Sénat et mon bras m'affranchiſſent aſſez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

DON PEDRE.

Ils vous ont mal ſervi dans les champs de la gloire.
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

TRANSTAMARE.

Les temps ſont bien changés. Vos maîtres et les miens,
Les Etats, le Sénat, tous les vrais citoyens,
Ont enfin rappelé la liberté publique :
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,

Ce monftre, votre idole, horreur du genre-humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre augufte,
Premier fujet des lois, et forcé d'être jufte.

DON PEDRE.

Eh bien! crains ma juftice, et tremble en tes deffeins.

TRANSTAMARE.

S'il en eft une au ciel, c'eft pour vous que je crains:
Gardez-vous de laffer fa longue patience.

DON PEDRE, *tirant à moitié fon épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'infolence.
Perfide! défends-toi contre ce fer vengeur.

TRANSTAMARE, *mettant auffi la main à l'épée.*

Sire, oferiez-vous bien me faire cet honneur?

LEONORE *fe jetant entre eux, tandis que Mendofe et Almède les féparent.*

Arrêtez, inhumains! Ceffez, barbares frères....
Cieux toujours offenfés! deftins toujours contraires!
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés
Prêts à fouiller leurs mains du fang dont ils font nés?
N'entendront-ils jamais la voix de la nature?

DON PEDRE.

Ah! je n'attendais pas cette nouvelle injure,
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui
Pût en nous égalant me confondre avec lui.
C'en eft trop.

LEONORE.

Quoi! c'eft vous qui m'accufez encore!

DON PEDRE.

Et vous me trahiriez, vous, dis-je, Léonore!

LEONORE.

Et vous me reprochez dans ce défordre affreux
De vouloir épargner un crime à tous les deux !
Vous me connaiffez mal : apprenez l'un et l'autre
Quels font mes fentimens, et mon fort et le vôtre.
Tranftamare, fachez que vous n'aurez enfin,
Quand vous feriez mon roi, ni mon cœur ni ma main.
Sire, tombe fur moi la juftice éternelle
Si jufqu'à mon trépas je ne vous fuis fidelle.
Mais la guerre civile eft horrible à mes yeux ;
Et je ne puis me voir entre deux furieux,
Miférable fujet de difcorde et de haine,
Toujours dans la terreur, et toujours incertaine
Si le feul de vous deux qui doit régner fur moi
Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi.
Vous m'arrachiez, Seigneur, au folitaire afile
Où mon cœur loin de vous était du moins tranquille.
Je me vois exilée en ce cruel féjour ;
Dans cet antre fanglant que vous nommez la cour.
Je la fuis ; je retourne à la tombe facrée
Où j'étais morte au monde, et du monde ignorée.
Qu'une autre fe complaife à nourrir dans les cœurs
Les tourmens de l'amour et toutes fes fureurs,
A mêler fans effroi fes langueurs tyranniques
Aux tumultes fanglans des difcordes publiques;
Qu'elle fe faffe un jeu du malheur des humains,
Et des feux de la guerre attifés par fes mains ;
Qu'elle y mette à fon gré fa gloire et fon mérite :
Cette gloire exécrable eft tout ce que j'évite.
Mon cœur qui la détefte eft encore étonné
D'avoir fui cette paix pour qui feule il eft né ;

Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
Je vais loin de Tolède, et de ces grands naufrages,
M'enſevelir, vous plaindre, et ſervir à genoux
Un maître plus puiſſant et plus clément que vous.

(*elle ſort.*)

SCENE IV.

DON PEDRE, TRANSTAMARE, Suite.

DON PEDRE.

Elle échappe à ma vue, elle fuit, et ſans peine!
J'ai ſoupçonné ſon cœur, j'ai mérité ſa haine.

(*à ſa ſuite.*)

Léonore! ... Courez, qu'on vole ſur ſes pas;
Mes amis, ſuivez-la, qu'on ne la quitte pas;
Veillez avec les miens ſur elle et ſur ſa mère....
Toi, qui t'oſes parer du ſaint nom de mon frère,
Va, rends grâce à ce ſang par toi déshonoré,
Rends grâce à mes ſermens: j'ai promis, j'ai juré
De reſpecter ici la liberté publique.
Tu m'oſais reprocher un pouvoir tyrannique!
Tu vis, c'en eſt aſſez pour me juſtifier;
Tu vis, et je ſuis roi! ... Garde-toi d'oublier
Qu'il me reſte en Eſpagne encor quelque puiſſance.
Cabale avec les tiens dans Rome et dans la France,
Intrigue en ton Sénat, ſoulève les Etats,
Va, mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE, *en ſortant avec ſa ſuite.*

Sire, j'attends beaucoup de la clémence auguſte
Du frère le plus tendre, et du roi le plus juſte.

SCENE V.

DON PEDRE, MENDOSE.

DON PEDRE.

TREMBLEZ, tyrans des rois; le châtiment vous ſuit.
Que dis-je! malheureux! à quoi ſuis-je réduit!
J'ai laiſſé de ſes pleurs Léonore abreuvée,
Ainſi que mes ſujets contre moi ſoulevée.
Quoi! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs!
C'était donc mon deſtin d'éloigner tous les cœurs!
J'ai d'une tendre épouſe affligé l'innocence.
Mon peuple m'abandonne, et le Français s'avance.
Prêt de faire une reine et d'aller aux combats,
A tant de ſoins preſſans mon cœur ne ſuffit pas.
Allons.... il faut porter le fardeau qui m'accable.

MENDOSE.

Sire, vous permettez qu'un ami véritable,
(Je haſarde ce nom ſi rare auprès des rois)
Libre en ſes ſentimens, s'ouvre à vous quelquefois.
Vos ſoldats, il eſt vrai, s'approchent de Tolède;
Mais les grands, le Sénat, que Tranſtamare obsède,
Les organes des lois du peuple révérés,
De la religion les miniſtres ſacrés,
Tout s'unit, tout menace, un dernier coup s'apprête.
Déjà même Gueſclin, dirigeant la tempête,
Marche aux rives du Tage, et vient y rallumer
La foudre qui s'y forme et va tout conſumer.
Peut-être il ferait temps qu'un peu de politique
Tempérât prudemment ce courage héroïque;

Que vous attendiſſiez, chaque jour offenſé,
Le moment de punir ſans avoir menacé.
De vos fiers ennemis nourriſſant l'inſolence,
Vous les avertiſſez de ſe mettre en défenſe.
De Léonore ici je ne vous parle pas :
L'amour bien mieux que moi finira vos débats.
Vous êtes violent, mais tendre, mais ſincère ;
Seigneur, un mot de vous calmera ſa colère.
Mais quand le péril preſſe et peut vous accabler,
Avec vos oppreſſeurs il faut diſſimuler.

DON PEDRE.

A ma franchiſe, ami, cet art eſt trop contraire,
C'eſt la vertu du lâche.... Ah! d'un maître ſévère,
D'un cruel, d'un tyran, s'ils m'ont donné le nom,
Je veux le mériter à leur confuſion.
Trop heureux les humains dont les ames dociles
Se livrent mollement aux paſſions tranquilles!
Ma vie eſt un orage; et dans les flots plongé,
Je me plais dans l'abyme où je ſuis ſubmergé.
Rien ne me changera, rien ne pourra m'abattre.

MENDOSE.

Mon Prince, à vos côtés vous m'avez vu combattre,
Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts ;
Voyez de vos rivaux la fatale induſtrie,
Par des bruits menſongers ſéduiſant la patrie,
S'appliquant ſans relâche à vous rendre odieux,
Tromper l'Europe entière, et croire armer les cieux ;
Des ſuperſtitions faire parler l'idole,
Vous pourſuivre à Paris, vous perdre au Capitole.
Et par le ſeul mépris vous avez repouſſé
Tous ces traits qu'on vous lance, et qui vous ont bleſſé!

Vous laiſſez l'impoſture attaquant votre gloire
Juſque dans l'avenir flétrir votre mémoire !

DON PEDRE.

Ah ! dure iniquité des jugemens humains !
Fantômes élevés par des caprices vains !
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée ;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes eſprits
A chercher un ſuffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire.
Je ne me ſens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou régnons. L'heureux eſt reſpecté ;
Le vainqueur devient cher à la poſtérité,
Et les infortunés ſont condamnés par elle.
Rome de Tranſtamare embraſſe la querelle ;
Rome ſera pour moi quand j'aurai combattu,
Quand on verra ce traître à mes pieds abattu
Me rendre en expirant ma puiſſance uſurpée.
Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée....
Mais quel jour ! Léonore !... Il devait être heureux....
Pour ſon couronnement quel appareil affreux !
Que ce triomphe, hélas, peut devenir horrible !
Je me feſais, cruelle, un plaiſir trop ſenſible
De détruire un rival au fond de votre cœur,
C'eſt là que j'aſpirais à régner en vainqueur....
On m'oſe diſputer mon trône et Léonore !
Allons, ils ſont à moi ; je les poſsède encore.

SCENE VI.

DON PEDRE, MENDOSE, ALVARE.

ALVARE.

Le Sénat caſtillan vous demande, Seigneur.

DON PEDRE.

Il me demande? moi!

ALVARE.

Nous attendons l'honneur
De vous voir préſider à l'auguſte aſſemblée
Par qui l'Eſpagne enfin ſe verra mieux réglée.
Le prince votre frère a déjà préparé
L'édit qui ſous vos yeux doit être déclaré.

DON PEDRE.

Qui? mon frère!

ALVARE.

Au Sénat que faut-il que j'annonce?

DON PEDRE.

Je ſuis ſon roi. Sortez.... et voilà ma réponſe.

ALVARE.

Vous apprendrez la leur.

SCENE

SCENE VII.

DON PEDRE, MENDOSE, Suite.

DON PEDRE *à sa suite.*

Eh bien, vous le voyez,
Les ordres de mes rois me sont signifiés ;
Transtamare les signe, il commande, il est maître ;
On me traite en sujet ! . . . je serais fait pour l'être,
Pour servir enchaîné, si le même moment
Qui voit de tels affronts ne voit leur châtiment.

(à Moncade.)

Chef de ma garde, à moi ! . . . Je connais ton audace.
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
Qu'on ose mépriser ?

MONCADE.

Comme vous j'en rougis ;
Mon cœur est indigné. Commandez, j'obéis.

DON PEDRE.

Ne ménageons plus rien ; fais saisir Transtamare,
Et le perfide Almède, et l'insolent Alvare :
Tu seras soutenu. Mes valeureux soldats
Aux portes de Tolède avancent à grands pas.
Etonnons par ce coup ces graves téméraires
Qui détruisent l'Espagne et s'en disent les pères.
Leur siége est-il un temple ? et grâce aux préjugés,
Est-ce le Capitole où les rois sont jugés ?
Nous verrons aujourd'hui leur audace abaissée.
Va, d'autres intérêts occupent ma pensée.
Exécute mon ordre au milieu du Sénat,
Où le traître à présent règne avec tant d'éclat.

MONCADE.

Cette entreprife eft jufte, auffi-bien que hardie ;
Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
Mais craignez de vous perdre.

DON PEDRE.

A ce point confondu,
Si je ne rifque tout, crois-moi, tout eft perdu.

MENDOSE.

Arrêtez un moment.... daignez fonger encore
Que vous bravez des lois qu'à Tolède on adore.

DON PEDRE.

Moi ! je refpecterais ces gothiques ramas
De priviléges vains que je ne connais pas,
Eternels alimens de troubles, de fcandales,
Que l'on ofe appeler nos lois fondamentales ;
Ces tyrans féodaux, ces barons fourcilleux,
Sous leurs ruftiques toits indigens orgueilleux ;
Tous ces nobles nouveaux, ce Sénat anarchique,
Erigeant la licence en liberté publique ;
Ces états défunis dans leurs vaftes projets,
Sous les débris du trône écrafant les fujets !
Ils aiment Tranftamare, ils flattent fon audace ;
Ils voudraient l'opprimer s'il régnait en ma place.
Je les punirai tous. Les armes d'un Sénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

MENDOSE.

Souvent le fanatifme infpire un grand courage.

DON PEDRE.

Ah ! l'honneur et l'amour en donnent davantage.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DON PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Il eſt entre vos mains ſurpris et déſarmé.
Diſpoſez de ce tigre avec peine enfermé,
Prêt à dévorer tout, ſi l'on briſe ſa chaîne.
Des grands de la Caſtille une troupe hautaine
Raſſemble avec éclat ce cortége nombreux
D'écuyers, de vaſſaux qu'ils traînent après eux;
Reſtes encor puiſſans de cette barbarie
Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.
Ils ſe ſont réunis à ce grand tribunal
Qui penſe que leur prince eſt au plus leur égal;
Ils ſoulèvent Tolède à leur voix trop docile.

DON PEDRE.

Je le ſais.... Mes ſoldats ſont enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embraſer,
Frapper les citoyens, mais non les apaiſer.
Animé par les grands tout un peuple en alarmes
Porte aux murs du palais des flambeaux et des armes;
Juſqu'en votre maiſon je vois autour de vous
Des courtiſans ingrats vous ſervant à genoux,
Mais ſervant encor plus la cabale des traîtres,
Préférer Tranſtamare au pur ſang de leurs maîtres:

La trifte vérité ne peut fe déguifer.

DON PEDRE.

J'aime qu'on me la dife, et fais la méprifer.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se diffipe en grondant et fe brife au rivage?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains?
La feule Léonore eft tout ce que je crains.
Léonore!... crois-tu que fon ame offenfée,
Rendue à mon amour, ait pu dans fa penfée
Etouffer pour jamais le cuifant fouvenir
D'un affront dont fa haine aurait dû me punir?

MENDOSE.

Vous l'avez affez vu, fon retour eft fincère.

DON PEDRE.

Son ingénuité, qui dut toujours me plaire,
Laiffe échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand courage à fa fimplicité.

MENDOSE.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueufe fans art, ignorant l'impofture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,
Au fein de la difcorde elle a cherché la paix.
Ce cœur, qui n'eft pas né pour des temps fi coupables,
Se figurait des biens qui font impraticables;
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.
Quel parti prenez-vous, et que devra-t-on faire
De cet inébranlable et terrible adverfaire,

Qui dans ſa priſon même oſe encor vous braver?

DON PEDRE.

Léonore!... à ce point as-tu ſu captiver
Un cœur ſi détrompé, ſi las de tant de chaînes,
Dont le poids trop chéri fit ma honte et mes peines?
J'abjurais les amours et leurs folles erreurs.
Quoi! dans ces jours de ſang et parmi tant d'horreurs,
Cette candeur naïve et ſa noble innocence
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puiſſance
Que n'en eurent jamais ces fatales beautés
Qui ſubjuguaient mes ſens de leurs fers enchantés,
Et des ſéductions déployant l'artifice
Egaraient ma raiſon ſoumiſe à leur caprice!
Padille m'enchaînait et me rendait cruel;
Pour venger ſes appas je devins criminel.
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée
M'inſpire une vertu que j'avais ignorée.
Elle grave en mon cœur, heureux de lui céder,
Tout ce que tu m'as dit ſans me perſuader.
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle;
Et ſon ame à mes ſens donne une ame nouvelle.

MENDOSE.

Si vous aviez plutôt formé ces chaſtes nœuds,
Votre règne ſans doute eût été plus heureux.
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles
Une reine écarter les diſcordes civiles.
Padille les fit naître; et j'oſe préſumer
Que Léonore ſeule aurait pu les calmer.
C'eſt don Pèdre, c'eſt vous, et non le roi qu'elle aime.
Les autres n'ont chéri que la grandeur ſuprême.

Elle revient vers vous, et je cours de ce pas
Contenir ſi je puis le peuple et les ſoldats ;
A vos ordres ſacrés toujours prêt à me rendre.

DON PEDRE.

Je te joindrai bientôt ; cher ami, va m'attendre.

SCENE II.

DON PEDRE, LEONORE.

DON PEDRE.

Vous pardonnez enfin ; vos mains daignent orner
Ce ſceptre que l'Eſpagne avait dû vous donner.
Compagne de mes jours, trop orageux, trop ſombres,
Vous ſeule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.
Les farouches eſprits, que je n'ai pu gagner,
Haïront moins don Pèdre en vous voyant régner.
Dans ces cœurs ſoulevés, dans celui de leur maître,
Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
Je ſuis loin maintenant d'offrir à vos déſirs
D'une brillante cour la pompe et les plaiſirs ;
Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place
Eſt entouré du crime, aſſiégé par l'audace ;
Mais s'il touche à ſa chute, il ſera relevé,
Et dans un ſang impur heureuſement lavé :
Ecraſant ſous vos pieds la ligue terraſſée,
Il reprendra par vous ſa ſplendeur éclipſée.

LEONORE.

Vous connaiſſez mon cœur ; il n'a rien de caché.
Lorſque j'ai vu le vôtre à la fin détaché

Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai sans peine à mon prince offert un pur hommage.
Vainement votre père expirant dans mes bras,
Et prétendant régner au-delà du trépas,
Pour son fils Transtamare aveugle en sa tendresse,
Avait en sa faveur exigé ma promesse.
Bientôt par ma raison son ordre fut trahi;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.
Enfin, j'aimais don Pèdre en fuyant sa couronne;
Et je ne pense pas que son cœur me soupçonne
D'avoir pu désirer cette triste grandeur,
Qui sans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais si de mon hymen la fête est différée,
Si je ne règne pas, je suis déshonorée.
Vous pouvez par mépris pour la commune erreur
Braver la voix publique: et je la crains, Seigneur.
Je veux qu'on me respecte, et qu'après vos faiblesses,
On ne me compte pas au rang de vos maîtresses.
Ma gloire s'en irrite; et dans ces tristes jours
La retraite, ou le trône était mon seul recours.
Votre épouse à vos yeux se sent trop outragée.

DON PEDRE.

Avant la fin du jour vous en serez vengée.

LEONORE.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez seulement
Tous les justes sujets de mon ressentiment.
J'ai peu du cœur humain la fatale science;
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience
M'apprend ce qu'on éprouve à la suite des rois.
Je vois comme on s'empresse à condamner leur choix:

On accuſe de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'eſtrade des grands deſcendant au vulgaire,
Le menſonge ſans frein, ſans pudeur, ſans raiſon,
S'accroît de bouche en bouche, et s'enfle de poiſon.
C'eſt moi, ſi l'on en croit votre cour téméraire,
C'eſt moi dont l'artifice a perdu votre frère,
C'eſt moi qui l'ai plongé dans la captivité
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus? une troupe effrénée,
Qui devrait ſouhaiter, bénir mon hymenée,
D'une voix menſongère inſulte à nos amours :
Mon oreille a frémi de leurs affreux diſcours.
Je vois lancer ſur vous des regards de colère.
On déteſte le roi qu'on dut chérir en père.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs,
De menaces, de cris, et ſurtout tant de pleurs?
Pour la dernière fois écartez de ma vue
Ce ſpectacle odieux qui m'indigne et me tue.
Faut-il paſſer mes jours à gémir, à trembler?
Détournez ces fléaux, unis pour m'accabler.
Il en eſt encor temps. Le caſtillan rebelle,
Pour peu qu'il ſoit flatté, par orgueil eſt fidelle.
Ah! ſi vous oppoſiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos ſujets!
En ſpectacle à l'Eſpagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis ſupporter l'horreur d'être haïe.
Je crains en vous parlant de réveiller en vous
L'affreuſe impreſſion d'un ſentiment jaloux.
Je puis aller trop loin, je m'emporte, mais j'aime.
Conſultez votre gloire; et jugez-vous vous-même.

DON PEDRE.

J'ai peſé chaque mot; et je prends mon parti.

(*à ſa ſuite.*)

Déchaînez Tranſtamare, et qu'on l'amène ici.

LEONORE.

Prenez garde, cher Prince, arrêtez.... ſa préſence
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez.

DON PEDRE.

C'eſt trop de crainte; et vous vous abuſez.

LEONORE.

J'en reſſens, il eſt vrai.... C'eſt vous qui la cauſez.

SCENE III.

DON PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE, Suite.

DON PEDRE.

APPROCHE, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur et ma vie.
Eſclave des Français qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,
Ton œil ſe baiſſe enfin, ta fierté me redoute;
Tu mérites la mort, tu l'attends.....; mais écoute.
Tu connais cet uſage en Eſpagne établi,
Qu'aucun roi de mon ſang n'oſe mettre en oubli.
A ſon couronnement une nouvelle reine,
Oppoſant ſa clémence à la juſtice humaine,
Peut ſauver à ſon gré l'un de ces criminels
Que pour être en exemple au reſte des mortels,

L'équité vengereſſe au ſupplice abandonne.
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore !

DON PEDRE.

Elle ordonne
Que malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,
Et malgré l'intérêt des peuples et des rois,
Ton monarque outragé daigne te laiſſer vivre :
J'y conſens.... Vous, Soldats, ſoyez prêts à le ſuivre.
Vous conduirez ſes pas dès ce même moment
Juſqu'aux lieux deſtinés pour ſon banniſſement.
Veillez toujours ſur lui, mais ſans lui faire outrage,
Sans me faire rougir de mon juſte avantage.
Tout indigne qu'il eſt du ſang dont il eſt né,
Ménagez de mon père un reſte infortuné....
En eſt-ce aſſez, Madame, êtes-vous ſatisfaite ?

LEONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier Sénat ſe jette.
Continuez, Seigneur, à mêler hautement
Une ſage clémence au juſte châtiment.
Le Sénat apprendra bientôt à vous connaître,
Il ſaura révérer, et même aimer un maître ;
Vous le verrez tomber aux genoux de ſon roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe ; et le Sénat et moi
Nous ne deſcendons point encore à ces baſſeſſes.
Vous pouvez, d'un tyran ménageant les tendreſſes,
Céder à cet éclat ſi trompeur et ſi vain
D'un ſceptre malheureux qui tombe de ſa main.

Il peut dans les débris d'un reſte de puiſſance
M'inſulter un moment par ſa fauſſe clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va ſe voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû ſe hâter. Jouiſſez, infidelle,
D'un moment de grandeur où le ſort vous appelle.
Cet éclat vous aveugle, il paſſe, il vous conduit
Dans le fond de l'abyme où votre erreur vous ſuit.

DON PEDRE.

Qu'on le remène ; allez ; qu'il parte, et qu'on le ſuive.

SCENE IV.

DON PEDRE, LEONORE, MONCADE, TRANSTAMARE, Suite.

MONCADE.

SEIGNEUR, en ce moment, Gueſclin lui-même arrive.

LEONORE.

O Ciel !

TRANSTAMARE, *en ſe retournant vers don Pèdre.*

Je ſuis vengé plutôt que tu ne crois.
Va, je ne compte plus don Pèdre au rang des rois.
Frappe avant de tomber, verſe le ſang d'un frère ;
Tu n'as que cet inſtant pour ſervir ta colère.
Ton heure approche, frappe. Oſes-tu ?

DON PEDRE.

C'eſt en vain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main :

Tu n'en étais pas digne, et ton destin s'apprête ;
C'est le glaive des lois que je tiens sur ta tête.
(on emmène Transtamare.) (à Moncade.)
Qu'on l'entraîne.... Et Guesclin ?

MONCADE.

Il est près des remparts,
Le peuple impatient vole à ses étendards.
Il invoque Guesclin comme un dieu tutélaire.

LEONORE.

Quoi ! je vous implorais pour votre indigne frère !
Mes soins trop imprudens voulaient vous réunir !
Je devais vous prier, Seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême ?

DON PEDRE.

Que faire ? le braver, couronner ce que j'aime,
Marcher aux ennemis, et dès ce même jour,
Au prix de tout mon sang mériter votre amour.

MONCADE.

Un chevalier français en ces murs le devance,
Et pour son général il demande audience....

DON PEDRE.

Cette offre me surprend, je ne puis le céler :
Quoi ! lorsqu'il faut combattre, un français veut parler ?

MONCADE.

Il est ambassadeur et général d'armée.

DON PEDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Espagne est semée,
Il est plus fier qu'habile ; et dans cet entretien
L'orgueil de ce breton pourrait choquer le mien.
Je connais sa valeur, et j'en prends peu d'alarmes ;
En Castille avec lui j'ai mesuré mes armes ;

Il doit s'en fouvenir : mais puifqu'il veut me voir
Je fuis prêt en tout temps à le bien recevoir,
Soit au palais des rois, foit aux champs de la gloire.

(*à Léonore.*)

Enfin je vais chercher la mort ou la victoire.
Mais avant le combat hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
Je pouvais, j'aurais dû, dans cette augufte fête,
De mon lâche ennemi vous préfenter la tête,
Sur fon corps tout fanglant recevoir votre main
Mais je ne ferai pas ce don Pèdre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée :
Et du pied de l'autel je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai fu mériter
Ce trône et cette main qu'on m'ofe difputer.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DON PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Quoi! vous vous expofiez à ce nouveau danger!
Quoi! don Pèdre, autrefois fi prompt à fe venger,
De ce grand ennemi n'a pas profcrit la tête!

DON PEDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût fouillé du fang d'un criminel.
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare,
J'aurais de ma main même immolé Tranftamare;
Je l'aurais dû.... n'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français
Dont le premier exploit et le premier fuccès
Sont de vous enlever par un fanglant outrage
Ce prifonnier d'Etat qui vous fervait d'otage.
Jugez de quel efpoir le Sénat eft flatté,
Comme il eft infolent avec fécurité,
Comme au nom de Guefclin fa voix impérieufe
Conduit d'un peuple vain la fougue impétueufe!
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Préfent fi digne d'elle, et peut-être fatal)
Orné fon front modefte où la vertu réfide,
D'arrogans factieux une troupe perfide

Abjurait votre empire, et presque sous vos yeux
Elevait Transtamare au rang de vos aïeux.
A peine ce Guesclin touchait à nos rivages,
Tous les grands à l'envi, lui portant leurs hommages,
Accouraient dans son camp, le nommaient à grands cris
L'ange de la Castille envoyé de Paris.
Il commande, il s'érige un tribunal suprême,
Où lui seul va juger la Castille et vous-même.
Scipion fut moins fier et moins audacieux,
Quand il nous apporta ses aigles et ses dieux.
Mais ce qui me surprend, c'est qu'agissant en maître,
Il prétende apaiser les troubles qu'il fait naître;
Qu'il vienne en ce palais vous ayant insulté,
Et qu'armé contre vous il propose un traité.

DON PEDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Guesclin se montre et se déploie
Comme un ressort puissant avec art préparé,
Qu'un maître industrieux fait mouvoir à son gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu sais comme on les nomme;
Charle a le nom de sage, et Guesclin de grand homme.
Et qui suis-je auprès d'eux, moi qui fus leur vainqueur?
Je pourrais des Français punir l'ambassadeur,
Qui m'osant outrager à ma foi se confie.
Plus d'un roi s'est vengé par une perfidie;
Et les succès heureux de ces grands coups d'Etat
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat:
Leurs flatteurs ont vanté cette infame prudence.
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.
Dans mes emportemens et dans mes passions
Je respecte plus qu'eux les droits des nations.

J'ai déjà ſur Gueſclin ce premier avantage ;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
Un français peut me vaincre, et non m'humilier.
Je ſuis roi, cher ami, mais je ſuis chevalier ;
Et ſi la politique eſt l'art que je mépriſe,
On rendra pour le moins juſtice à ma franchiſe.
Mais ſurtout Léonore eſt-elle en ſureté ?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il eſt exécuté.
La garde caſtillane eſt rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi ſur le parti rebelle.
Aux portes du palais les Africains placés
En défendent l'approche aux mutins diſperſés.
Vos ſoldats ſont poſtés dans la ville ſanglante ;
Toute l'armée enfin frémit, impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger
Du lâche Tranſtamare et d'un fier étranger.

DON PEDRE.

Je n'ai point envoyé Tranſtamare au ſupplice !...
Mon épée eſt plus noble et m'en fera juſtice.
Sous les yeux de Gueſclin je vais le prévenir.
Va, c'eſt dans les combats qu'il eſt beau de punir....
Je regrette, il eſt vrai, dans cette juſte guerre,
Ce fameux prince Noir, ce dieu de l'Angleterre,
Ce vainqueur de deux rois, qui meurt et qui gémit
Après tant de combats d'expirer dans ſon lit.
C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme ; et don Pèdre aujourd'hui,
Heureux ou malheureux, ſera digne de lui....

Mais

Mais je vois s'avancer une foule étrangère
Qui se joint sous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère,
Et qui semble annoncer un ministre de paix :
C'est Guesclin qui s'avance au gré de mes souhaits.
Ami, près de ton roi prends la première place.
Voyons quelle est son offre, et quelle est son audace.

SCENE II.

DON PEDRE *se place sur son trône*, MENDOSE *à côté de lui avec quelques grands d'Espagne.* GUESCLIN, *après avoir salué le roi qui se lève, s'assied vis-à-vis de lui. Les gardes sont derrière le trône du roi, et des officiers français derrière la chaise de Guesclin.*

GUESCLIN.

Sire, avec sureté je me présente à vous,
Au nom d'un roi puissant, de son honneur jaloux,
Qui d'un vaste royaume est aujourd'hui le père,
Qui l'est de ses voisins, qui l'est de votre frère,
Et dont la généreuse et prudente équité
N'a fait verser de sang que par nécessité.
J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la guerre.
Faut-il ensanglanter, faut-il calmer la terre ?
C'est à vous de choisir. Je viens prendre vos lois.

DON PEDRE.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguste maître,
Qui, sans m'en avertir dévastant mes Etats,
Me demande la paix par vingt mille soldats.

Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare ?...

(*il ſe lève , Gueſclin ſe lève auſſi.*)

De quel droit oſez-vous m'enlever Tranſtamare ?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
Vous l'avez opprimé , Seigneur , et je le ſers.

DON PEDRE.

De tous nos différens vous êtes donc l'arbitre ?

GUESCLIN.

Mon roi l'eſt.

DON PEDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.
Mais vous ! qui vous fait juge entre mon peuple et moi ?

GUESCLIN.

Je vous l'ai déjà dit, votre allié , mon roi ,
Que votre père Alfonſe en fermant la paupière
Chargea d'exécuter ſa volonté dernière.
Le vainqueur des Anglais ſur le trône affermi ,
Et quand vous le voudrez , en un mot , votre ami.

DON PEDRE.

De l'amitié des rois l'univers ſe défie :
Elle eſt ſouvent perfide , elle eſt ſouvent trahie.
Mais quel prix y met-il ?

GUESCLIN.

La juſtice , Seigneur.

DON PEDRE.

Ces grands mots conſacrés de juſtice , d'honneur ,
Ont des ſens différens qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en ferai l'interprète , et vous allez m'entendre.

Rendez à votre frère, injuftement profcrit,
Léonore et les biens qu'un père lui promit,
Tous fes droits reconnus d'un Sénat toujours jufte,
Dans Rome confirmés par un pouvoir augufte;
Des Etats caftillans n'ufurpez point les droits;
Pour qu'on vous obéiffe, obéiffez aux lois:
C'eft-là ce qu'à ma cour on déclare équitable,
Et Charle eft à ce prix votre ami véritable.

DON PEDRE.

Inftruit de fes deffeins, et non pas effrayé,
Je préfère fa haine à fa fauffe amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle infolent qu'il appelle mon frère,
Je fais qu'il n'a donné ces fecours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.
Divifez pour régner, voilà fa politique:
Mais il en eft une autre où don Pèdre s'applique;
C'eft de vaincre: et Guefclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Tranftamare, ofez-vous déclarer
Que vous lui deftinez la main de Léonore?...
Léonore eft ma femme.... Apprenez plus encore:
Sachez que votre roi, qui femble m'accabler,
Des fecrets de mon lit ne doit point fe mêler;
Que de l'hymen des rois Rome n'eft point le juge.
Je demeure furpris que pour dernier refuge,
Au tribunal de Rome on ofe en appeler,
Et qu'un guerrier français s'abaiffe à m'en parler.
Oubliez-vous, Monfieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous qui me vantez Rome, et fon pouvoir fuprême,
Extorquer fes tributs, rançonner fes Etats,
Et forcer fon pontife à payer vos foldats?

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a ſu connaître
Et ſéparer les droits du monarque et du prêtre.
Mais peu fait pour toucher ces reſſorts délicats,
Je combats pour mon prince, et je ne l'inſtruis pas.
Qu'on ait lancé ſur vous ce qu'on nomme anathème,
Que l'épouſe d'un frère ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours,
Ces abus des autels, encor moins vos amours.
Vous ne voyez en moi qu'un organe fidelle
D'un roi l'ami de Rome, et qui s'arme pour elle.
On va verſer le ſang; et l'on peut l'épargner:
Fléchiſſez, croyez-moi, ſi vous voulez régner.

DON PEDRE.

J'entends, vous exigez ma prompte déférence
A ces reſcrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnans décrets,
Ou les foule à ſes pieds ſuivant ſes intérêts;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice!
Vous m'offrez un pardon pourvu que j'obéiſſe!
Ecoutez.... Si j'allais, du même zèle épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris,
Si l'un de mes ſoldats diſait à votre maître:
„ Sire, cédez le trône où Dieu vous a fait naître,
„ Cédez le digne objet pour qui ſeul vous vivez;
„ Et de tous ces tréſors à vos mains enlevés
„ Enrichiſſez un traître, un fils d'une étrangère,
„ Indigne de la France, indigne de ſon père.
„ Gardez-vous de donner vos ordres abſolus
„ Pour former des ſoldats, pour lever des tributs,
„ Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne;
„ Remettez au Sénat les droits de la couronne,

„ Et don Pèdre à ce prix veut bien vous protéger.... „
Votre maître, à ce point ſe ſentant outrager,
Pourrait-il écouter ſans un peu de colère
Ce diſcours inſultant d'un ſoldat téméraire ?

GUESCLIN.

Je veux bien avouer que votre ambaſſadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.
Rien ne juſtifîrait l'orgueil et l'imprudence
De donner des leçons et des lois à la France.
Charle s'en tient, Seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alfonſe dictés ;
Ils ont rendu mon roi le tuteur et le père
De celui que don Pèdre eût dû traiter en frère.

DON PEDRE.

Le tuteur d'un rebelle ! ah ! noble chevalier,
Qu'il vous coûte en ſecret de le juſtifier !
J'en appelle à vous-même, à l'honneur, à la gloire.
Votre prince eſt-il juſte ?

GUESCLIN.

Un ſujet doit le croire.
Je ſuis ſon général, et le ſers contre tous,
Comme je ſervirais ſi j'étais né ſous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, et j'attends la réponſe ;
Donnez-la ſans réſerve ; il faut vous conſulter.
Je viens pour vous combattre, et non pour diſputer.
Vous m'appelez ſoldat ; et je le ſuis ſans doute.
Ce n'eſt plus qu'en ſoldat que Gueſclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DON PEDRE.

Vous l'aviez dû prévoir ; et vous n'en doutez plus.

Je vous refuse tout excepté mon estime.
Je considère en vous le guerrier magnanime,
Qui combat pour son roi par zèle et par honneur ;
Mais je ne puis en vous souffrir l'ambassadeur.
Portez à vos Français les ordres despotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui du fond de Vincenne, à l'abri des dangers,
Sème en paix la discorde entre les étrangers.
Sa sourde ambition qu'on appelle prudence
Croit sur mon infortune établir sa puissance.
Il viole chez moi les droits des souverains,
Qu'il a dans ses Etats soutenus par vos mains.
Pour vous, noble instrument de sa froide injustice,
Vous, dont il acheta le sang et le service,
Vous, chevalier breton, qui m'osez présenter
Un combat généreux qu'il n'oserait tenter,
Votre valeur me plaît quoique très-indiscrette ;
Mais ressouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,
Vainquit à Navarette, et m'y fit prisonnier ;
Je ne l'oublîrai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune ;
Et je ne viens ici que pour la réparer.

DON PEDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.
Toujours prêt comme vous d'en ouvrir la barrière,
Et de recommencer cette noble carrière,
Je vous donne le choix, et des lieux, et du temps ;
La route a dû lasser vos braves combattans.

En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille? (*a*)

GUESCLIN.

Dès ce moment, Seigneur, et ſous cette muraille.
A vous voir d'aſſez près j'ai ſu les préparer;
Et cet honneur ſi grand ne peut ſe différer.

DON PEDRE.

Marchons, et laiſſons-là ces diſputes frivoles,
Venez revoir encor les lances eſpagnoles.
Mais juſqu'à ce moment de nous deux ſouhaité,
Uſez ici des droits de l'hoſpitalité.....
Cher Mendoſe, ayez ſoin qu'une de vos eſcortes
Le guide avec honneur au-delà de nos portes.

(*à Gueſclin.*)

Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur
Eſt pour un chevalier le comble de l'honneur.
Plût au ciel que je puſſe avec quelque juſtice
Sire, ne la tirer que pour votre ſervice!

(*a*) C'était encore l'uſage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaiſſe fut celui de la bataille d'Azincourt, où les géneraux français envoyèrent demander le jour et le lieu au roi d'Angleterre. Cet uſage venait des peuples du Nord; il y était très-ancien. *Bojorix*, roi ou géneral des Cimbres, demanda le jour et le lieu de la bataille à *Marius*, qui, craignant qu'un refus ne parût aux Barbares une marque de timidite, et n'augmentât leur courage, lui aſſigna le ſurlendemain, et la plaine de Verceil.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Succomberai-je enfin ſous tant de coups du ſort?
Une mère à mes yeux dans les bras de la mort....
Un époux que j'adore et que ſa deſtinée
Fait voler aux combats, du lit de l'hymenée....
Un peuple gémiſſant dont les cris inſenſés
M'imputent tous les maux ſur l'Eſpagne amaſſés....
De Tranſtamare enfin la déteſtable audace
Dont le fer me pourſuit, dont l'amour me menace....
Ai-je une ame aſſez forte, un cœur aſſez altier
Pour contempler mes maux et pour les défier?
Avant que l'infortune accablât ma jeuneſſe,
Je ne me connaiſſais qu'en ſentant ma faibleſſe.
Peut-être qu'éprouvé par la calamité
Mon eſprit s'affermit contre l'adverſité.
Il me ſemble du moins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime don Pèdre et plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre ſexe, Madame, en montre quelquefois
Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
Surtout l'amour en donne; et d'une ame timide
Ce maître impérieux fait une ame intrépide:

Il développe en nous d'étonnantes vertus
Dont les germes cachés nous étaient inconnus.
L'amour élève l'ame, et faibles que nous sommes
Nous avons su donner des exemples aux hommes.

LEONORE.

Ah! je me trompe, Elvire, un noir abattement
A cette fermeté succède à tout moment....
Don Pèdre, cher époux! que n'ai-je pu te suivre,
Et tomber avec toi si tu cesses de vivre!

ELVIRE.

A vaincre Transtamare il est accoutumé.
Que votre cœur sensible un moment alarmé
Reprenne son courage et sa mâle assurance.

LEONORE.

Oui, don Pèdre, il est vrai, me rend mon espérance.
Mais Guesclin!

ELVIRE.

Vous pourriez redouter sa valeur?

LEONORE.

Je brave Transtamare, et crains son protecteur.
Si don Pèdre est vaincu, sa mort est assurée.
Je le connais trop bien : sa main désespérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera son sein, s'entr'ouvrira le flanc,
Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel est juste; il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,

Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultère,
Opprime impunément ſon monarque et ſon frère.

LEONORE.

Quoique le ciel ſoit juſte, il permet bien ſouvent
Que l'iniquité règne, et marche en triomphant :
Et ſi pour nous venger, Elvire, il ne nous reſte
Que le recours du faible au jugement céleſte,
Et l'eſpoir incertain qu'enfin dans l'avenir
Quand nous ne ſerons plus le ciel ſaura punir,
Cet avenir caché, ſi loin de notre vue,
Nous conſole bien peu quand le préſent nous tue.
Pardonne, je m'égare; et le trouble et l'effroi,
Plus forts que la raiſon m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce paſſage rapide
De l'excès du courage au déſeſpoir timide.
Telle eſt donc la nature !... il me faut donc lutter
Contre tous ſes aſſauts !... et je veux l'emporter !
N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière,
Les cris des malheureux roulans dans la pouſſière,
Des peuples, des ſoldats, les confuſes clameurs,
Et les chants d'allégreſſe et les cris des vainqueurs ?...
Le tumulte redouble, et l'on me laiſſe, Elvire....
Je ne me ſoutiens plus.... on vient à moi.... j'expire.

ELVIRE.

C'eſt Mendoſe, c'eſt lui; c'eſt l'ami de ſon roi.
Il paraît conſterné.

SCENE II.

LEONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi,
Venez, Reine, cédez à nos deſtins contraires;
Fuyez, il en eſt temps, du palais de vos pères.
Il doit vous faire horreur.

LEONORE.

Ah! c'en eſt fait enfin!
Tranſtamare eſt vainqueur!

MENDOSE.

Non, c'eſt le ſeul Gueſclin;
C'eſt Gueſclin dont le bras et le puiſſant génie
Ont ſoumis la Caſtille à la France ennemie.
Henri de Tranſtamare indigne d'être heureux
Ne fait qu'en abuſer.... et par un crime affreux....

LEONORE.

Quel crime? Ah juſte Dieu!

(elle tombe dans ſon fauteuil.)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffiſait dans les camps pour donner l'avantage,
Le roi, n'en doutez point, aurait vu ſous ſes pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.
Mais il a négligé ce grand art de la guerre
Que le héros français apprit de l'Angleterre.

Guefclin avec le temps s'eft formé dans cet art
Qui conduit la valeur, et commande au hafard.
Don Pèdre était guerrier, et Guefclin capitaine.
Hélas! difpenfez-moi, trop malheureufe Reine,
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le trifte fuccès à nos neveux fatal,
Fefant paffer le fceptre en une autre famille,
A changé pour jamais le fort de la Caftille.
Par fa valeur trompé, don Pèdre s'eft perdu:
Sous fon courfier mourant ce héros abattu
A bientôt du roi Jean fubi la deftinée.
Il tombe, on le faifit.

LEONORE.

Exécrable journée!
Tu n'es pas à ton comble? il vit du moins?
(*en fe relevant.*)

MENDOSE.

Hélas!
Le généreux Guefclin le reçoit dans fes bras,
Il étanche fon fang, il le plaint, le confole,
Le fert avec refpect, engage fa parole
Qu'il fera des vainqueurs en tout temps honoré,
Comme un prince abfolu de fa cour entouré.
Alors il le préfente à l'heureux Tranftamare....
Dieu vengeur! qui l'eût cru?... le lâche, le barbare,
Ivre de fon bonheur, aveugle en fon courroux,
A tiré fon poignard, a frappé votre époux;
Il foule aux pieds ce corps étendu fur le fable....
Fuyez, dis-je, évitez l'afpect épouvantable
De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monftre affaffin qui vous ofait aimer.

LEONORE.

Moi, fuir !... et dans quels lieux !... O cher et ſaint aſile!
Où je devais mourir oubliée et tranquille,
Recevras-tu ma cendre?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime, et leur cacher vos pleurs.
Tout bleſſé que je ſuis, le courage et le zèle
Donnent à la faibleſſe une force nouvelle.

LEONORE.

C'en eſt trop.... cher Mendoſe.... ayez ſoin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps preſſe, acceptez mes fidelles ſecours,
Regagnons vos Etats, ces biens de vos ancêtres.

LEONORE.

Moi des biens, des Etats !... Je n'ai plus que des maîtres...
Mène-moi chez ma mère, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, et que je meure en paix. ...
Ah ! don Pèdre !... (*elle retombe.*)

SCENE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

ARRETEZ. Qu'on garde l'infidelle,
Qu'on arrête Mendoſe, et qu'on veille autour d'elle....
Madame, c'eſt ici que je viens rappeler
Des ſermens qu'un tyran vous a fait violer.

Vous n'êtes plus ſoumiſe au joug honteux d'un traître,
Qui perfide envers moi vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Caſtille à tant d'autres Etats
Envahis par don Pèdre et gagnés par mon bras :
Le diadème et vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main eſt toujours prête
A mettre à vos genoux trois ſceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur et le ſort m'ont remis.
Rome me les donnait par ſes décrets auguſtes,
Que le ſuccès confirme et rend encor plus juſtes.
J'ai pour moi le Sénat, le pontife, les grands,
Le jugement de Dieu qui punit les tyrans....
C'eſt lui qui me conduit au trône de Caſtille,
C'eſt lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui ſanctifîra les droits que j'ai ſur vous.
J'ai honte en ce moment de vous aimer encore.
Mais puiſqu'un ennemi m'enleva Léonore,
Je reprènds tous mes droits que vous avez trahis.
Lorſque j'ai combattu vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune ou ſervez ſous mes lois.

LEONORE, *ſe ſoulevant ſur le ſiége où elle eſt penchée.*

Entre ces deux partis il eſt un autre choix,
Qui demande peut-être un peu plus de courage....
Il pourrait effrayer et mon ſexe et mon âge....
Il eſt coupable.... affreux.... mais vous m'y réduiſez....
Le voici.

(*elle ſe tue.*)

SCENE IV et dernière.

LEONORE *renversée dans un fauteuil*, ELVIRE *la soutenant*, TRANSTAMARE et ALMEDE *auprès d'elle*, GUESCLIN et la suite *au fond du théâtre.*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux seraient-ils abusés?
Don Pèdre assassiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE, *courant à Léonore.*

Tu meurs!... ô jour sanglant d'horreur et d'épouvante!

LEONORE.

Laisse-moi, malheureux! que t'importent mes jours?
Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton secours....
(*elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.*)
A ta seule clémence, ô Dieu! je m'abandonne!
Pardonne-moi ma mort; c'est lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où suis-je? et qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes que le ciel
Aurait dû prévenir d'un supplice éternel....
Enfin, vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire assidus,
Des suppôts du mensonge à vos ordres vendus,
Qui tous dissimulant une action si noire,
Se déshonoreront pour sauver votre gloire:

Moi, qui n'ai jamais ſu ni feindre, ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier.
Vous en êtes indigne, et ce coup déteſtable
Envers l'honneur et moi vous a fait trop coupable.
Tyran, ſongez-vous bien qu'un frère infortuné,
Aſſaſſiné par vous, vous avait pardonné !
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé ne pouvant vous connaître;
Et je vous punirais ſi j'oſais prévenir
Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir,
Si je pouvais agir par ma propre conduite,
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.
Puiſſe Dieu par pitié pour vos triſtes ſujets
Vous donner des remords égaux à vos forfaits !
Puiſſiez-vous expier le ſang de votre frère !
Mais puiſque vous régnez, mon cœur en déſeſpère.

TRANSTAMARE.

Je m'en dis encor plus.... Au crime abandonné...
Léonore et mon frère, et Dieu m'ont condamné.

Fin du cinquième et dernier acte.

LES

LES

PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THYESTE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS imprimons ici la tragédie des Pélopides, telle que nous l'avons trouvée dans les papiers de M. de *Voltaire*. Il s'occupait dans ſes derniers jours de corriger cette pièce, et de mettre la dernière main à celle d'Agathocle. Il travaillait dans ce même temps à un nouveau projet pour le dictionnaire de l'académie françaiſe; et il préparait une nouvelle défenſe de *Louis XIV* et des hommes illuſtres de ſon ſiècle, contre les imputations et les anecdotes ſuſpectes que renferment les mémoires de *Saint-Simon.* Il voulait prévenir l'effet que ces mémoires pourraient produire s'ils devenaient publics dans un temps où il ne reſtera plus perſonne aſſez voiſin des événemens pour démentir avec avantage des faits avancés par un contemporain. Tels étaient, à plus de quatre-vingt-quatre ans, ſon activité, ſon amour pour la vérité, ſon zèle pour l'honneur de ſa patrie.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE.

JE n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau roſe. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* et *Racine*, était indigne du théâtre tragique: auſſi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule ; et ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de ſa diction éloquente, à ſauver la ſtérile petiteſſe du ſujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* juſqu'à *Iphigénie*, comme l'atelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des paſſions furieuſes, de grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuſe, ni raiſonneuſe. Si elle n'eſt pas terrible, ſi elle ne tranſporte pas nos ames, elle m'eſt inſipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être ſi bien inſtruits par la poëtique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* et de *Thyeſte* une déclamation ſi plate et ſi faſtidieuſe. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli ſa pièce.

Cette horreur aurait fort réuſſi ſans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'eſt la rage qu'un homme montre de ſe venger d'une offenſe qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéreſſons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles ſont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offenſé, et qui émeut la nôtre.

Le ſecond, c'eſt qu'un homme qui, au premier acte, médite une action déteſtable, et qui ſans aucune intrigue, ſans obſtacle et ſans danger l'exécute au cinquième, eſt beaucoup plus froid encore qu'il n'eſt horrible. Et quand il mangerait le fils de ſon frère, et ſon frère même, tout crus ſur le théâtre, il n'en ferait que plus froid et plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune paſſion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien ſouhaité, rien ſenti.

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

Le troiſième défaut eſt un amour inutile, qui a paru froid, et qui ne ſert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, et le plus révoltant de tous, eſt la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, eſt de bien écrire. Quand votre pièce ſerait conduite comme l'Iphigénie de *Racine*, les vers ſont-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté; ſi je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des muſes, leur donner l'abſolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopides. Plus je perds de temps à compoſer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art eſt difficile. Mais Dieu me préſerve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs et des actrices! leur art n'eſt pas moins rare que celui de la poëſie.

PERSONNAGES.

ATRÉE.

THYESTE.

EROPE, fille d'*Euristhée*, femme d'*Atrée*.

HIPPODAMIE, veuve de *Pélops*.

POLEMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'*Atrée* et de *Thyeste*.

MEGARE, nourrice d'*Erope*.

IDAS, officier d'*Atrée*.

La scène est dans le parvis du temple.



Crains la ſoudre et mon bras; tombe, perfide, et meurs.

les Pélopides acte 5.e Scene derniere

J. M. Moreau le J.e inv. 1786 Triere Sculp.

LES

PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THYESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLEMON.

HIPPODAMIE.

VOILA donc tout le fruit de tes ſoins vigilans !
Tu vois ſi le ſang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendreſſe éclairée
Guida les premiers ans de Thyeſte et d'Atrée :
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrègent mes jours.
Leur haine invétérée et leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie; ils ont creuſé ma tombe;
Je me meurs !

POLEMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pourraient ſe réunir.

Nos archontes ſont las de la guerre inteſtine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraſer,
Et forcer, s'il ſe peut, vos fils à s'embraſſer.

HIPPODAMIE.

Ils ſe haïſſent trop; Thyeſte eſt trop coupable;
Le ſombre et dur Atrée eſt trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les lois, outrageant tous les dieux,
Thyeſte n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de ſon frère.
A garder ſa conquête il oſe s'obſtiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Erope au milieu d'eux, déplorable victime
Des fureurs de l'amour, de la haine et du crime,
Attendant ſon deſtin du deſtin des combats,
Voit encor ſes beaux jours entourés du trépas;
Et moi dans ce ſaint temple où je ſuis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLEMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins reſpectent votre aſile;
Et même entre vos mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux ferait toujours ſacré.
J'oſe eſpérer bien plus. Depuis près d'une année
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le Sénat me ſeconde; on propoſe un partage
Des Etats que Pélops reçut pour héritage;

Thyeſte dans Mycène, et ſon frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus ſous leurs yeux
Cet éternel objet de diſcorde et d'envie
Qui déſole une mère ainſi que la patrie.
L'abſence affaiblira leurs ſentimens jaloux;
On rendra dès ce jour Erope à ſon époux:
On rétablit des lois le ſacré caractère,
Vos deux fils règneront en révérant leur mère.
Ce ſont-là nos deſſeins. Puiſſent les dieux plus doux
Favoriſer mon zèle et s'apaiſer pour vous!

HIPPODAMIE.

Eſpérons: mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceſte autour d'elle avec les parricides.
C'eſt le ſort de mon ſang. Tes ſoins et ta vertu
Contre la deſtinée ont en vain combattu.
Il eſt donc en naiſſant des races condamnées,
Par un triſte aſcendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maiſon de Tantale eut ce noir caractère:
Il s'étendit ſur moi.... Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eſt qu'à des forfaits que mon ſang doit le jour.
Mes ſouvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait friſſonner au nom des Pélopides.

POLEMON.

Quelquefois la ſageſſe a maîtriſé le ſort;
C'eſt le tyran du faible et l'eſclave du fort.
Nous feſons nos deſtins, quoi que vous puiſſiez dire:
L'homme, par ſa raiſon, ſur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers eſclave du deſtin,

Jouet des paſſions l'une à l'autre contraires,
Ne ferait qu'un amas de crimes néceſſaires.
Parlez en reine, en mère; et ce double pouvoir
Rappellera Thyeſte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'eſt-là ce qui m'accable.

POLEMON.

Plus criminel qu'Atrée il eſt moins intraitable;
Il connaît ſon erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais ſon attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme et le plains.

POLEMON.

Mais la cauſe fatale
Du malheur qui pourſuit la race de Tantale,
Erope, cet objet d'amour et de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un raviſſeur,
Qui met la Gréce en feu par ſes funeſtes charmes!

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes:
Je m'en ſuis ſéparée; et fuyant les mortels
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoiſonnent.

POLEMON.

Quand nous n'agiſſons point, les dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Argos m'honore encor d'un reſte de faveur;
Le Sénat me conſulte, et nos triſtes provinces
Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes:
Il eſt temps que leur ſang ceſſe enfin de couler.
Les pères de l'Etat vont bientôt s'aſſembler.

Ma faible voix du moins, jointe à ce ſang qui crie,
Autant que pour mes rois ſera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux, plus puiſſante que nous,
La haine renaiſſante, éveillant leur courroux,
N'oppoſe à nos conſeils ſes trames homicides.
Les méchans ſont hardis; les ſages ſont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'Etat;
Et pour ſervir les rois, je revole au Sénat.

HIPPODAMIE.

Tu ſerviras leur mère. Ah! cours, et que ton zèle
Lui rende ſes enfans qui ſont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE, *ſeule.*

Mes fils, mon ſeul eſpoir, et mon cruel fléau,
Si vos ſanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y deſcende au moins, tranquille et conſolée!
Venez fermer les yeux d'une mère accablée!
Qu'elle expire en vos bras ſans trouble et ſans horreur;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poiſon des chagrins trop long-temps me conſume;
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

EROPE, *en entrant, pleurant, et embrassant Mégare.*

Va, te dis-je, Mégare; et cache à tous les yeux
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Erope, est-ce vous? qui? vous dans ces asiles!

EROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène, hélas! dans ce temple funeste,
Menacé par Atrée et souillé par Thyeste?
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

EROPE.

A vos enfans du moins il se fait respecter.
Laissez-moi ce refuge; il est inviolable;
N'enviez pas, ma mère, un asile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expîrez pas.
Je devrais vous haïr; vous m'êtes toujours chère:
Je vous plains; vos malheurs accroissent ma misère.
Parlez; vous arrivez vers ces dieux en courroux,
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous.

De quelque ombre de paix avez-vous l'efpérance?

EROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par fa prudence
Polémon, qui fe jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains :
Ils font tous deux plus fiers et plus impitoyables :
Je cherche ainfi que vous des dieux moins implacables;
Souffrez, en m'accufant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémiffemens j'ofe mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne !

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Eft-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les caufez! plût au ciel qu'en vos yeux
Ces pleurs euffent éteint le feu pernicieux,
Dont le poifon trop sûr et les funeftes charmes
Ont fait couler long-temps tant de fang et de larmes!
Peut-être que fans vous ceffant de fe haïr
Deux frères malheureux, que le fang doit unir,
N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop fu plaire.
Mais voulez-vous me croire et vous joindre à ma voix?
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

EROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thyefte
Outragea fous vos yeux la juftice célefte,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de fes amours
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes fentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère; et c'eft à ce faint titre
Que mon cœur défolé recevra votre loi :
Vous jugerez, ô Reine! entre Thyefte et moi.

Après ſon attentat, de troubles entourée,
J'ignorai juſqu'ici les ſentimens d'Atrée:
Mais plus il eſt aigri contre mon raviſſeur,
Plus à ſes yeux ſans doute Erope eſt en horreur.

HIPPODAMIE.

Je ſais qu'avec fureur il pourſuit ſa vengeance.

EROPE.

Vous avez ſur un fils encor quelque puiſſance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit;
L'enfance nous la donne, et l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils eſt ſourd à ma prière.
Hélas! c'eſt quelquefois un malheur d'être mère. (1)

EROPE.

Madame.... il eſt trop vrai.... mais dans ce lieu ſacré
Le ſage Polémon tout à l'heure eſt entré.
N'a-t-il point conſolé vos alarmes cruelles?
N'aurait-il apporté que de triſtes nouvelles?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui; mais malgré tous ſes ſoins
Mes tranſports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit et la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.
Et Tantale, et Pélops, et mes deux fils, et vous,
Les enfers déchaînés, et les dieux en courroux;
Tout préſente à mes yeux les ſanglantes images
De mes malheurs paſſés et des plus noirs préſages:
Le ſommeil fuit de moi, la terreur me pourſuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés aſſiégent les penſées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.

D'Oenomaüs, mon père, on déchire le flanc.
Le glaive eſt ſur ma tête ; on m'abreuve de ſang;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable feſtin que prépara Tantale,
Son ſupplice aux enfers, et ces champs déſolés
Qui n'offrent à ſa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! ſi mes fils ſavaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine et leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

EROPE.

Madame, un ſort plus triſte empoiſonne ma vie. (*a*)
Les monſtres déchaînés de l'empire des morts
Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.
C'en eſt fait.... Votre fils et l'amour m'ont perdue.
J'ai ſemé la diſcorde en ces lieux répandue.
Je ſuis, je l'avoûrai, criminelle en effet;
Un dieu vengeur me ſuit... mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente, et les dieux vous puniſſent!
Sur vous comme ſur moi leurs coups s'appeſantiſſent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés ſur les triſtes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grâce.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

MEGARE.

PRINCESSE...: les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

EROPE.

Quoi!... Thyeſte!... ce temple!... Ah! qu'eſt-ce que j'entends!

MEGARE.

Les cris de la patrie et ceux des combattans.
La mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

EROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires....
Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés,
Ils me ſacrifîront; mais vous les calmerez.
Allons, je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille,
Ou que mon ſang verſé par mes malheureux fils
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, EROPE, POLEMON.

POLEMON.

Ou courez-vous?... rentrez.... que vos larmes tariſſent;
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent:
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, et votre deſtin change:
La paix revient.

EROPE.

Comment?

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel ſort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans?

POLEMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
Aveugle en ſon courroux, le violent Atrée
Déjà de ce ſaint temple allait forcer l'entrée;
Son courroux ſacrilége oubliait ſes ſermens:
Il en avait l'exemple; et ſes fiers combattans
Prompts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.

(*à Erope.*)

Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe et reprendre ſon bien.

Il le peut; mais il doit refpecter fa parole.
Thyefte eft alarmé, vers lui Thyefte vole;
On combat, le fang coule; emportés, furieux,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, et ma main faifit leur main barbare;
Je me livre à leurs coups; enfin je les fépare:
Le Sénat qui me fuit, feconde mes efforts.
En atteftant les lois nous marchons fur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laiffe tomber le fer à leur augufte afpect.
Il a bientôt paffé des fureurs au refpect.
Il conjure à grands cris la difcorde farouche;
Et le faint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous fauvés.

POLEMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats foit l'exemple des rois.
Lorfqu'enfin la raifon fe fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront; vous les verrez fe rendre;
Le fang et la nature, et leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à fe montrer;
Mais elle eft chancelante, il la faut affurer.
Thyefte en poffédant la fertile Mycène
Pourra faire à fon gré, dans Sparte ou dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des lois
Sans remords et fans crime un légitime choix.

La veuve de Pélops, heureuſe et triomphante,
Voyant de tous côtés ſa race floriſſante,
N'aura plus qu'à bénir, au comble du bonheur,
Le dieu qui de ſon ſang eſt le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grâce, et non moins à vous-même.
Et vous, ma fille, et vous que j'ai plainte et que j'aime,
Uniſſez vos tranſports et mes remercîmens;
Aux dieux dont nous ſortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille et raſſurée,
Remette Erope heureuſe entre les mains d'Atrée;
Qu'il pardonne à ſon frère.

EROPE.

Ah Dieux!... et croyez-vous
Qu'il ſache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ſes tranſports jaloux,
Il ſait que par Thyeſte en tout temps reſpectée
Il n'a point outragé la fille d'Euriſthée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeſte bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a dans la retraite évité ſa pourſuite.

EROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.
C'eſt là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance;
C'eſt là que je reviens implorer leur clémence;
J'y veux vivre et mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux;
Cachez-vous pour Thyeſte; il eſt perdu pour vous.

EROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thyeſte!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

EROPE.

En eſt-il temps?... mon ſort eſt trop funeſte.
(*elle ſort.*)

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLEMON, THYESTE.

HIPPODAMIE.

MON fils, qui vous ramène en mes bras maternels?
Oſez-vous reparaître aux pieds de ces autels?

THYESTE.

J'y viens..... chercher la paix, s'il en eſt pour Atrée,
S'il en eſt pour mon ame au déſeſpoir livrée;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embraſſer Polémon, reſpecter ſa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offenſe,
Si de la réparer il eſt en ma puiſſance.

POLEMON.

Vous le pouvez ſans doute en ſachant vous dompter.
Lorſqu'à de tels excès ſe laiſſant emporter,

On fuit des paſſions l'empire illégitime,
Quand on donne aux ſujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Gréce enfin s'éclaire, et commence à ſortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs ſans juſtice et des héros ſauvages.
On n'eſt rien ſans les mœurs. Hercule eſt le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble ſentier,
Ainſi que les brigands oſa dompter les vices.
Son émule Théſée a fait des injuſtices;
Le crime dans Tidée a ſouillé la valeur;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur,
N'en aſpirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout.... imitez vos modèles....
Souffrez encore un mot : ſi vous perſévériez,
Pouſſé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuſer encore Erope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous ſon courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Mycène.

THYESTE.

J'ai ſenti mes malheurs plus que vous ne penſez.
N'irritez point ma plaie; elle eſt cruelle aſſez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abyme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuſe point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait deſcendre.
Votre auſtère vertu dédaigne de m'entendre.

Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux ſacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Euriſthée;
Que par mes vœux ardens long-temps ſollicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on oſa la ravir;
Que ſi le déſeſpoir fut jamais excuſable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuſe un coupable,
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte et l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, et d'Erope, et la mienne.
C'eſt l'honneur de mon ſang qu'il faut que je ſoutienne;
C'eſt la paix que je veux : il n'importe à quel prix.
Atrée ainſi que vous eſt mon ſang, eſt mon fils :
Tous les droits ſont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en ſon pouvoir une épouſe qu'il aime.
Tenir ſans la pencher la balance entre vous,
Réparer votre crime, et nous réunir tous. (*b*)

SCENE III.

THYESTE *ſeul.*

Que deviens-tu, Thyeſte! Eh quoi, cette paix même,
Cette paix qui d'Argos eſt le bonheur ſuprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon ſort!
Cette paix pour Erope eſt un arrêt de mort.
C'eſt peu que pour jamais d'Erope on me ſépare,
La victime eſt livrée au pouvoir d'un barbare :

Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis ;
On m'arrache ma femme ; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant ?
Mycène a des guerriers ; mon amour les attend ;
Et pour quelques momens ce temple eſt un aſile.

SCENE IV.

THYESTE, MEGARE.

THYESTE.

MEGARE, qu'a-t-on fait ? ce temple eſt-il tranquille ?
Le deſcendant des dieux eſt-il en ſureté ?

MEGARE.

Sous cette voûte antique un ſéjour écarté,
Au milieu des tombeaux recèle ſon enfance !

THYESTE.

L'aſile de la mort eſt ſa ſeule aſſurance !

MEGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux
Veille aux premiers momens de ſes jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Erope s'épouvante ; et cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En aigrit la bleſſure en voulant la cacher :
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître ;
Elle craint dans Atrée un implacable maître ;

Et je tremble de voir ſes jours enſevelis
Dans le ſein des tombeaux qui renferment ſon fils.

THYESTE.

Enfant de l'infortune, et mère malheureuſe,
Qu'on ignore à jamais la priſon ténébreuſe
Où loin de vos tyrans vous pouvez reſpirer! (*c*)

SCENE V.

THYESTE, EROPE, MEGARE.

EROPE.

SEIGNEUR, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne.... et je n'ai pour excuſe
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuſe;
Un enfant malheureux qui ſera découvert.

THYESTE.

Tout nous pourſuit ici; cet aſile nous perd. (*d*)

EROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu ſéduite!

THYESTE.

Hélas! je vois l'abyme où je vous ai conduite:
Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.
Il me reſte pour vous des amis, des ſoldats,
Mon amour, mon courage; et c'eſt à vous de croire
Que ſi je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandeſtin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins ſacré.
Ne me reproche plus ma criminelle audace;
Ne nous accuſons plus quand le ciel nous fait grace. (*e*)

Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis;
Et Mycène bientôt, à son prince fidelle,
En pourra célébrer la fête solennelle.

EROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, et l'hymen.... Ils nous ont condamnés.
Osons-nous nous parler?... tremblante, confondue,
Devant qui désormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, et qui lit dans les cœurs,
Le rapt et l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice.... et la fatalité,
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée
Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée;
Que le sang de ton sang, qui s'est formé dans moi,
Ce gage de ton crime est celui de ma foi;
Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste....
Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thyeste.

THYESTE.

C'est un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever;
La mort et les enfers pourront seuls m'en priver.
Le sceptre de Mycène a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

EROPE, THYESTE, POLEMON.

POLEMON.

SEIGNEUR, Atrée arrive; il a quitté ſes armes;
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THYESTE.

Grands Dieux! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLEMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promeſſes.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtreſſes.
Des oliviers heureux les feſtons déſirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés
Où la diſcorde en feu déſolait notre enceinte.
On a lavé le ſang dont la ville fut teinte.
Et le ſang des méchans qui voudraient nous troubler
Eſt ici déſormais le ſeul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'eſſuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

EROPE.

Mon ſang devait couler.... vous le ſavez, grands Dieux!

THYESTE, *à Polémon.*

Il me faut rendre Erope!

POLEMON.

Oui, Thyeſte, et ſur l'heure:
C'eſt la loi du traité.

THYESTE.

Va, que plutôt je meure,

Qu'aux monſtres des enfers mes manes ſoient livrés!...

POLEMON.

Quoi! vous avez promis, et vous vous parjurez!

THYESTE.

Qui? moi! qu'ai-je promis?

POLEMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la diſcorde civile?

THYESTE.

La diſcorde vaut mieux qu'un ſi fatal accord.
Il redemande Erope; il l'aura par ma mort.

POLEMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la juſtice.

THYESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon ſupplice;
Je ne le puis ſouffrir.

POLEMON.

Ah! c'eſt trop de fureurs,
C'eſt trop d'égaremens et de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui ſe laſſe et s'irrite,
Plaignait votre jeuneſſe imprudente et ſéduite;
Je vous tins lieu de père; et ce père offenſé
Ne voit qu'avec horreur un amour inſenſé.
Je ſers Atrée et vous, mais l'Etat davantage;
Et ſi l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raiſon je veux mieux eſpérer;
Et bientôt dans ces lieux l'heureuſe Hippodamie
Reverra ſa famille en ſes bras réunie.

(*il ſort.*)

SCENE VII.

EROPE, THYESTE.

EROPE.

C'EN eſt donc fait, Thyeſte, il faut nous ſéparer.

THYESTE.

Moi ! vous, mon fils ! . . . quel trouble a pu vous égarer !
Quel eſt votre deſſein ?

EROPE.

C'eſt dans cette demeure,
C'eſt dans cette priſon qu'il eſt temps que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,
A tous ces vains honneurs de la grandeur ſuprême, (*f*)
Au redoutable Atrée, et ſurtout à vous-même.

THYESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux :
Je vous diſputerais à mon frère, à nos dieux.
Suivez-moi.

EROPE.

Nous marchons d'abymes en abymes ;
C'eſt là votre partage, amours illégitimes.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLEMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres,

HIPPODAMIE.

GENEREUX Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, et goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thyeſte avant la nuit partira pour Mycène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triſte maiſon ſi long-temps allumés;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous, peuples réunis:
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-temps ennemis,
Vous en ſerez garans. Ma débile paupière
Peut ſans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux.... je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas, autour du temple étendez vos cohortes;
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.

(à Hippodamie.)

Qu'une mère pardonne à ces ſoins ombrageux,
A peine encor ſortis de nos temps orageux,
D'Argos enſanglantée à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.
Thyeſte a trop pâli tandis qu'il m'embraſſait:
Il a promis la paix; mais il en frémiſſait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euriſthée
Sur vos pas en ces lieux ne s'eſt point préſentée?
Vous deviez l'amener dans ce ſacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos myſtères divins, dans la Gréce établis,
La retiennent encore au milieu des prêtreſſes,
Qui de la paix des cœurs implorent les déeſſes.
Le ciel eſt à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous ſerez ſans doute apaiſé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il ſe peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos ſecrets ſacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid et ſombre accueil était inattendu.
Je penſais qu'à mes ſoins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter ſur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée eſt mécontent, mais il vous eſt ſoumis.

HIPPODAMIE.

Ah! je voulais de vous, après tant de ſouffrance,
Un peu moins de reſpects et plus de complaiſance.

J'attendais de mon fils une juſte pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié;
Je ſais que la nature en a peu ſur votre ame.

ATRÉE.

Thyeſte vous eſt cher; il vous ſuffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans aſſez long-temps bleſſé....
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudeſſe;
Vous avez en tout temps repouſſé ma tendreſſe;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne ſe rebute pas.
Je conçois vos chagrins, et je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes déſirs empreſſés.
Connaiſſez votre mère, ingrat, et rougiſſez.

SCENE II.

ATRÉE, POLEMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE *au peuple, à Polémon et à Idas.*

QU'ON ſe retire.... Et vous, au fond de ma penſée
Voyez tous les tourmens de mon ame offenſée,
Et ceux dont je me plains, et ceux qu'il faut céler;
Et jugez ſi ce trône a pu me conſoler.

POLEMON.

Quels qu'ils ſoient, vous ſavez ſi mon zèle eſt ſincère.
Il peut vous irriter: mais, Seigneur, une mère

Dans ce temple, à l'aſpect des mortels et des dieux,
Devait-elle eſſuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confuſion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans ſa colère.
Tous les deux ſont cruels, et tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de triſtes chemins.
C'était de vous ſurtout qu'elle devait attendre
Et la reconnaiſſance et l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thyeſte en conſerve : elle l'a préféré;
Elle accorde à Thyeſte un appui déclaré.
Contre mes intérêts puiſqu'on le favoriſe,
Puiſqu'on n'a point puni ſon indigne entrepriſe,
Que Mycène eſt le prix de ſes emportemens,
Lui ſeul à ſes bontés doit des remercîmens.

POLEMON.

Vous en devez tous deux; et la reine et moi-même,
Nous avons de Pélops ſuivi l'ordre ſuprême.
Ne vous ſouvient-il plus qu'au jour de ſon trépas
Pélops entre ſes fils partagea ſes Etats?
Et vous en poſſédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aîneſſe à vous ſeul aſſurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout temps vous fûtes le ſoutien.

POLEMON.

J'ai pris votre intérêt ſans négliger le ſien.
La loi ſeule a parlé, ſeule elle a mon ſuffrage.

ATRÉE.

On récompenſe en lui le crime qui m'outrage.

POLEMON.

POLEMON.

On déteſte ſon crime, on le doit condamner;
Et vous, s'il ſe repent, vous devez pardonner. (g)
Vous n'êtes point placé ſur un trône d'Aſie,
Ce ſiége de l'orgueil et de la jalouſie,
Appuyé ſur la crainte et ſur la cruauté,
Et du ſang le plus proche en tout temps cimenté.
Vers l'Euphrate un deſpote ignorant la juſtice,
Foulant ſon peuple aux pieds, ſuit en paix ſon caprice.
Ici nous commênçons à mieux ſentir nos droits.
L'Aſie a ſes tyrans, mais la Gréce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïſſe....
Petit-fils de Tantale, écoutez la juſtice.

ATRÉE.

Polémon, c'eſt aſſez, je conçois vos raiſons;
Je n'avais pas beſoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'inſtruire.
Vos ſoins dans ma jeuneſſe ont daigné me conduire;
Je dois m'en ſouvenir, mais il eſt d'autres temps:
Le ciel ouvre à mes pas des ſentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le ſais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je ſuis votre maître.

POLEMON.

Puiſſe ce titre heureux long-temps vous demeurer!
Et puiſſent dans Argos vos vertus l'honorer!

SCENE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'EST à toi ſeul, Idas, que ma douleur confie
Les ſoupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poiſon qui nourrit ma haine et mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.

IDAS.

Qui peut vous alarmer?

ATRÉE.

Erope, Hippodamie,
Ma cour.... la terre entière eſt donc mon ennemie!

IDAS.

Ce peuple ſous vos lois ne s'eſt-il pas rangé?
N'êtes-vous pas roi?

ATRÉE.

Non, je ne ſuis pas vengé.
Tu me vois déchiré par d'étranges ſupplices. (*h*)
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices;
J'en parle avec horreur; et je ne puis juger
Dans quel ſang odieux il faudra me plonger....
Je veux croire, et je crois qu'Erope avec mon frère
N'a point oſé former un hymen adultère....
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance et les foudres des dieux.
Mais il eſt trop affreux qu'au jour de l'hymenée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.

Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés, que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur, facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'amour habite encore au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir et l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer!
L'abſolu ſouverain d'Erope et de l'empire
Doit s'écouter lui ſeul, et peut ce qu'il déſire.
De votre mère encor j'ignore les projets;
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne; et de troubles laſſée,
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble et juſte; et juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non: ma mère inſultait à ma douleur jalouſe;
Et j'étais le jouet de mon indigne épouſe.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit ſe jeter;
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.
Toutes deux hautement condamnent votre frère.

ATRÉE.

Erope eût pu calmer les flots de ma colère: (i)
Je l'aimai, j'en rougis.... J'attendis dans Argos
De ce funeſte hymen ma gloire et mon repos.
De toutes les beautés Erope eſt l'aſſemblage;
Les vertus de ſon ſexe étaient ſur ſon viſage;

Et quand je la voyais, je les crus dans ſon cœur.
Tu m'as vu déteſter et chérir mon erreur;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage;
Nourriſſant en ſecret un affreux ſouvenir,
Et redoutant ſurtout d'avoir à la punir. (*k*)
S'il eſt vrai qu'en ce temple, à ſon devoir fidelle,
Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
Du rival inſolent qui m'oſait outrager,
Je puis éteindre encor la ſoif de me venger;
Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
Et remettre un bandeau ſur ma vue égarée.
Mais je veux que Thyeſte avant la fin du jour
De ſon coupable aſpect purge enfin ce ſéjour;
Qu'il reſpecte s'il peut cette paix ſi douteuſe....
Si l'on m'avait trompé, je la rendrais affreuſe.

SCENE IV.

ATRÉE, MEGARE.

ATRÉE.

MEGARE, où courez-vous? arrêtez, répondez.
D'où vient que dans ces lieux par des prêtres gardés,
Ma malheureuſe épouſe à mes bras arrachée
Eſt toujours à ma vue indignement cachée?
D'où vient qu'Hippodamie a ſouſtrait à mes yeux
Cet objet adoré, cet objet odieux?
Cet objet criminel autrefois plein de charmes,
Qui devrait arroſer mes genoux de ſes larmes?
Ce ſeul prix de la paix que je daigne accorder,
Ce prix que je m'abaiſſe encore à demander?

Quoi! ma femme à mes yeux n'a point osé paraître!

MEGARE.

Elle attend en tremblant son époux et son maître.
Dans cet asile saint elle invoque à genoux
La faveur de ses dieux qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne.... Apprenez qu'un refuge
N'est qu'un crime nouveau commis contre son juge.
Jusqu'à quand mon épouse, en son indigne effroi,
Se mettra-t-elle encore entre ses dieux et moi?
J'abhorre ces complots de prêtres et de femmes,
Ce mélange importun de leurs petites trames,
De secrets intérêts, de sourde ambition,
De vanité, de fraude et de religion.
Je veux qu'on vienne à moi, mais sans nul artifice;
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma seule justice;
Que l'humble repentir parle avec vérité,
Qu'on fléchisse en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

MEGARE.

J'en connais l'importance: elle la sait assez.

ATRÉE.

Il y va de la vie; allez, obéissez.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THYESTE.

EROPE.

DANS ces asiles saints j'étais ensevelie,
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie.
C'est donc toi qui me rends à ce jour que je hais!
Thyeste, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THYESTE.

Ce funeste dessein nous fesait trop d'outrage.

EROPE.

Ma faute et ton amour nous en font davantage.

THYESTE.

Quoi! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux!

EROPE.

Nous heureux! nous, cruel! ah! dans mon sort funeste,
Le bonheur est-il fait pour Erope et Thyeste?

THYESTE.

Vivez pour votre fils.

EROPE.

Ravisseur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils et pour toi.
Thyeste, il t'a donné des droits inviolables;
Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.
Je t'ai fui, je l'ai dû: je ne puis te quitter;
Sans horreur avec toi je ne saurais rester;

Je ne puis ſoutenir la préſence d'Atrée.

THYESTE.

La fatale entrevue eſt encor différée.

EROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eſt-elle réſolue?

THYESTE.

Cette paix eſt promiſe, elle n'eſt point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenſeurs;
Et Mycène déjà m'a promis des vengeurs.

EROPE.

Me préſervent les cieux d'une nouvelle guerre!
Le ſang pour nos amours a trop rougi la terre.

THYESTE.

Ce n'eſt que par le ſang qu'en cette extrémité
Je puis ſouſtraire Erope à ſon autorité.
Il faut tout dire enfin; c'eſt parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paſſage.

EROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reſſens pour moi.
Thyeſte, garde-toi d'oſer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler et m'entendre.

THYESTE.

Lui vous parler!... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réſolu?

EROPE.

De n'être point à lui....
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THYESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.

Ce mot à tous mes vœux en tout temps refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé;
Et l'on ose exiger que Thyeste vous cède!
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous possède.
Je vais donner mon ordre; et mon sort en tout temps
Est d'arracher Erope aux mains de nos tyrans.

SCENE II.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Ah! Madame, le sang va-t-il couler encore?

EROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, et je l'ignore.

MEGARE.

Quel appareil terrible et quelle triste paix!
On borde de soldats le temple et le palais:
J'ai vu le fier Atrée; il semble qu'il médite
Quelque profond dessein qui le trouble et l'agite.

EROPE.

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.
Mégare! contre moi tout conspire aujourd'hui!
Ce temple est un asile, et je m'y réfugie.
J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils sont malheureux,
Que tant d'autres, hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos dieux je me crois réservée;
Thyeste m'y poursuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;

Soit qu'un reſte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de ſon rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de diſſimuler.
A ſon trône, à ſon lit il oſe m'appeler.
Dans quel état, grands Dieux ! quand le ſort qui m'opprime
Peut remettre en ſes mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir ſans retour,
Moi d'être une infidelle, et mon fils d'être au jour!

MEGARE.

Puiſqu'il veut vous parler, croyez que ſa colère
S'apaiſe enfin pour vous, et n'en veut qu'à ſon frère.
Vous êtes ſa conquête.... il a ſu l'obtenir.

EROPE.

C'en eſt fait, ſous ſes lois je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère;
Je ne lui rendrai point une épouſe adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix:
Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible et tendre en ſes erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge; il faut ſubir mon ſort;
Je ſuis entre la honte et le coup de la mort;
Mon cœur eſt à Thyeſte; et cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Eſt le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deſtin me pourſuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me déshonore,
Dont l'autre eſt mon tyran, mais un tyran ſacré.

SCENE III.

EROPE, POLEMON, MEGARE.

POLEMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux eſt entré;
Il s'apaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violens de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,
Il voit avec horreur un rival dans ſon frère.
Perſuadez Thyeſte, engagez-le à l'inſtant
A chercher dans Mycène un trône qui l'attend;
A ne point différer par ſa triſte préſence
Votre réunion que ce traité commence. (*l*)

EROPE.

L'intérêt de ma vie eſt peu cher à mes yeux.
Peut-être il en eſt un plus grand, plus précieux!
Allez, digne ſoutien de nos triſtes contrées,
Que ma ſeule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais ſeconder vos auguſtes deſſeins:
J'admire vos vertus; je cède à mes deſtins.
Puiſſé-je mériter la pitié courageuſe
Que garde encor pour moi cette ame généreuſe!
La reine a juſqu'ici conſolé mon malheur....
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLEMON.

Je retourne auprès d'elle; et pour grâce dernière
Je vous conjure encor d'écouter ſa prière.

SCENE IV.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Vous le voyez, Atrée eſt terrible et jaloux ;
Ne vous expoſez point à ſon juſte courroux.

EROPE.

Que prétends-tu de moi ? Tu connais ſon injure ;
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée, armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)
Ne me réduira point juſques à la faibleſſe
De flatter, de tromper ſa fatale tendreſſe. (*m*)
Je fus coupable aſſez ſans encor m'avilir.

MEGARE.

Il va bientôt paraître.

EROPE.

Ah ! tu me fais mourir.

MEGARE.

L'abyme eſt ſous vos pas.

EROPE.

Je le ſais ; mais n'importe.
Je connais mon danger ; la vérité l'emporte.

MEGARE.

Madame, le voici.

EROPE.

Je commence à trembler :
Quoi ! c'eſt Atrée ! ô Ciel ! et j'oſe lui parler.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE *fait ſigne à ſes gardes et à Mégare de ſe retirer.*

LAISSEZ-NOUS. Je la vois interdite, éperdue:
D'un époux qu'elle craint elle éloigne ſa vue.

EROPE.

La lumière à mes yeux ſemble ſe dérober....
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez: une plainte offenſante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je ſais trop que ſur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître et des plus ſaintes lois:
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ſes feux l'eſclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon ſort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez ſous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embraſait l'Argolide et Mycène;
Et puiſſent ſous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous: je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère et moi vous n'avez point d'époux;
Qu'attendez-vous d'Atrée, et que méritez-vous?

EROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juſte vengeance
De Thyeſte et de vous eût égalé l'offenſe,
Les pervers auraient vu comme je ſais punir,
J'aurais épouvanté les ſiècles à venir.
Mais quelque ſentiment, quelque ſoin qui me preſſe,
Vous pourriez déſarmer cette main vengereſſe;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les ſerpens dont il eſt dévoré,
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grâce,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, oſez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut ſouillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains ſe joignaient.... où je crus être aimé:
Du moins vous étiez prête à former les promeſſes
Qui nous garantiſſaient les plus ſaintes tendreſſes.
Jurez-y maintenant d'expier ſes forfaits,
Et de haïr Thyeſte autant que je le hais.
Si vous me refuſez, vous êtes ſa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre juſtice.
Je pardonne à ce prix: répondez-moi.

EROPE.

Seigneur,
C'eſt vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal ſecret qu'il faut que je révèle.

Je n'examine point si les dieux offensés
Scellèrent mes sermens à peine commencés.
J'étais à vous, sans doute, et mon père Euristhée
M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.
Sans feinte et sans desseins, soumise à son pouvoir,
Je me livrais entière aux lois de mon devoir.
Votre frère enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse;
Et bientôt Euristhée en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, et prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, et ne pouviez m'aimer....

ATRÉE.

Je ne le devais pas.... je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez, Erope; abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

EROPE.

Je ne saurais tromper; je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère:
Thyeste est mon époux.

ATRÉE.

Lui!

EROPE.

Les dieux ennemis
Eternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle;
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,

La mort entoure encor ſon enfance première ;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il eſt après tout le ſang de vos aïeux ;
Il eſt, ainſi que vous, de la race des dieux :
Seigneur, avec ſon père on vous réconcilie ;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie :
Il ſuffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, et non votre pitié.

ATRÉE.

Raſſurez-vous.... le doute était mon ſeul ſupplice....
Je crains peu qu'on m'éclaire.... et je me rends juſtice....
Mon frère en tout l'emporte.... il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône et vous-même avec lui....
De Mycène et d'Erope il eſt enfin le maître.
Dans ſa poſtérité je le verrai renaître....
Il faut bien me ſoumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte et ſa félicité.
Je ne puis m'oppoſer au nœud qui vous enchaîne,
Je ne puis lui ravir Erope ni Mycène.
Aux ordres du deſtin je ſais me conformer...,
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer....
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendreſſe
Deux fois pour une femme enſanglante la Gréce.
Je reconnais ſon fils pour ſon ſeul héritier....
Satisfait de vous perdre et de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même....
Vous tremblez.

EROPE.

Ah ! Seigneur, ce changement extrême,
Ce paſſage inoui du courroux aux bontés,
Ont ſaiſi mes eſprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point ; le ciel parle, et je cède.
Que pourrais-je oppoſer à des maux ſans remède ?
Après tout, c'eſt mon frère.... et ſon front couronné
A la fille des rois peut être deſtiné.....
Vous auriez dû plutôt m'apprendre ſa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire....
Cet enfant de Thyeſte eſt ſans doute en ces lieux?

EROPE.

Mon fils.... eſt loin de moi... ſous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il ſera ſous la mienne.

EROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Mycène.

ATRÉE.

A ſes parens, à vous, les chemins ſont ouverts ;
Je ne regrette rien de tout ce que je perds ;
La paix avec mon frère en eſt plus aſſurée.
Allez....

EROPE, *en partant.*

Dieux ! s'il eſt vrai.... mais dois-je croire Atrée ?

SCENE VI.

ATRÉE *ſeul.*

ENFIN, de leurs complots j'ai connu la noirceur.
La perfide, elle aimait ſon lâche raviſſeur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle eſt toute à Thyeſte :
Du ſaint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceſte ;
Ils jouiſſent en paix du fils qui leur eſt né ;
Le vil enfant du crime au trône eſt deſtiné.

Tu

Tu ne goûteras pas, race impure et coupable,
Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel preſtige affreux,
Tous les cœurs contre moi ſe déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait ſéduit ma mère;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendreſſes
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faibleſſes.
Et je ſuis la victime et la fable à la fois
D'un peuple qui mépriſe et les mœurs et les lois.
Vous en allez frémir, Gréce légère et vaine,
Déteſtable Thyeſte, inſolente Mycène.
Soleil qui vois ce crime et toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur. (*n*)
Le voilà, cet enfant, ce rejeton du crime....
Je te tiens: les enfers m'ont livré ma victime;
Je tiens ce glaive affreux ſous qui tomba Pélops.
Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux,
Il fait rentrer ton ſang au gré de ma furie
Dans le coupable ſang qui t'a donné la vie.
Le feſtin de Tantale eſt préparé pour eux,
Les poiſons de Médée en ſont les mets affreux.
Tout tombe autour de moi par cent morts différentes.
Je me plais aux accens de leurs voix expirantes;
Je ſavoure le ſang dont j'étais affamé.
Thyeſte, Erope, ingrats! tremblez d'avoir aimé.

IDAS, *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu? quels diſcours effroyables!
Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables!

ATRÉE.

Tu vois l'abyme affreux où le ſort m'a conduit....
Mon injure m'accable, et ma raiſon me fuit.
Des fantômes ſanglans ont rempli ma penſée,
Des cris ſont échappés de ma bouche oppreſſée....
Mon eſprit égaré par l'excès des tourmens
S'étonne du pouvoir qu'ont uſurpé mes ſens....
Tu me rends à moi-même.... Enfin je me retrouve.
Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.
Je les repouſſe en vain.... ce cœur déſeſpéré
Eſt trop plein des ſerpens dont il eſt dévoré.

IDAS.

Rendez quelque repos à votre ame égarée.

ATRÉE.

Enfers qui m'appelez, en eſt-il pour Atrée?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THYESTE, MEGARE.

THYESTE *à Erope.*

Je ne puis vous blâmer de cet aveu ſincère,
Injurieux, terrible, et pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

EROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer et me taire.

THYESTE.

Quoi! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire?

EROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THYESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité
Diſpoſe en tous les temps du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leurs cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux et lui.
Mes deſtins ont vaincu; je triomphe aujourd'hui.

EROPE.

Quel triomphe ! Etes-vous hors de fa dépendance ?
Votre frère avec vous eft-il d'intelligence ?
Atrée en me parlant s'eft-il bien expliqué ?
Dans fes regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble et de l'inquiétude ?
Polémon de fon ame a long-temps fait l'étude ;
Il femble être peu sûr de fa fincérité.

THYESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la néceffité.
C'était le feul moyen (du moins j'ofe le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

EROPE.

Il eft maître d'Argos ; nous fommes dans fes mains.

THYESTE.

Dans l'afile où je fuis les dieux font fouverains. (*o*)

EROPF.

Eh, qui nous répondra que ces dieux nous protégent ?
Peut-être en ce moment les périls nous affiégent.

THYESTE.

Quels périls ? entre nous le peuple eft partagé,
Et même autour du temple il eft déjà rangé.
Mes amis raffemblés arrivent de Mycène,
Ils viennent adorer et défendre leur reine ;
Mais il n'eft pas befoin de ce nouveau fecours :
Le ciel avec la paix veille ici fur vos jours ;
La reine et Polémon, dans ce temple tranquille,
Impofent le refpect qu'on doit à cet afile.

EROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous respecté ?

THYESTE.

Ah! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en est pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, EROPE, THYESTE, POLEMON, MEGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc désormais tout cède à la nature.
Bannissez, Polémon, ces soupçons recherchés,
A vos conseils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promesses
Dont mon fils ranimait ma joie et mes tendresses.
Pourquoi tromperait-il par tant de fausseté
L'espoir qu'il vient de rendre au sein qui l'a porté ?
Il cède à vos conseils, il pardonne à son frère,
Il approuve un hymen devenu nécessaire ;
Il y consent du moins : la première des lois,
L'intérêt de l'Etat lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle ; et s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Mycène,
Consolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéressé,
Lié par ses sermens, oubliant son injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'est point parjure.

POLEMON.

Reine, je ne veux point, dans mes ſoins défians,
Jeter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous eſt connu; vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.
Nous l'attendons ici ; c'eſt de moi qu'il la prend ;
Il doit me l'apporter. Il doit avec ſon frère
Prononcer après moi ce ſerment néceſſaire.

(*à Erope et à Thyeſte.*)

C'eſt trop ſe défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils ;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis ;
Et je puis à la fin , ſans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons,
Confiez-moi ce fils, Erope, et j'en réponds.

THYESTE.

Eh bien, s'il eſt ainſi, Thyeſte et votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Vous, ma mère, et les dieux, vous ſerez ſon appui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

EROPE.

De mes triſtes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MEGARE.

Ah! Princeſſe, à quoi m'obligez-vous!

EROPE.

Va, dis-je, ne crains rien.... ſur vos ſacrés genoux,
En préſence des dieux, je mettrai ſans alarmes
Ce dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THYESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez et qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

Oui, j'en réponds.

THYESTE.

Voyez ce que vous haſardez.

POLEMON.

Je veillerai ſur lui.

EROPE.

Soyez ſa protectrice:
Ma mère, s'il eſt né ſous un cruel auſpice,
Corrigez de ſon ſort le ſiniſtre aſcendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant....
Vous ſavez, belle Erope, en tous les temps trop chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, THYESTE, IDAS, POLEMON.

IDAS.

Reines, on vous attend. Atrée eſt à l'autel.

EROPE.

Atrée ?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour ſolennel,
Commencer ſous vos yeux ces heureux ſacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices ;

(*à Erope.*)

Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ſes pères,
Ce gage auguſte et ſaint de vos ſermens ſincères.
C'eſt à Thyeſte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne et qu'il fait annoncer.

THYESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en inſtruire,
Venir prendre ſa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple, un devoir plus preſſé,
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a diſpenſé.
Vous ſavez que les dieux ſont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les ſacrifices.

Les rois des Argiens de ce droit ſont jaloux.

THYESTE.

Allons donc, chère Erope.... A côté d'un époux
Suivez, ſans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

EROPE.

Pardonne, cher époux, ſi tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus.... Le ſang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides. (*p*)

IDAS.

Non, Madame; au courroux dont il fut poſſédé
Par degrés à mes yeux le calme a ſuccédé.
La paix eſt dans le cœur du redoutable Atrée:
Lui-même il veut remplir cette coupe ſacrée
Que les prêtres des dieux porteront à l'autel
Où vous prononcerez le ſerment ſolennel.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ouvre,
De ce ſaint appareil, la pompe ſe découvre. (*)
Enfin je vois Atrée: il avance à pas lents,
Interdit, égaré....

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* et *Thyeſte* ſe mettent à un des côtés; *Polémon* et *Idas*, en la ſaluant, ſe placent de l'autre; on place la coupe ſur la table. On voit venir de loin *Atrée* qui s'arrête à l'entrée de la ſcène.

SCENE IV *et dernière.*

Tous les Perſonnages précédens, ATRÉE *dans le fond.*

HIPPODAMIE.

ECOUTEZ nos ſermens.
Dieux qui rendez enfin dans ce jour ſalutaire
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère,
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, et demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.
(*à Atrée.*)
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs,
Et de ce jour heureux corromprait les douceurs;

Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

(*à Polémon.*)

Donnez-moi cette coupe.

MEGARE, *accourant.*

Arrêtez!

EROPE.

Ah! Mégare,

Tu reviens sans mon fils!

MEGARE, *se plaçant près d'Erope.*

De farouches soldats

Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras....

EROPE.

On m'arrache mon sang!

MEGARE.

Interdite et tremblante,

Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.

Craignez tout.

EROPE.

Ah! courons....

THYESTE.

Volons, sauvons mon fils....

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de sa vie enfin reçois le prix.

(*on frappe Erope derrière la scène.*)

EROPE.

Je meurs!

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécrable Thyeste,

Suis ton infame épouse, et l'enfant de l'inceste.

Je n'ai pu t'abreuver de ce ſang criminel,
Mais tu le rejoindras.

THYESTE, *derrière la ſcène.*

Dieux! c'eſt à votre autel....
Mais je l'avais ſouillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance!
Ciel qui la réſervais! implacable Puiſſance!
Monſtre que j'ai nourri, monſtre de cruauté,
Achève, ouvre ce ſein, ces flancs qui t'ont porté.

(*on entend le tonnerre, et les ténèbres couvrent la terre.*)

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le tonnerre gronde.*

Deſtin, tu l'as voulu! c'eſt d'abyme en abyme
Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....
La foudre m'environne, et le ſoleil me fuit!
L'enfer s'ouvre!... je tombe en l'éternelle nuit.
Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DES PELOPIDES.

EROPE.

(*a*) PEUT-ETRE un sort plus triste empoisonne ma vie.
Les monstres déchaînés de l'empire des morts
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.

(*b*) Réparer vos erreurs, et vaincre son courroux.

(*c*) THYESTE.
Epouse infortunée, et malheureuse mère!
Mais nul ne peut forcer sa prison volontaire;
De cet asile saint rien ne peut la tirer.

(*d*) Que je résiste ou non, c'en est fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite?

(*e*) Je me suis trop sans doute accusé devant elle.
Ce n'est pas vous du moins qui fûtes criminelle:
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les dieux n'avaient point mis Erope entre ses bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête:
Malgré vous, en un mot, vous fûtes ma conquête:
Je fus le seul coupable, et je ne le suis plus.
Votre cœur alarmé, vos vœux irrésolus
M'ont assez reproché ma flamme et mon audace;
A mon empressement le ciel même a fait grâce.

(*f*) A ce trouble éternel qui suit le diadème.

(*g*) On condamne son crime; il le doit expier;
Et vous, s'il se repent, vous devez l'oublier.

(*h*) Mon cœur peut se tromper; mais dans Hippodamie
Je crains de rencontrer ma secrète ennemie.
Polémon n'est qu'un traître, et son ambition
Peut-être de Thyeste armait la faction.

IDAS.

Tel eſt ſouvent des cours le manége perfide ;
La vérité les fuit, l'impoſture y réſide :
Tout eſt parti, cabale, injure ou trahiſon ;
Vous voyez la diſcorde y verſer ſon poiſon.
Mais que craindriez-vous d'un parti ſans puiſſance ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis à votre obéiſſance ?
Ce peuple ſous vos lois ne s'eſt-il pas rangé ?
Vous êtes maître ici.

ATRÉE.

Je n'y ſuis pas vengé.
J'y ſuis en proie, Idas, à d'étranges ſupplices.

. . . .

(*i*) Non, ma fatale épouſe, entre mes bras ravie,
De ſa place en mon cœur ſera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds, dans ce temple, elle doit ſe jeter ;
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.

ATRÉE.

Pour Erope, il eſt vrai, j'aurais pu ſans faibleſſe
Garder le ſouvenir d'un reſte de tendreſſe ;
Mais, pour éteindre enfin tant de reſſentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien long-temps.
Erope n'a point part au crime de mon frère.

(*k*) Fin du troiſième acte, dans l'édition de 1775.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

VOUS revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toujours trop ſenſible et toujours outragée,
Revient vous dire enfin, du pied des ſaints autels,
Au nom d'Erope, au ſien, des adieux éternels.
La malheureuſe Erope a déſuni deux frères,
Elle alluma les feux de ces funeſtes guerres.

Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux :
Ses jours infortunés ſont conſacrés aux dieux.
Sa douleur nous trompait; ſes ſecrets ſacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, et loin de ſes amans,
Sa bouche a prononcé ſes éternels ſermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleſte.
Des murs du ſanctuaire elle écarte Thyeſte;
Son criminel aſpect eût ſouillé ce ſéjour.
Qu'il parte pour Mycène avant la fin du jour !
Vivez, régnez heureux.... Ma carrière eſt remplie :
Dans ce tombeau ſacré je reſte enſevelie.
Je devais cet exemple, au lieu de l'imiter....
Tout ce que je demande, avant de vous quitter,
C'eſt de vous voir ſigner cette paix néceſſaire,
D'une main qu'à mes yeux conduiſe un cœur ſincère.
Vous n'avez point encore accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, ſans que d'un ſeul murmure
Nous faſſions un moment ſoupirer la nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme oſe en ces lieux s'arracher à mes bras !
Vos autels, je l'avoue, ont de grands priviléges !
Thyeſte les ſouilla de ſes mains ſacriléges....
Mais de quel droit Erope oſe-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejeter ?
Par des vœux plus ſacrés elle me fut unie :
Voulez-vous que deux fois elle me ſoit ravie,
Tantôt par un perfide, et tantôt par les dieux ?
Ces vœux ſi mal conçus, ces ſermens odieux,
Au roi comme à l'époux ſont un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos conſacrés,
Habités par ma mère en ſeront honorés.
Mais Erope eſt coupable en ſuivant votre exemple.
Erope m'appartient, et non pas à ce temple,
Ces dieux, ces mêmes dieux qui m'ont donné ſa foi,
Lui commandent ſurtout de n'obéir qu'à moi.

Eſt-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui penſez la ſouſtraire à mon pouvoir ſuprême ?
Vous êtes-vous tous trois en ſecret accordés
Pour détruire une paix que vous me demandez ?
Qu'on rende mon épouſe au maître qu'elle offenſe ;
Et ſi l'on me trahit, qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprétez mal une juſte pitié
Que donnait à ſes maux ma ſtérile amitié.
Votre mère pour vous, du fond de ces retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thyeſte et vous, Erope ſans ſecours,
N'avait plus que le ciel.... il était ſon recours.
Mais puiſque vous daignez la recevoir encore,
Puiſque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin ſon époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ſes appas n'osèrent ſe flatter,
Elle doit en effet chérir votre clémence :
Je puis me plaindre à vous, mais ſon bonheur commence.
Cette auguſte retraite, aſile des douleurs,
Où votre triſte épouſe aurait caché ſes pleurs,
Convenable à moi ſeule, à mon ſort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'eſt aſſez. Sur moi, ſur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuſte ſoupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur et ſévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère ?

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes eſprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes ſens accablés
N'auraient point ſoutenu le poids inſupportable.
Oui, j'aime encore Erope ; elle n'eſt point coupable.
Oubliez mon courroux ; c'eſt à vous que je doi
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puiſqu'Erope en ce temple, à ſon devoir fidelle,
A fui d'un raviſſeur l'audace criminelle,
Je peux lui pardonner ; mais qu'en ce même jour
De ſon fatal aſpect il purge ce ſéjour.

Je

Je vais presser la fête, et je la crois heureuse:
Si l'on m'avait trompé.... je la rendrais affreuse.

HIPPODAMIE *à Idas.*

Idas, il vous consulte; allez, et confirmez
Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

SCENE V.

HIPPODAMIE *seule.*

DISPARAISSEZ enfin, redoutables présages,
Pressentimens d'horreur, effrayantes images,
Qui poursuiviez par-tout mon esprit incertain.
La race de Tantale a vaincu son destin;
Elle en a détourné la terrible influence.

SCENE VI.

HIPPODAMIE, EROPE.

HIPPODAMIE.

ENFIN, votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez plus, ma fille, aux funèbres apprêts
Qui dans ce sombre asile enterraient vos attraits.
Laissez-là ces bandeaux, ces voiles de tristesse,
Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.
Il n'est ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître et le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureusement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits;
D'un pas plus assuré marchez vers le palais;
Sur un front plus serein posez le diadème:
Atrée est rigoureux, violent, mais il aime.
Ma fille, il faut régner.

EROPE.

Je ſuis perdue.... ah, Dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je, et quel nuage a couvert vos beaux yeux?
N'éprouverai-je ici qu'un éternel paſſage
De l'eſpoir à la crainte, et du calme à l'orage?

EROPE.

Ma mère!... j'oſe encore ainſi vous appeler,
Et de trône et d'hymen ceſſez de me parler,
Ils ne ſont point pour moi.... je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, Madame, à l'unique refuge
Où je dus fuir Atrée, et Thyeſte, et mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'eſt en horreur.
Un dieu cruel, un dieu me ſuit et nous raſſemble,
Vous, vos enfans et moi, pour nous frapper enſemble.
Ne me conſolez plus; craignez de partager
Le ſort qui me menace, en voulant le changer....
C'en eſt fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre deſtinée;
Mais on ne verra point Erope abandonnée
D'une mère en tout temps prête à vous conſoler.

EROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller?
Je vous ſuis.

EROPE.

Que de ſoins pour une criminelle!

HIPPODAMIE.

Le fût-elle en effet, je ferai tout pour elle.

(*l*) Après ce vers, *Polémon* ajoutait dans l'édition de 1775:

Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée et de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie, avec perſévérance,
Adoucit de ſon fils la ſombre violence;
Que Thyeſte abandonne un ſéjour dangereux,
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.

Vous devez ſur ce prince avoir quelque puiſſance :
Le ſalut de vos jours dépend de ſon abſence.

(*m*) N'obtiendront pas de moi que je trompe mon maître :
Le ſort en eſt jeté.

MEGARE.

Princeſſe, il va paraître ;
Vous n'avez qu'un moment.

EROPE.

Ce mot me fait trembler.

MEGARE.

L'abyme eſt ſous vos pas.

EROPE.

N'importe, il faut parler.

MEGARE.

Le voici.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE, *après avoir fait ſigne à ſes gardes et à Mégare de ſe retirer.*

Je la vois interdite, éperdue, &c.

(*n*) Fin du quatrième acte, dans l'édition de 1775.

Ceſſez, filles du Styx, ceſſez, troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale :
Sur Thyeſte et ſur moi venez vous acharner.
Paraiſſez, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCENE VII.

ATRÉE, POLEMON, IDAS.

ATRÉE.

IDAS, exécutez ce que je vais prefcrire.
Polémon, c'en eft fait, tout ce que je puis dire,
C'eft que j'aurai l'orgueil de ne plus difputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix eft préférable à l'amour d'une femme ;
Ainfi qu'à mes Etats je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits....
Si vous les approuvez, mes vœux font fatisfaits.

POLEMON.

Puiffe un pareil deffein, que je conçois à peine,
N'être point en effet infpiré par la haine !

ATRÉE, *en fortant.*

Craignez-vous pour mon frère ?

POLEMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux.
Que de ton feu facré quelque faible étincelle
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'Etat fois l'augufte lien.
Nature, tu peux tout, les confeils ne font rien.

(*o*) EROPE.

Il eft maître en ces lieux, nous fommes dans fes mains.

THYESTE.

Les Dieux nos protecteurs y font feuls fouverains.

(*p*) Voici les dernières fcènes du cinquième acte, telles qu'elles ont été imprimées jufqu'ici.

SCENE IV.

POLEMON, IDAS.

IDAS.

Vous ne les fuivez pas ?

POLEMON.

Non, je refte en ces lieux ;
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,
Ces apprêts, ces fermens me tiennent en contrainte.
Je vois trop de foldats entourer cette enceinte ;
Vous devez y veiller : je dois compte au Sénat
Des fuites de la paix qu'il donne à cet Etat.
Ayez foin d'empêcher que tous ces fatellites
De nos parvis facrés ne paffent les limites.
Que font-ils en ces lieux ? . . . Et vous, répondez-moi,
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi ;
Vous ne voudriez pas de la moindre injuftice,
Fût-ce pour le fervir, vous rendre le complice ?

IDAS.

C'eft m'outrager, Seigneur, que me le demander.

POLEMON.

Mais il règne ; on l'outrage ; il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance
Qui ne trouvent fouvent que trop d'obéiffance.

IDAS.

Il n'oferait : fachez, s'il a de tels deffeins,
Qu'il ne les confîra qu'aux plus vils des humains.
Ofez-vous accufer le roi d'être parjure ?

POLEMON.

Il a diffimulé l'excès de fon injure :
Il garde un froid filence ; et depuis qu'il eft roi,
Ce cœur que j'ai formé s'eft éloigné de moi.
La vengeance en tout temps a fouillé ma patrie :
La race de Pélops tient de la barbarie.

Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé ?

IDAS.

Oui ; mais depuis, Seigneur, dans son ame ulcérée,
Ainsi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juste courroux dont il fut possédé,
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.
Il est devant les dieux ; déjà des sacrifices,
Dans ce moment heureux, on goûte les prémices,
Sur la coupe sacrée on va jurer la paix
Que vos soins ont donnée à nos ardens souhaits.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre ;
De ce saint appareil la pompe se découvre. (*a*)
La reine avec Erope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale ;
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale !

SCENE V.

Tous les personnages précédens, ATRÉE *dans le fond.*

POLEMON.

Je vois venir Atrée ; et voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les sermens.
(*Atrée se place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, Dieux souverains du monde,
Dieux ! auteurs de ma race en malheurs si féconde,
Vous les voulez finir ; et la religion
Forme enfin les saints nœuds de la réunion,

(*a*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* et *Thyeste* se mettent à un des côtés. *Polémon* et *Idas*, en la saluant, se placent de l'autre.

Qui rend, après des jours de ſang et de misère,
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, et demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.
(*à Atrée.*)
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte!

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.
Des ſoldats de Micène il a mandé l'élite.

THYESTE.

Je veux que mes ſujets ſe rangent à ma ſuite;
Je les veux pour témoins de mes ſermens ſacrés,
Je les veux pour vengeurs, ſi vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié: la plainte aigrit les cœurs;
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs:
Dans nos embraſſemens qu'enfin tout ſe répare.
(*à Polémon.*)
Donnez-moi cette coupe.

MEGARE, *accourant.*

Arrêtez!

EROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens ſans mon fils!

MEGARE, *ſe plaçant près d'Erope.*

De farouches ſoldats
Ont ſaiſi cet enfant dans mes débiles bras.

EROPE.

Quoi! mon fils malheureux!

MEGARE.

Interdite et tremblante,
Les dieux que j'atteſtais m'ont laiſſée expirante.
Craignez tout.

THYESTE.

Ah! mon frère, eſt-ce ainſi que ta foi
Se conſerve à nos dieux, à tes ſermens, à moi?...
Ta main tremble en touchant à la coupe ſacrée!...

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, et reconnais Atrée.

EROPE.

Dieux! quels maux je reſſens! ô ma mère! ô mon fils!...
Je meurs!

(*elle tombe dans les bras d'Hippodamie et de Thyeſte.*)

POLEMON.

Affreux ſoupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Erope, et tu mourras, Thieſte.
Ton déteſtable fils eſt celui de l'inceſte;
Et ce vaſe contient le ſang du malheureux:
J'ai voulu de ce ſang vous abreuver tous deux.
(*la nuit ſe répand ſur la ſcène, et on entend le tonnerre.*)

ATRÉE *tire ſon épée.*

Ce poiſon m'a vengé; glaive, achève....

THYESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi.... la foudre nous ſépare.
(*les deux frères veulent courir l'un ſur l'autre, le poignard à la main; Polémon et Idas les déſarment.*)

ATRÉE.

Crains la foudre et mon bras; tombe, perfide, et meurs!

HIPPODAMIE.

Monſtres, ſur votre mère épuiſez vos fureurs:

Mon ſein vous a portés, je ſuis la plus coupable.
(elle embraſſe Erope, et ſe laiſſe tomber auprès d'elle ſur une banquette : les éclairs et le tonnerre redoublent.)

THYESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable :
Va, je finis la mienne.

(il ſe tue.)

ATRÉE.

Attends, rival cruel....
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un ſépulcre éternel ;
Je porterai ma haine au fond de ces abymes,
Nous y diſputerons de malheurs et de crimes.
Le ſéjour des forfaits, le ſéjour des tourmens,
O Tantale ! ô mon père ! eſt fait pour tes enfans.
Je ſuis digne de toi, tu dois me reconnaître ;
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin des Variantes.

NOTE.

(1) Vers de Timoléon de M. de *la Harpe.*

IRENE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois,
le 16 mars 1778.

LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE

A L'ACADEMIE FRANÇAISE. 1778.

MESSIEURS,

DAIGNEZ recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remercîmens tendres et refpectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut néceffaire à la France par fon inftitution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un ftyle pur et noble, elle eft plus néceffaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'eft permis à aucun membre de l'académie de la Crufca, de prendre ce titre à la tête de fon livre, fi l'académie ne l'a déclaré écrit avec la pureté de la langue tofcane. Autrefois quand j'ofais cultiver, quoique faiblement, l'art des *Sophocles*, je confultais toujours M. l'abbé d'*Olivet*, notre confrère, qui, fans me nommer, vous propofait mes doutes; et lorfque je commentai le grand *Corneille*,

j'envoyai toutes mes remarques à M. *Duclos*, qui vous les communiqua. Vous les examinâtes; et cette édition de *Corneille* femble être aujourd'hui regardée comme un livre claffique pour les remarques que je n'ai données que fur votre décifion.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons fur les fautes où je fuis tombé dans la tragédie d'Irène. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous confulter, et pour fuivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieilleffe paffe pour incorrigible, et moi, Meffieurs, je crois qu'on doit penfer à fe corriger à cent ans. On ne peut fe donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer fes fautes à tout âge. Peut-être cette méthode eft la feule qui puiffe préferver la langue françaife de la corruption qui femble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poëtes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage fans avoir écouté les confeils de *Boileau* et de *Patru :* auffi c'eft ce véritablement grand homme qui nous enfeigna, par fon exemple, l'art difficile de s'exprimer toujours naturellement, malgré la gêne prodigieufe de la rime; de faire parler le cœur avec efprit fans la moindre ombre d'affectation ; d'employer toujours le mot propre fouvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui*, dit fi bien *Pétrone :* il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poëfie dramatique cette élégance, cette harmonie continue qui nous manquait abfolument, ce charme fecret et inexprimable, égal à celui

du quatrième livre de *Virgile;* cette douceur enchantereſſe qui fait que quand vous liſez au haſard dix ou douze vers d'une de ſes pièces, un attrait irréſiſtible vous force de lire tout le reſte.

C'eſt lui qui a proſcrit chez tous les gens de goût, et malheureuſement chez eux ſeuls, ces idées giganteſques et vides de ſens, ces apoſtrophes continuelles aux dieux, quand on ne ſait pas faire parler les hommes; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce, débités dans un ſtyle ſauvage; ces épithètes fauſſes et inutiles; ces idées obſcures, plus obſcurément rendues; ce ſtyle auſſi dur que négligé, incorrect et barbare; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre compoſé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de *Racine*, de ſon grand art de conduire une tragédie; de renouer l'intérêt par des moyens délicats; de tirer un acte entier d'un ſeul ſentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'eſt ſur cet art ſi néceſſaire, ſi facile aux yeux de l'ignorance, ſi difficile au génie même, que le légiſlateur *Boileau* a donné ce précepte,

> Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
> De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce qui eſt arrivé toujours au ſeul *Racine*, depuis Andromaque juſqu'au chef-d'œuvre d'Athalie. (*)

J'ai remarqué ailleurs que dans les livres de toute eſpèce, dans les ſermons même, dans les oraiſons

(*) Voyez la note à la fin de cette lettre.

funèbres, les orateurs ont ſouvent employé les tours de phraſe de cet élégant écrivain, ſes expreſſions pittoreſques, *verba quibus deberent loqui. Cheminais*, *Maſſillon* ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du ſtyle de *Racine*. Ils ſe ſervaient de ſes armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en ſecret. Ce peintre charmant de la vertu, cet aimable *Fénélon* votre autre confrère, tant perſécuté pour des diſputes aujourd'hui mépriſées, et ſi cher à la poſtérité par ſes perſécutions mêmes, forma ſa proſe élégante ſur la poëſie de *Racine*, ne pouvant l'imiter en vers : car les vers ſont une langue qu'il eſt donné à très-peu d'eſprits de poſſéder; et quand les plus éloquens et les plus ſavans hommes, les ſublimes *Boſſuet*, les touchans *Fénélon*, les érudits *Huet*, ont voulu faire des vers français, ils ſont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur ſcience, dans cette triſte claſſe qui eſt au-deſſous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de proſe dans leſquels on a le mieux imité le ſtyle de *Racine*, ſont ce que nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai ſuccès aujourd'hui ſans cette correction, ſans cette pureté qui ſeule met le génie dans tout ſon jour, et ſans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monſtrueuſe, tombant à chaque pas dans une faibleſſe plus monſtrueuſe encore, et du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu ſacré, Meſſieurs; c'eſt par vos ſoins que depuis quelques années les compoſitions pour les prix décernés par vous ſont enfin devenues

devenues de véritables pièces d'éloquence. Le goût de la ſaine littérature s'eſt tellement déployé qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages ſuſpendre vos jugemens, et partager vos ſuffrages ainſi que ceux du public.

Je ſens combien il eſt peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'oſer arrêter un moment vos regards ſur un des fruits dégénérés de ma vieilleſſe. La tragédie d'Irène ne peut être digne de vous ni du théâtre français; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux règles données aux Grecs par le digne précepteur d'*Alexandre*, et adoptées chez les Français par le génie de *Corneille*, le père de notre théâtre.

A ce grand nom de *Corneille*, Meſſieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos déciſions ſouveraines ſur l'éclat éternel qu'il ſut donner à cette langue françaiſe peu connue avant lui, et devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, et vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire, dans une de vos aſſemblées publiques, la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire ſur *Corneille* et ſur *Shakeſpeare*. Je rougis de joindre enſemble ces deux noms; mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu de Paris cette incroyable diſpute. On s'appuie de l'opinion de madame *Montagu*, eſtimable citoyenne de Londres, qui montre pour ſa patrie une paſſion ſi pardonnable. Elle préfère *Shakeſpeare* aux auteurs d'Iphigénie et d'Athalie, de Polyeucte et de Cinna. Elle a fait un livre entier pour lui aſſurer cette ſupériorité; et ce livre eſt écrit avec la ſorte

d'enthoufiafme que la nation anglaife retrouve dans quelques beaux morceaux de *Shakefpeare*, échappés à la groffièreté de fon fiècle. Elle met *Shakefpeare* au-deffus de tout, en faveur de ces morceaux qui font en effet naturels et énergiques, quoique défigurés prefque toujours par une familiarité baffe. Mais eft-il permis de préférer deux vers d'*Ennius* à tout Virgile, ou de *Lycophron* à tout Homère?

On a repréfenté, Meffieurs, les chefs-d'œuvre de la France devant toutes les cours, et dans les académies d'Italie. On les joue depuis les rivages de la mer Glaciale jufqu'à la mer qui fépare l'Europe de l'Afrique. Qu'on faffe le même honneur à une feule pièce de *Shakefpeare*, et alors nous pourrons difputer.

Qu'un chinois vienne nous dire: „ Nos tragédies „ compofées fous la dynaftie des *Yven* font encore „ nos délices après cinq cents années. Nous avons „ fur le théâtre des fcènes en profe, d'autres en „ vers rimés, d'autres en vers non rimés. Les dif- „ cours de politique et les grands fentimens y font „ interrompus par des chanfons, comme dans votre „ Athalie. Nous avons de plus des forciers qui „ defcendent des airs fur un manche à balai, des „ vendeurs d'orviétan et des gilles, qui, au milieu „ d'un entretien férieux, viennent faire leurs gri- „ maces, de peur que vous ne preniez à la pièce un „ intérêt trop tendre qui pourrait vous attrifter. Nous „ fefons paraître des favetiers avec des mandarins, „ et des foffoyeurs avec des princes, pour rappeler „ aux hommes leur égalité primitive. Nos tragédies „ n'ont ni expofition, ni nœud, ni dénouement.

„ Une de nos pièces dure cinq cents années, et un
„ payſan qui eſt né au premier acte eſt pendu au
„ dernier. Tous nos princes parlent en crocheteurs,
„ et nos crocheteurs quelquefois en princes. Nos
„ reines y prononcent des mots de turpitude qui
„ n'échapperaient pas à des revendeuſes entre les
„ bras des derniers des hommes, &c. &c. „

Je leur dirais : Meſſieurs, jouez ces pièces à Nankin; mais ne vous aviſez pas de les repréſenter aujourd'hui à Paris ou à Florence, quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame *Montagu* relève avec juſtice quelques défauts de la belle tragédie de Cinna et ceux de Rodogune. Tout n'eſt pas toujours ni bien deſſiné, ni bien exprimé dans ces fameuſes pièces, je l'avoue. Je ſuis même obligé de vous dire, Meſſieurs, que cette dame ſpirituelle et éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorſque je vous conſultai ſur le Commentaire de *Corneille*. Je me ſuis entièrement rencontré avec elle dans les juſtes critiques que j'ai été obligé d'en faire. Mais c'eſt toujours en admirant ſon génie que j'ai remarqué ſes écarts. Eh, quelle différence entre les défauts de *Corneille* dans ſes bonnes pièces, et ceux de *Shakeſpeare* dans tous ſes ouvrages!

Que peut-on reprocher à *Corneille* dans les tragédies de ce génie ſublime qui ſont reſtées à l'Europe (car il ne faut pas parler des autres)? c'eſt d'avoir pris quelquefois de l'enflure pour de la grandeur; de s'être permis quelques raiſonnemens que la tragédie ne peut admettre; de s'être aſſervi dans preſque

toutes ſes pièces à l'uſage de ſon temps, d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus inſipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de vraies paſſions, excepté dans la pièce eſpagnole du Cid; pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger ſon modèle en trente endroits, dans un temps où les bienſéances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne ſurtout pour avoir trop négligé ſa langue. Alors toutes les critiques faites par des hommes d'eſprit ſur un grand homme ſont épuiſées, et l'on joue Cinna et Polyeucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Ruſſie, devant le doge et les ſénateurs de Veniſe, comme devant le roi et la reine de France.

Que reproche-t-on à *Shakeſpeare*? Vous le ſavez, Meſſieurs; tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce ſont, comme dit M. de *Fontenelle* dans ſes Mondes, preſque d'autres principes de raiſonnement. Mais ce qui eſt bien étrange, c'eſt qu'alors le théâtre eſpagnol, qui infectait l'Europe, en était le légiſlateur. *Lopez de Véga* avouait cet opprobre; mais *Shakeſpeare* n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les Anglais? ce qu'on a fait en France; ſe corriger.

Madame *Montagu* condamne, dans la perfection de *Racine*, cet amour continuel qui eſt toujours la baſe du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans Eſther et dans Athalie. Il eſt beau, ſans doute, à une dame de réprouver cette paſſion univerſelle qui fait régner ſon ſexe; mais qu'elle

examine cette Bérénice tant condamnée par nous-mêmes, pour n'être qu'une idylle amoureuſe. Que le principal perſonnage de cette idylle ſoit repréſenté par une actrice telle que Mlle *Gauſſin*, alors je réponds que madame *Montagu* verſera des larmes. J'ai vu le roi de Pruſſe attendri à une ſimple lecture de Bérénice, qu'on feſait devant lui, en prononçant les vers comme on doit les prononcer; ce qui eſt bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philoſophe? la ſeule magie du ſtyle de ce vrai poëte, *qui invenit verba quibus deberent loqui.*

Les cenſures de réflexion n'ôtent jamais le plaiſir du ſentiment. Que la ſévérité blâme *Racine* tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à ſes pièces. Ceux qui connaiſſent les difficultés extrêmes et la délicateſſe de la langue françaiſe, voudront toujours lire et entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de *grand* n'a manqué que parce qu'il n'avait point de frère dont il fallût le diſtinguer. Si on lui reproche d'être le poëte de l'amour, il faut donc condamner le quatrième livre de *Virgile*. On ne trouve pas quelquefois aſſez de force dans ſes caractères et dans ſon ſtyle, c'eſt ce qu'on a dit de *Virgile;* mais on admire dans l'un et dans l'autre une élégance continue.

Madame *Montagu* s'efforce d'être touchée des beautés d'*Euripide*, pour tâcher d'être inſenſible aux perfections de *Racine*. Je la plaindrais beaucoup ſi elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la *Phèdre* françaiſe, et de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît eſtimer beaucoup *Brumoi*, parce que *Brumoi*,

en qualité de traducteur d'*Euripide*, femble donner au poëte grec la préférence fur le poëte français. Mais fi elle favait que *Brumoi* traduit le grec très-infidellement; fi elle favait que *vous y ferez ma fille* n'eft pas dans *Euripide;* fi elle favait que *Clytemneftre* embraffe les genoux d'*Achille* dans la pièce grecque comme dans la françaife (quoique *Brumoi* ofe fuppofer le contraire) ; enfin fi fon oreille était accoutumée à cette mélodie enchantereffe qu'on ne trouve, parmi tous les tragiques de l'Europe, que chez *Racine* feul, alors madame *Montagu* changerait de fentiment.

L'Achille de Racine, dit-elle, *reffemble à un jeune amant qui a du courage: et pourtant l'Iphigénie eft une des meilleures tragédies françaifes.* Je lui dirais : Et pourtant, Madame, elle eft un chef-d'œuvre qui honorera éternellement ce beau fiècle de *Louis XIV*, ce fiècle, notre gloire, notre modèle et notre défefpoir. Si nous avons été indignés contre madame de *Sévigné* qui écrivait fi bien, et qui jugeait fi mal; fi nous fommes révoltés de cet efprit miférable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire que *la mode d'aimer Racine paffera comme la mode du café;* jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une perfonne auffi inftruite que vous ne rende pas juftice à l'extrême mérite d'un fi grand homme. Je vous le dis, les yeux encore mouillés des larmes d'admiration et d'attendriffement que la centième lecture d'Iphigénie vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare et moins fenti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de

la rime et de la meſure, au point de ne pas laiſſer échapper une ſeule ligne, un ſeul mot qui ſente la moindre gêne, quoiqu'on ait été continuellement gêné. C'eſt à ce coin que ſont marqués le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame *Montagu* compte pour rien cette difficulté ſurmontée. Mais, Madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu ſur la terre aucun art, aucun amuſement même, où le prix ne fût attaché à la difficulté? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois ſe propoſaient les uns aux autres? N'y a-t-il pas eu de très-grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Gréce, depuis le diſque juſqu'à la courſe des chars? Nos tournois, nos carrouſels étaient-ils ſi faciles? Que dis-je? aujourd'hui dans la molle oiſiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Pétersbourg juſqu'à Madrid, le ſeul attrait qui les pique dans leurs miſérables jeux de cartes, n'eſt-ce pas la difficulté de la combinaiſon, ſans quoi leur ame languirait aſſoupie?

Il eſt donc bien étrange, et j'oſe dire bien barbare, de vouloir ôter à la poëſie ce qui la diſtingue du diſcours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la pareſſe et l'impuiſſance de faire des vers rimés, comme le célèbre *Pope* me l'a avoué vingt fois. Inférer dans une tragédie des ſcènes entières en proſe, c'eſt l'aveu d'une impuiſſance encore plus honteuſe.

Il eſt bien certain que les Grecs ne placèrent les Muſes ſur le haut du Parnaſſe que pour marquer le mérite et le plaiſir de pouvoir aborder juſqu'à elles à travers des obſtacles. Ne ſupprimez donc

point ces obſtacles, Madame; laiſſez ſubſiſter les barrières qui ſéparent la bonne compagnie des vendeurs d'orviétan et de leurs gilles. Souffrez que *Pope* imite les véritables génies italiens, les *Arioſte*, les *Taſſe*, qui ſe ſont ſoumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin, quand *Boileau* a prononcé:

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir;

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aiſément les penſées dans la mémoire?

Je ne me flatte pas que mon diſcours et ma ſenſibilité paſſent dans le cœur de madame *Montagu*, et que je ſois deſtiné à convertir *diviſos orbe Britannos*. Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature? Les Anglais n'ont-ils pas aſſez de diſſentions chez eux? et n'avons-nous pas aſſez de tracaſſeries chez nous? ou plutôt l'une et l'autre nation n'ont-elles pas eu aſſez de grands hommes dans tous les genres pour ne ſe rien envier, pour ne ſe rien reprocher?

Hélas! Meſſieurs, permettez-moi de vous répéter que j'ai paſſé une partie de ma vie à faire connaître en France les paſſages les plus frappans des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de *Shakeſpeare* avait été plongé par ſon ſiècle. J'ai rendu juſtice à l'anglais *Shakeſpeare* comme à l'eſpagnol *Caldéron*; et je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'oſe dire que c'eſt de ma ſeule patrie que

j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine et pédantesque, cet amour propre révoltant qui se déguise sous l'amour de son pays, et qui ne préfère les heureux génies de ses anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux *Bacon*, aux *Kepler*, aux *Copernic*, sans même y mêler d'abord aucune émulation! que n'avons-nous pas dit du grand *Galilée*, le restaurateur et la victime de la raison en Italie, ce premier maître de la philosophie, que *Descartes* eut le malheur de ne citer jamais!

Nous sommes tous à présent les disciples de *Newton*: nous le remercions d'avoir seul trouvé et prouvé le vrai systême du monde; d'avoir seul enseigné au genre-humain à voir la lumière; et nous lui pardonnons d'avoir commenté les visions de *Daniel* et l'Apocalypse.

Nous admirons dans *Locke* la seule métaphysique qui ait paru dans le monde depuis que *Platon* la chercha; et nous n'avons rien à pardonner à *Locke*. N'en ferions-nous pas autant pour *Shakespeare*, s'il avait ressuscité l'art des *Sophocle*, comme madame *Montagu*, ou son traducteur, ose le prétendre? Ne verrions-nous pas M. de *la Harpe*, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raison, élever sa voix en faveur de cet homme singulier? Que fait-il au contraire? il a eu la patience de prouver dans son judicieux journal ce que tout le monde sent, que *Shakespeare* est un sauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l'Angleterre ſe contente de ſes grands hommes en tant de genres : elle a aſſez de gloire. La patrie du *Prince noir* et de *Newton* peut ſe paſſer du mérite des *Sophocle*, des *Zeuxis*, des *Phidias*, des *Timothée*, qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en ſouhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre ſoient toujours remplies par des ſucceſſeurs dignes d'eux; que les ſiècles à venir égalent le grand ſiècle de *Louis XIV*, et qu'ils ne dégénèrent pas en croyant le ſurpaſſer.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble, très-obéiſſant, et très-obligé ſerviteur et confrère, &c.

NOTE.

(*) Le P. *Brumoi*, dans son Discours sur le parallèle des théâtres, a dit de nos spectateurs : *Ce n'est que le sang froid qui applaudit la beauté des vers.* Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang froid des maximes vraies ou fausses, tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamations, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicules, n'importe; et qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits et raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidument cette cave obscure appelée *parterre*, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges et si déplacés :

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière et non pas ton esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur.

Comme si le mot *seigneur* était sur notre théâtre autre chose qu'un terme de politesse ; et comme si la jeune *Cornélie* avait pu s'avilir en parlant décemment à *César*. Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles ?

Rome le veut ainsi : son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes lois en vain tu crois soumis
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis ;
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime :
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point le temps, il presse. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'est guère convenable qu'une jeune femme absolument dépendante de *César*, protégée, secourue, vengée par

lui, et qui doit être à ſes pieds, le menace en antithèſes ſi recherchées, et dans un ſtyle ſi obſcur, de le faire condamner à la mort pour ſervir d'exemple; et finiſſe enfin par lui dire : *Adieu*, *Céſar*, *tu peux te vanter que j'ai fait des vœux pour toi une fois en ma vie.* Avez-vous pu ſeulement entendre ce froid raiſonnement, auſſi faux qu'alambiqué : *Comme autre qu'un romain n'a pu aſſervir Rome*, *autre qu'un romain ne l'en peut garantir.*

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne ſente combien de tels vers ſont contraires à toutes les bienſéances, à la nature, à la raiſon, et même aux règles de la poëſie, qui veulent que tout ſoit clair, et que rien ne ſoit forcé dans l'expreſſion.

Dites-moi donc par quel preſtige vous avez applaudi ſans ceſſe des tirades auſſi embrouillées, auſſi obſcures, auſſi déplacées? Mais dites-moi ſurtout pourquoi vous n'avez jamais marqué par la moindre acclamation votre juſte contentement des véritables beaux vers que débite *Andromaque* dans une ſituation encore plus douloureuſe que celle de *Cornélie.*

Je confie à tes ſoins mon unique tréſor.
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector...
Fais connaître à mon fils les héros de ſa race;
Autant que tu pourras, conduis-le ſur leur trace :
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
Qu'il ait de ſes aïeux un ſouvenir modeſte;
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte;
Et pour ce reſte enfin, j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon ſang, ma haine et mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchiſſent, les femmes qui ont une ſenſibilité ſi fine et ſi juſte, les gens de lettres les plus gâtés par un vain ſavoir, les barbares même des écoles, tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers ſi ſimples d'Andromaque. Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre ?

Cet homme de bon ſens et de bonne foi me répondit : Quand nous battions des mains au clinquant de *Cornélie*, nous étions des écoliers élevés par des pédans, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre. Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions ſaiſis de vénération à l'aſpect du ſaint Chriſtophe de Notre-Dame. Il nous fallait du giganteſque. A la fin nous nous aperçûmes à la vérité que ces figures coloſſales étaient bien mal deſſinées; mais enfin elles étaient coloſſales, et cela ſuffiſait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de *Racine* étaient parfaitement écrits ; ils respiraient la bienséance, la vérité, la modestie, la mollesse élégante : nous le sentions ; mais la modestie et la bienséance ne transportent jamais l'ame. Donnez-moi une grosse actrice, d'une physionomie frappante, qui ait une voix forte, qui soit bien impérieuse, bien insolente, qui parle à *César* comme à un petit garçon, qui accompagne ses discours injurieux d'un geste méprisant, et qui surtout termine son couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore ; et si vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous, tant l'homme est subjugué par ses organes et par l'exemple.

De pareils prestiges peuvent durer un siècle entier ; et l'aveuglement le plus absurde a quelquefois duré plusieurs siècles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vandales, que la cour et la halle ont élevées jusqu'au ciel avec des transports inouis, et qui sont ensuite oubliées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie passagère qui attaque une nation, et qui se guérit enfin de soi-même.

PERSONNAGES.

NICEPHORE, empereur de Conſtantinople.

IRENE, femme de *Nicéphore.*

ALEXIS COMNENE, prince de Gréce.

LEONCE, père d'*Irène.*

MEMNON, attaché au prince *Alexis.*

ZOÉ, favorite, ſuivante d'*Irène.*

Un officier de l'empereur.

Gardes.

La ſcène eſt dans un ſalon de l'ancien palais de Conſtantin.

IRENE,



Quel ſpectre menaçant ſe jette entre nous deux !
Eſt-ce toi, Nicéphore ? ombre terrible, arrête :

Irene Acte 5. Sce. 4.

J. M. Moreau le J.e inv. *1786* *Le Mire Sculp.*

IRENE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

Quel changement nouveau, quelle ſombre terreur,
Ont écarté de nous ſa cour et l'empereur ?
Au palais des ſept tours une garde inconnue
Dans un ſilence morne étonne ici ma vue ;
En un vaſte déſert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Conſtantin trop ſouvent un beau jour
Eſt ſuivi des horreurs du plus funeſte orage.
La cour n'eſt pas long-temps le bruyant aſſemblage
De tous nos vains plaiſirs l'un à l'autre enchaînés,
Trompeurs ſoulagemens des cœurs infortunés ;
De la foule importune il faut qu'on ſe retire.
Nos Etats aſſemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être ; et ces fiers Muſulmans,
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs,
Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRENE.

De ſes chagrins ſecrets, qu'il veut diſſimuler,
Je connais trop la cauſe; elle va m'accabler.
Je ſais par quels ſoupçons ſa dureté jalouſe,
Dans ſon inquiétude outrage ſon épouſe.
Il écoute en ſecret ces obſcurs impoſteurs,
D'un eſprit défiant déteſtables flatteurs,
Trafiquant du menſonge et de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour Céſar! et quels ſoins douloureux!
Je le plains, je gémis.... il fait deux malheureux....
Ah! que n'ai-je embraſſé cette retraite auſtère
Où depuis mon hymen s'eſt enfermé mon père!
Il a fui pour jamais l'illuſion des cours,
L'eſpoir qui nous ſéduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, et la peine cruelle
De ſe faire à ſoi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeſte grandeur!
Je montai ſur le trône au faîte du malheur.
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute deſtinée;
Et je pleure ſurtout ce fatal ſouvenir
Que mon devoir condamne, et qu'il me faut bannir.
Ici l'air qu'on reſpire empoiſonne ma vie.

ZOÉ.

De Nicéphore au moins la ſombre jalouſie
Par d'indiſcrets éclats n'a point manifeſté
Le ſentiment honteux dont il eſt tourmenté:
Il le cache au vulgaire, à ſa cour, à lui-même;
Il ſait vous reſpecter, et peut-être il vous aime.

Vous cherchez à nourrir une injuſte douleur.
Que craignez-vous? (*a*)

IRENE.

Le ciel, Alexis et mon cœur.

ZOÉ.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride,
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert l'empereur et vous ſans vous inquiéter,
Fidelle à ſes ſermens juſqu'à vous éviter.

IRENE.

Je ſais que ce héros ne cherche que la gloire:
Je ne ſaurais m'en plaindre.

ZOÉ.

Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps.

IRENE.

Ah! j'ai trop admiré ſes exploits éclatans:
Sa gloire de ſi loin m'a trop intéreſſée.
Céſar aura ſurpris au fond de ma penſée
Quelques vœux indiſcrets que je n'ai pu cacher;
Et qu'un époux, un maître a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître:
Des antiques Céſars nous avons reçu l'être;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
C'eſt dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis:
C'eſt avec Alexis que je fus élevée,
Ma foi lui fut acquiſe et lui fut enlevée.
L'intérêt de l'Etat, ce prétexte inventé
Pour trahir ſa promeſſe avec impunité,
Ce fantôme effrayant ſubjugua ma famille;
Ma mère à ſon orgueil ſacrifia ſa fille.

Du bandeau des Céſars on crut cacher mes pleurs :
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde ;
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher.
De moi-même en pleurant j'oſai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faibleſſe en ce combat pénible ;
Et de ce grand ſecours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux ſerment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai.... Ce mot te fait aſſez comprendre
A quels déchiremens ce cœur devait s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'expoſer
M'aurait par ſes vertus appris à l'apaiſer :
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore ;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre ;
Et je n'ai que toi ſeule à qui je puis ouvrir
Ce cœur faible et bleſſé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais.... je vois Memnon paraître.

SCENE II.

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

IRENE.

Eh bien, en liberté puis-je voir votre maître ?
Memnon, puis-je à mon tour être admiſe aujourd'hui
Parmi les courtiſans qu'il approche de lui ?

MEMNON.

Madame, j'avoûrai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de ſon ame abattue.

Je ne ſuis point compté parmi les courtiſans,
De ſes deſſeins ſecrets ſuperbes confidens :
Du conſeil de Céſar on me ferme l'entrée.
Commandant de ſa garde à la porte ſacrée,
Militaire oublié par ſes maîtres altiers,
Relégué dans mon poſte ainſi que mes guerriers,
J'ai ſeulement appris que le brave Comnène
A quitté dès long-temps les bords du Boriſthène,
Qu'il vogue vers Byzance, et que Céſar troublé
Ecoute en frémiſſant ſon conſeil aſſemblé.

IRENE.

Alexis, dites-vous ?

MEMNON.

Il revole au Boſphore.

IRENE.

Il pourrait à ce point offenſer Nicéphore !
Revenir ſans ſon ordre !

MEMNON.

On l'aſſure, et la cour
S'alarme, ſe diviſe et tremble à ſon retour. (*b*)
Il a briſé, dit-on, l'honorable eſclavage
Où l'empereur jaloux retenait ſon courage ;
Il vient jouir ici des honneurs et des droits
Que lui donnent ſon rang, ſa naiſſance et nos lois.
C'eſt tout ce que j'apprends par ces rumeurs ſoudaines
Qui font naître en ces lieux tant d'eſpérances vaines.
Et qui de bouche en bouche armant les factions
Vont préparer Byzance aux révolutions.
Pour moi je ſais aſſez quel parti je dois prendre,
Quel maître je dois ſuivre, et qui je dois défendre.
Je ne conſulte point nos miniſtres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens,

Leurs fauſſes amitiés, leurs indiſcrettes haines :
Attaché ſans réſerve au pur ſang des Comnènes,
Je le ſers, et ſurtout dans ces extrémités ;
Memnon ſera fidelle au ſang dont vous ſortez.
Le temps ne permet pas d'en dire davantage....
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.
(*il ſort.*)

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QU'A-T-IL oſé me dire ? et quel nouveau danger,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger ?
Il ne s'explique point : je crains de le comprendre.

ZOÉ.

Memnon n'eſt qu'un guerrier prompt à tout entreprendre :
Je le connais ; le ſang d'aſſez près nous unit.
Contre nos courtiſans exhalant ſon dépit,
Il déteſta toujours leur frivole inſolence,
Leurs animoſités qui partagent Byzance,
Leurs triſtes vanités que ſuit le déshonneur ;
Mais ſon eſprit altier hait ſurtout l'empereur.
D'Alexis, en ſecret, ſon cœur eſt idolâtre ;
Et s'il en était cru, Byzance eſt un théâtre
Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers
Dont le ſanglant ſpectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand ſa ſombre colère
S'échappe en vous parlant, et peint ſon caractère.

IRENE.

Mais Alexis revient.... Céfar eft irrité :
Le courtifan furpris murmure épouvanté.
Les Etats convoqués dans Byzance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur fouveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divifions.
Tout un peuple s'enflamme au feu des factions....
Des difcours de Memnon que veux-tu que j'efpère?
Il commande au palais une garde étrangère :
D'Alexis, en fecret, eft-il le confident?
Que je crains d'Alexis le retour imprudent!
Les deffeins du Sénat, des peuples le délire,
Et l'orage naiffant qui gronde fur l'empire!
Que je me crains furtout dans ma jufte douleur!
Je confulte en tremblant le fecret de mon cœur :
Peut-être il me prépare un avenir terrible :
Le ciel, en le formant, l'a rendu trop fenfible.
Si jamais Alexis en ce funefte lieu,
Trahiffant fes fermens.... Que vois-je? jufte Dieu!

SCENE IV.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

DAIGNEZ fouffrir ma vue, et banniffez vos craintes....
Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
Un cœur à qui le mien fe doit facrifier,
Et rappeler des temps qu'il nous faut oublier.
Le deftin me ravit la grandeur fouveraine ;
Il m'a fait plus d'outrage : il m'a privé d'Irène....

Dans l'Orient ſoumis mes ſervices rendus
M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus.
Mais lorſque ſur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore ;
Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux,
Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.
Aujourd'hui Trébiſonde entre nos mains remiſe,
Les Scythes repouſſés, la Tauride conquiſe,
Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé.
Le prix de mes travaux était d'être exilé !
Le ſuis-je encor par vous ? n'oſez-vous reconnaître
Dans le ſang dont je ſuis le ſang qui vous fit naître ?

IRENE.

Prince, que dites-vous ? dans quel temps, dans quels lieux
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux ?
Vous connaiſſez trop bien quel joug m'a captivée,
La barrière éternelle entre nous élevée,
Nos devoirs, nos ſermens, et ſurtout cette loi
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de Céſar l'injuſte défiance,
Il vous aurait ſuffi d'éviter ma préſence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous haſardez.
Vous me faites frémir : Seigneur, vous vous perdez.

ALEXIS.

Si je craignais pour vous, je ſerais plus coupable ;
Ma préſence à Céſar ſerait plus redoutable.
Quoi donc ? ſuis-je à Byzance ? eſt-ce vous que je vois ?
Eſt-ce un ſultan jaloux qui vous tient ſous ſes lois ?
Etes-vous dans la Gréce une eſclave d'Aſie,
Qu'un deſpote, un barbare achète en Circaſſie,
Qu'on rejette en priſon ſous des monſtres cruels,
A jamais inviſible au reſte des mortels ?

César a-t-il changé, dans sa sombre rudesse,
L'esprit de l'Occident et les mœurs de la Gréce?

IRENE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le savez assez, tout est changé pour moi.

ALEXIS.

Hors mon cœur; le destin le forma pour Irène:
Il brave des Césars la puissance et la haine.
Il ne craindrait que vous! Quoi? vos derniers sujets
Vers leur impératrice auront un libre accès,
Tout mortel jouira du bonheur de sa vue,
Nicéphore à moi seul l'aurait-il défendue?
Et suis-je un criminel à ses regards jaloux (*c*)
Dès qu'on l'a fait César, et qu'il est votre époux?
Enorgueilli surtout de cet hymen auguste,
L'excès de son bonheur le rend-il plus injuste?

IRENE.

Il est mon souverain.

ALEXIS.

Non: il n'était pas né
Pour me ravir le bien qui m'était destiné:
Il n'en était pas digne; et le sang des Comnènes
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes.
Qu'il gouverne, s'il peut, de ses sévères mains
Cet empire, autrefois l'empire des Romains,
Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébisonde
Transporta Constantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
Qu'il règne, s'il le faut; je n'en suis point jaloux:
Je le suis de vous seul, et jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.

Vous cachez des malheurs dont vos pleurs ſont garans ;
Et les uſurpateurs ſont toujours des tyrans.
Mais ſi le ciel eſt juſte, il ſe ſouvient peut-être
Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

IRENE.

Trop vains regrets ! je ſuis eſclave de ma foi.
Seigneur, je l'ai donnée : elle n'eſt plus à moi

ALEXIS.

Ah ! vous me la deviez.

IRENE.

Et c'eſt à vous de croire
Qu'il ne m'eſt pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, et vous m'épouvantez.

SCENE V.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, Céſar vous mande.

ALEXIS.

Il me verra : ſortez.
(*à Irène.*)
Il me verra, Madame ; une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre ame combattue.
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi ;
A ſon rang comme au mien je fais ce que je doi.
Rentrez dans vos foyers tranquille et raſſurée.
(*il ſort.*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

De quel faififfement mon ame eft pénétrée !
Que je fens à la fois de faibleffe et d'horreur !
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il? Va, Zoé, commande que fur l'heure
On parcoure en fecret cette trifte demeure,
Ces fept affreufes tours qui, depuis Conftantin,
Ont de tant de héros vu l'horrible deftin.
Interroge Memnon; prends pitié de ma crainte.

ZOÉ.

J'irai, j'obferverai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous : un maître foupçonneux
Vous condamne peut-être, et vous profcrit tous deux.
Parmi tant de dangers que prétendez-vous faire?

IRENE.

Garder à mon époux ma foi pure et fincère,
Vaincre un fatal amour, (fi fon feu rallumé
Renaiffait dans ce cœur autrefois enflammé.)
Demeurer de mes fens maîtreffe fouveraine,
(Si la force eft poffible à la faibleffe humaine.)
Ne point combattre en vain mon devoir et mon fort,
Et ne déshonorer ni mes jours ni ma mort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, vous êtes mandé ; mais Céſar délibère.
Dans ſon inquiétude il conſulte, il diffère,
Avec ſes vils flatteurs en ſecret enfermé.
Le retour d'un héros l'a ſans doute alarmé ;
Mais nous avons le temps de nous parler encore.
Ce ſalon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène auſſi chez Irène, et je commande ici.
Sur tous vos partiſans n'ayez aucun ſouci ;
Je les ai préparés. Si cette cour inique
Oſait lever ſur vous le glaive deſpotique,
Comptez ſur vos amis : vous verrez devant eux
Fuir ce pompeux ramas d'eſclaves orgueilleux.
Au premier mouvement notre vaillante eſcorte
Du rempart des ſept tours ira ſaiſir la porte ;
Et les autres armés ſous un habit de paix,
Inconnus à Céſar, empliſſent ce palais.
Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offenſe.
Dans ce château funeſte il met ſa confiance :
Là, dans un plein repos, d'un mot ou d'un coup d'œil,
Il condamne à l'exil, aux tourmens, au cercueil.

Il ose me compter parmi les mercenaires,
De son caprice affreux ministres sanguinaires :
Il se trompe.... Seigneur, quel secret embarras,
Quand j'ai tout disposé, semble arrêter vos pas ?

ALEXIS.

Le remords.... Il faut bien que mon cœur te l'avoue.
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue,
Ma naissance, mon rang, la faveur du Sénat,
Tout me criait : venez, montrez-vous à l'Etat.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me presse,
Ma passion fatale, entraînaient ma jeunesse ;
Je venais opposer la gloire à la grandeur,
Partager les esprits et braver l'empereur....
J'arrive, et j'entrevois ma carrière nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle ?
La honte est attachée à ce nom dangereux.
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux ?

MEMNON.

La honte ! elle est pour vous de servir sous un maître.

ALEXIS.

J'ose être son rival : je crains le nom de traître.

MEMNON.

Soyez son ennemi dans les champs de l'honneur.
Disputez-lui l'empire, et soyez son vainqueur.

ALEXIS.

Crois-tu que le Bosphore et la superbe Thrace,
Et ces Grecs inconstans serviraient tant d'audace ?
Je sais que les Etats sont pleins de sénateurs
Attachés à ma race, et dont j'aurais les cœurs :

Ils pourraient foutenir ma fanglante querelle ;
Mais le peuple ?

MEMNON.

Il vous aime : au trône il vous appelle.
Sa fougue eft paffagère, elle éclate à grand bruit :
Un inftant la fait naître, un inftant la détruit.
J'enflamme cette ardeur ; et j'ofe encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
Paraiffez feulement, mon Prince, et vous ferez
Du Sénat et du peuple autant de conjurés.
Dans ce palais fanglant, féjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Vingt fois il a fuffi pour changer tout l'Etat
De la voix d'un pontife, ou du cri d'un foldat.
Ces foudains changemens font des coups de tonnerre
Qui dans des jours fereins éclatent fur la terre.
Plus ils font imprévus, moins on peut échapper
A ces traits dévorans dont on fe fent frapper.
Nous avons vu paffer ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés fur nos rives,
Tombant du haut du trône en l'éternel oubli,
Où leur nom d'un moment fe perd enfeveli.
Il eft temps qu'à Byzance on reconnaiffe un homme
Digne des vrais Céfars, et des beaux jours de Rome.
Byzance offre à vos mains le fouverain pouvoir.
Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir :
Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre et du fceptre d'un maître.
Au temple de Sophie un prêtre les facrait,
Et Byzance à genoux foudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis et de courage ;
Ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage,

Recueillez les débris de leurs ſceptres briſés :
Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, ſi vous l'oſez. (*d*)

ALEXIS.

Ami, tu me connais : j'oſe tout pour Irène :
Seule elle m'a banni, ſeule elle me ramène ;
Seule ſur mon eſprit encore irréſolu
Irène a conſervé ſon pouvoir abſolu.
Rien ne me retient plus : on la menace, et j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, ou l'empereur lui-même
Vient vous dicter ſes lois dans ce lieu retiré.
L'attendrez-vous encore ?

ALEXIS.

Oui, je lui répondrai.

MEMNON.

Déjà paraît ſa garde : elle m'eſt confiée.
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques ſecrets deſſeins,
Nous ſervons ſous Comnène, et nous ſommes romains.
Je vous laiſſe avec lui.

(*il ſe retire dans le fond, et ſe met à la tête de la garde.*)

SCENE II.

NICEPHORE *suivi de deux officiers*, ALEXIS; MEMNON, Gardes *au fond*.

NICEPHORE.

Prince, votre préfence
A jeté dans ma cour un peu de défiance.
Au bord du Pont-Euxin vous m'avez bien fervi;
Mais quand Céfar commande il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple:
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Conftantin
Que fur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas.... Les Etats de l'empire
Connaiffent peu ces lois que vous voulez prefcrire;
Et j'ai pu, fans faillir, remplir la volonté
D'un corps augufte et faint, et par vous refpecté.

NICEPHORE.

Je le protégerai tant qu'il fera fidelle;
Soyez-le, croyez-moi: mais puifqu'il vous rappelle,
C'eft moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Conftantin.
Vous n'avez plus d'excufe: et fi vers le Bofphore
L'aftre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un fujet révolté.
Vous ne le ferez pas avec impunité....

Voilà

Voilà ce que César a prétendu vous dire.

ALEXIS.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,
Qui m'ont fait de l'Etat le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaissent mon nom, mon rang & mon service;
Et vous-même avec eux vous me rendrez justice.
Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés
Que de vos ennemis mon bras a délivrés;
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'Etat ne ravit qu'au coupable.

NICEPHORE.

Vous osez le prétendre?

ALEXIS.

Un simple citoyen
L'oserait, le devrait; & mon droit est le sien,
Celui de tout mortel, dont le sort qui m'outrage
N'a point marqué le front du sceau de l'esclavage:
C'est le droit d'Alexis; & je crois qu'il est dû
Au sang qu'il a pour vous tant de fois répandu,
Au sang dont sa valeur a payé votre gloire,
Et qui peut égaler (sans trop m'en faire accroire)
Le sang de Nicéphore autrefois inconnu,
Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

NICEPHORE.

Je connais votre race, & plus votre arrogance.
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.
N'obéirez-vous point?

ALEXIS.

Non, Seigneur.

NICEPHORE.

C'eſt aſſez.

(il appelle Memnon à lui par un ſigne, & lui donne un billet dans le fond du théâtre.)

Servez l'empire & moi, vous qui m'obéiſſez.

(il ſort.)

SCENE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Moi, ſervir Nicéphore?

ALEXIS, *après avoir obſervé le lieu où il ſe trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

Voyez.

ALEXIS, *après avoir lu une partie du billet de ſang froid.*

Dans ſon conſeil l'arrêt était porté !
Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité!
Il ſe flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
Il a ſigné ma mort !

MEMNON.

Il a ſigné la ſienne.
D'eſclaves entouré, ce tyran ténébreux,
Ce deſpote aveuglé m'a cru lâche comme eux ;

Tant ce palais funeste a produit l'habitude
Et de la barbarie & de la servitude !
Tant sur leur trône affreux nos Césars chancelans
Pensent régner sans lois, & parler en sultans !
Mais achevez, lisez cet ordre impitoyable.

ALEXIS, *relisant.*

Plus que je ne pensais ce despote est coupable :
Irène prisonnière ! Est-il bien vrai ? Memnon !

MEMNON.

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

ALEXIS.

O Ciel ! ... de tes projets Irène est-elle instruite ?

MEMNON.

Elle en peut soupçonner & la cause & la suite :
Le reste est inconnu.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger,
Et surtout, cher ami, cachons-lui son danger.
L'entreprise bientôt doit être découverte ;
Mais c'est quand on saura ma victoire ou ma perte.

MEMNON.

Nos amis vont se joindre à ces braves soldats.

ALEXIS.

Sont-ils prêts à marcher ?

MEMNON.

Seigneur, n'en doutez pas :
Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un passage.
Croyez que l'amitié, le zèle & le courage

Sont d'un plus grand ſervice en ces périls preſſans
Que tous ces bataillons payés par des tyrans.
Je les vois avancer vers la porte ſacrée :
L'empereur va lui-même en défendre l'entrée.
Du peuple ſoulevé j'entends déjà les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment : je règne, ou je péris :
Le ſort en eſt jeté. Prévenons Nicéphore.
(*aux ſoldats.*)
Venez, braves amis, dont mon deſtin m'honore,
Sous Memnon & ſous moi vous avez combattu ;
Combattez pour Irène, & vengez ſa vertu.
Irène m'appartient, je ne puis la reprendre
Que dans des flots de ſang & ſous des murs en cendre :
Marchons ſans balancer.

SCENE IV.

ALEXIS, IRENE, MEMNON.

IRENE.

OU courez-vous ? ô Ciel !
Alexis, arrêtez ! que faites-vous ? cruel !
Demeurez, rendez-vous à mes ſoins légitimes ;
Prévenez votre perte, épargnez-vous des crimes.
Au ſeul nom de révolte on me glace d'effroi :
On me parle du ſang qui va couler pour moi.
Il ne m'eſt plus permis dans ma douleur muette
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
Mon père en ce moment par le peuple excité
Revient vers ce palais qu'il avait déſerté.

Le pontife le fuit, & dans fon miniftère
Du Dieu que l'on outrage attefte la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls preffans.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irène, il n'eft plus temps:
La querelle eft trop grande, elle eft trop engagée.
Je les écouterai quand vous ferez vengée.

SCENE V.

IRENE *feule.*

IL me fuit! que deviens-je? ô Ciel, & quel moment!
Mon époux va périr ou frapper mon amant!
Jeme jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon deftin, qui me donnas pour maître
Un mortel refpectable & qui reçut ma foi,
Que je devais aimer, s'il fe peut, malgré moi.
J'écoutai ma raifon: mais mon ame infidelle,
En voulant t'obéir, fe fouleva contr'elle.
Conduis mes pas, foutiens cette faible raifon,
Rends la vie à ce cœur qui meurt de fon poifon;
Rends la paix à l'empire auffi bien qu'à moi-même.
Conferve mon époux! commande que je l'aime!
Le cœur dépend de toi: les malheureux humains
Sont les vils inftrumens de tes divines mains.
Dans ce défordre affreux veille fur Nicéphore!
Et quand pour mon époux mon défefpoir t'implore,
Si d'autres fentimens me font encor permis,
Dieu, qui fais pardonner, veille fur Alexis! (*e*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Ils ſont aux mains : rentrez.

IRENE.

Et mon père ?

ZOÉ.

Il arrive ;
Il fend les flots du peuple, & la foule craintive
De femmes, de vieillards, d'enfans qui dans leurs bras
Pouſſent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
Le pontife ſacré par un ſecours utile
Aux bleſſés, aux mourans en vain donne un aſile.
Les vainqueurs acharnés immolent ſur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.
Ne vous expoſez point à ce peuple en furie.
Je vois tomber Biſance, & périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
Mais ne vous perdez pas en voulant la ſauver.
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRENE.

Non, Zoé : le ciel veut que je tombe avec elle.
Non : je ne dois point vivre en nos murs embraſés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creuſés.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

VOTRE unique parti, Madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le destin va rendre.
Une Scythe aurait pu, dans les rangs des soldats,
Appeler les dangers & chercher le trépas;
Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages,
La dureté des mœurs a produit ces usages.
La nature a pour nous établi d'autres lois:
Soumettons-nous au sort; & quel que soit son choix,
Acceptons, s'il le faut, le maître qu'il nous donne.
Alexis en naissant touchait à la couronne;
Sa valeur la mérite; il porte à ce combat
Ce grand cœur & ce bras qui défendit l'Etat;
Surtout en sa faveur il a la voix publique.
Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique,
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puisqu'on l'aime.

IRENE.

Hé, que sert d'être aimé?
On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même
Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime,
D'interroger mon cœur, & d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement;

Quel ſang a pu couler, quelles ſont les victimes,
Combien dans ce palais j'ai raſſemblé de crimes.
Ils ſont tous mon ouvrage!

ZOÉ.

A vos juſtes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs?
Votre père a quitté la retraite ſacrée
Où ſa triſte vertu ſe cachait ignorée.
C'eſt pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde: il rentre pour ſa fille
Dans ce même palais où régna ſa famille.
Vous trouverez en lui les conſolations
Que le deſtin refuſe à vos afflictions.
Jetez-vous dans ſes bras.

IRENE.

M'en trouvera-t-il digne?
Aurai-je mérité que cet effort inſigne
Le ramène à ſa fille en ce cruel ſéjour,
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Est-ce vous qu'en ces lieux mon déſeſpoir contemple?
Soutien des malheureux, mon père! mon exemple!
Quoi! vous quittez pour moi le ſéjour de la paix!
Hélas! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits?

LEONCE.

Les murs de Conſtantin ſont un champ de carnage.
J'ignore, grâce aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, & quelles factions
Ont enfanté ſoudain ces déſolations.
On m'apprend qu'Alexis, armé contre ſon maître,
Avec les conjurés avait oſé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre que devant lui ſon empereur fuyait.
On croit Céſar bleſſé: le combat dure encore,
Des portes des ſept tours au canal du Boſphore:
Le tumulte, la mort, le crime eſt dans ces lieux.
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeſte
Un empire, un époux; que la vertu vous reſte.
J'ai vu trop de Céſars en ce ſanglant ſéjour
De ce trône avili renverſés tour à tour....
Celui de Dieu, mà fille, eſt ſeul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon ſort.

SCENE III.

IRENE, LEONCE, ZOÉ, MEMNON, Suite.

MEMNON.

IL n'eſt plus de tyran: c'en eſt fait, il eſt mort;
Je l'ai vu. C'eſt en vain qu'étouffant ſa colère,
Et tenant ſous ſes pieds ce fatal adverſaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner.
Les peuples dans ſon ſang brûlaient de ſe baigner.

(*s'approchant.*)
Madame, Alexis règne ; à mes vœux tout conſpire.
Un ſeul jour a changé le deſtin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ſes mains le trône des Céſars,
Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprète & témoin de la publique joie.
Pardonnez ſi ſa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement ;
Si le ſoin d'arrêter le ſang & le carnage
Loin de vos yeux encore occupe ſon courage ;
S'il n'a pu rapporter à vos ſacrés genoux
Des lauriers que ſes mains n'ont cueilli que pour vous.
Je vole à l'hyppodrôme, au temple de Sophie,
Aux états aſſemblés, pour ſauver la patrie.
Nous allons tous nommer du ſaint nom d'empereur
Le héros de Biſance, & ſon libérateur.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Que dois-je faire, ô Dieu !

LEONCE.

Croire un père & le ſuivre.
Dans ce ſéjour de ſang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la poſtérité.
Je ſais que Nicéphore eut trop de dureté :

Mais il fut votre époux. Refpectez fa mémoire....
Les devoirs d'une femme, & furtout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le fang le fang de votre époux :
Ce n'eft qu'un droit barbare, un pouvoir qui fe fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'eft un crime affreux qui ne peut s'expier
D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état : d'un côté fe préfente
Un jeune audacieux de qui la main fanglante
Vient d'immoler fon maître à fon ambition :
De l'autre eft le devoir, & la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime ;
C'eft vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

IRENE.

J'écoute vos confeils ; ils font juftes, Seigneur :
Ils font facrés, je fais qu'un refpectable ufage
Prefcrit la folitude à mon fatal veuvage.
Dans votre afile faint je dois chercher la paix
Qu'en ce palais fanglant je ne connus jamais.
J'ai trop befoin de fuir & ce monde que j'aime,
Et fon preftige horrible ... & de me fuir moi-même.

LEONCE.

Venez donc, cher appui de ma caducité :
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté.
Croyez qu'il eft encore au fein de la retraite
Des confolations pour une ame inquiète.
J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain :
Je vous y conduirai, j'en connais le chemin.
Je vais tout préparer.... Jurez à votre père,
Par le Dieu qui m'amène, & dont l'œil vous éclaire,

Que vous accomplirez dans ces triftes remparts
Les devoirs impofés aux veuves des Céfars.

IRENE.

Ces devoirs, il eft vrai, peuvent fembler auftères :
Mais s'ils font rigoureux, ils me font néceffaires.

LEONCE.

Qu'Alexis pour jamais foit oublié de nous.

IRENE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ? (*f*)
Je fais que j'aurais dû vous demander pour grace
Ces fers que vous m'offrez, & qu'il faut que j'embraffe.
Après l'orage affreux que je viens d'effuyer,
Dans le port avec vous il faut tout oublier.
J'ai haï ce palais, lorfqu'une cour flatteufe
M'offrait de vains plaifirs, & me croyait heureufe.
Quand il eft teint de fang, je le dois détefter.
Hé quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter ?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père :
Je lui vais obéir, je vais vous fatisfaire ;
J'en fais entre vos mains un ferment folemnel....
Je defcends de ce trône, & je marche à l'autel.

LEONCE.

Adieu : fouvenez-vous de ce ferment terrible.

(*il fort.*)

SCENE V.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quel eſt ce joug nouveau qu'à votre cœur ſenſible
Un père impoſe encore en ce jour effrayant?

IRENE.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux ſerment;
Oui, je veux conſommer mon fatal ſacrifice.
Je change de priſon; je change de ſupplice.
Toi qui toujours préſente à mes tourmens divers,
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis & de douleurs ſecrètes,
Oſeras-tu me ſuivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être enſevelis?

ZOÉ.

Les miens dans tous les temps vous ſont aſſujettis.
Je vois que notre ſexe eſt né pour l'eſclavage:
Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.
Ces momens ſi brillans, ſi courts & ſi trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous ſerviez ſous un maître;
Et quand vous êtes libre, & que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'inſtant dans la captivité!
Les uſages, les lois, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient ſous un joug tyrannique.

IRENE.

Je porterai ma chaîne.... Il ne m'eſt plus permis
D'oſer m'intéreſſer aux deſtins d'Alexis :
Je ne puis reſpirer le même air qu'il reſpire.
Qu'il ſoit à d'autres yeux le ſauveur de l'empire,
Qu'on chériſſe dans lui le plus grand des Céſars,
Il n'eſt qu'un criminel à mes triſtes regards.
Il n'eſt qu'un parricide ! Et mon ame eſt forcée
A chaſſer Alexis de ma triſte penſée.
Si dans la ſolitude où je vais renfermer
Des ſentimens ſecrets trop prompts à m'alarmer,
Je me reſſouvenais qu'Alexis fut aimable....
Qu'il était un héros ... je ſerais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va preſſer mon départ :
Sauve-moi d'un ſéjour que j'ai quitté trop tard.
Je vais trouver ſoudain le pontife & mon père,
Et je marche ſans crainte au jour pur qui m'éclaire.

(*en voyant Alexis.*)

Ciel !

SCENE VI.

IRENE, ALEXIS, Gardes *qui ſe retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irène.*

ALEXIS.

JE mets à vos pieds en ce jour de terreur
Tout ce que je vous dois ; un empire, & mon cœur.
Je n'ai point diſputé cet empire funeſte ;
Il n'était rien ſans vous. La juſtice céleſte
N'en devait dépouiller d'indignes ſouverains
Que pour le rétablir par vos auguſtes mains.

Régnez, puiſque je règne : & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & celui de Biſance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable ! Ah, Prince, oubliez-vous
Que vous êtes couvert du ſang de mon époux ?

ALEXIS.

Oui, je veux de la terre effacer ſa mémoire, (*g*)
Que ſon nom ſoit perdu dans l'éclat de ma gloire ;
Que l'empire romain, dans ſa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je ſais que ces grands coups, la première journée,
Font murmurer la Grèce & l'Aſie étonnée :
Il s'élève ſoudain des cenſeurs, des rivaux ;
Bientôt on s'accoutume à ſes maîtres nouveaux ;
On finit par aimer leur puiſſance établie.
Qu'on ſache gouverner, Madame, & tout s'oublie.
Après quelques momens d'une juſte rigueur
Que l'intérêt public exige d'un vainqueur,
Ramenez les beaux jours où l'heureuſe Livie
Fit adorer Auguſte à la terre aſſervie.

IRENE.

Alexis ! Alexis ! ne nous abuſons pas :
Les forfaits & la mort ont marché ſur nos pas ;
Le ſang crie : il s'élève, il demande juſtice.
Meurtrier de Céſar, ſuis-je votre complice ?

ALEXIS.

Ce ſang ſauvait le vôtre, & vous m'en puniſſez !
Qui ? moi ! je ſuis coupable à vos yeux offenſés !
Un deſpote jaloux, un maître impitoyable,
Grâce au ſeul nom d'époux, eſt pour vous reſpectable ?

Ses jours vous ſont ſacrés ! & votre défenſeur
N'était donc qu'un rebelle, & n'eſt qu'un raviſſeur !
Contre votre tyran quand j'oſais vous défendre
A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

IRENE.

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes ſens déchirés,
Vous plaindrez une femme en qui dès ſon enfance
Son cœur & ſes parens formèrent l'eſpérance
De couler de ſes ans l'inaltérable cours
Sous les lois, ſous les yeux du héros de nos jours ;
Vous ſaurez qu'il en coûte alors qu'on ſacrifie
A des devoirs ſacrés le bonheur de ſa vie.

ALEXIS.

Quoi ! vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous ſommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? Une loi fanatique,
Un reſpect inſenſé pour un uſage antique,
Embraſſé par un peuple amoureux des erreurs,
Mépriſé des Céſars, & ſurtout des vainqueurs !

IRENE.

Nicéphore au tombeau me retient aſſervie :
Et ſa mort nous ſépare encor plus que ſa vie.

ALEXIS.

Chère & fatale Irène, arbitre de mon ſort,
Vous vengez Nicéphore, & me donnez la mort !

IRENE.

Vivez, régnez ſans moi, rendez heureux l'empire.
Le deſtin vous ſeconde ; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec tant de bonté!
Et vous vous obſtinez à tant de cruauté!
Que m'offrirait de pis la haine et la colère?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir:
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir!

IRENE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuſe victoire;
Vous ne renoncez point au ſang dont vous ſortez,
A vos ſujets ſoumis, à vos profſpérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obſcur d'une priſon ſacrée.
Votre père vous trompe. Une imprudente erreur,
Après l'avoir ſéduit, a ſéduit votre cœur.
C'eſt un nouveau tyran dont la main vous opprime.
Il s'immola lui-même et vous fait ſa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter?
Sort-il de ſon tombeau pour nous perſécuter?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il aſſaſſiner une fille qu'il aime?
Je cours à lui, Madame, et je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes Etats.
S'il mépriſe la cour, et ſi ſon cœur l'abhorre,
Je ne ſouffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de ſon eſprit l'imprudente rigueur
Perſécute ſon ſang, ſon maître et ſon vengeur.

SCENE VII.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ZOÉ.

MADAME, on vous attend: Léonce votre père,
Le miniſtre du Dieu qui règne au ſanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas! ſelon vos vœux,
A cet auguſte aſile.... heureux ou malheureux.

IRENE.

Tout eſt prêt, je vous ſuis....

ALEXIS.

Et moi je vous devance;
Je vais de ces ingrats réprimer l'inſolence,
M'aſſurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCENE VIII.

IRENE *ſeule.*

QUE vais-je devenir? comment échapperai-je
Au précipice horrible, au redoutable piége
Où mes pas égarés ſont conduits malgré moi?
Mon amant a tué mon époux et mon roi!
Et ſur ſon corps ſanglant cette main forcenée
Oſe allumer pour moi les flambeaux d'hymenée!

Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à ſon meurtrier un amour éternel!
Oui, grand Dieu, je l'aimais, et mon ame égarée
De ce poiſon fatal eſt encore enivrée.
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris:
Me forcez-vous au crime? et voulez-vous encore
Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore?

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quoi ! vous n'avez ofé, timide et confondue,
D'un père et d'un amant foutenir l'entrevue?
Ah ! Madame ! en fecret auriez-vous pu fentir
De ce départ fatal un jufte repentir ?

IRENE.

Moi !

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche étonne le courage.
La nature s'effraie, et nos fecrets penchans
Se réveillent dans nous plus forts et plus puiffans.

IRENE.

Non, je n'ai point changé ; je fuis toujours la même ;
Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
Il eft vrai, je n'ai pu dans ce fatal moment
Soutenir les regards d'un père et d'un amant :
Je ne pouvais parler. Tremblante, évanouie,
Le jour fe refufait à ma vue obfcurcie :
Mon fang s'était glacé ; fans force et fans fecours,
Je touchais à l'inftant qui finiffait mes jours.
Rendrai-je grâce aux mains dont je fuis fecourue ?
Soutiendrai-je la vie, hélas ! qu'on m'a rendue ?

Si Léonce paraît, je ſens couler mes pleurs;
Si je vois Alexis, je frémis et je meurs:
Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes ſentimens, ma crainte, et les maux que j'endure.
Ah! que fait Alexis?

ZOÉ.

Il veut en ſouverain
Vous replacer au trône, et vous donner ſa main.
A Léonce, au pontife il s'expliquait en maître:
Dans ſes emportemens j'ai peine à le connaître.
Il ne ſouffrira point que vous oſiez jamais
Diſpoſer de vous-même et ſortir du palais.

IRENE.

Ciel qui lis dans mon cœur, qui vois mon ſacrifice,
Tu ne ſouffriras pas que je ſois ſa complice!

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de triſtes combats!

IRENE.

Tu les connais; plains-moi: ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle
Pour ſe punir ſoi-même, et pour régner ſur elle,
Je l'ai fait, tu le fais; je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes aſſidues;
Il repouſſe mes mains vers ſon trône étendues;
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

IRENE.

Peut-être je ne puis.

ZOÉ.

Je vous vois réfifter au feu qui vous dévore.

IRENE.

En voulant l'étouffer, l'allumerais-je encore ?

ZOÉ.

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

IRENE.

Non, jamais Alexis ne fera mon époux.

ZOÉ.

Eh bien, fi dans la Gréce un ufage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement fépare
Du refte des humains les veuves des Céfars,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureufe, eft-ce un ordre fuprême
Que du haut de fon trône ait prononcé Dieu même ?
Contre vous de fa foudre a-t-il voulu s'armer ?

IRENE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ.

Ainfi loin du palais où vous fûtes nourrie
Vous allez, belle Irène, enterrer votre vie !

IRENE.

Je ne fais où je vais ! . . . humains ! faibles humains !
Réglons-nous notre fort ? eft-il entre nos mains ? (*h*)

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

LEONCE.

MA fille, il faut me ſuivre et fuir en diligence
Ce ſéjour odieux fatal à l'innocence.
Ceſſez de redouter, en marchant ſur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas.
Contre ces noms fameux d'auguſte et d'invincible,
Un mot au nom du ciel eſt une arme terrible;
Et la religion qui leur commande à tous
Leur met un frein ſacré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple;
L'emporte ſur ſa pourpre, et lui commande au temple.
Vos honneurs avec moi plus sûrs et plus conſtans
Des volages humains ſeront indépendans;
Ils n'auront pas beſoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
Vous avez trop appris qu'elle eſt à dédaigner.
C'eſt loin du trône enfin que vous allez régner.

IRENE.

Je vous l'ai déjà dit, ſans regret je le quitte.
Le nouveau Céſar vient; je pars, et je l'évite.
(*elle ſort.*)

LEONCE.

Je ne vous quitte pas.

SCENE III.

ALEXIS, LEONCE.

ALEXIS.

C'EN eſt trop; arrêtez.
Pour la dernière fois, père injuſte, écoutez;
Ecoutez votre maître à qui le ſang vous lie,
Et qui pour votre fille a prodigué ſa vie,
Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous déſeſpérez.
Le ſouverain ſacré des autels de Sophie,
Dont la cabale altière à la vôtre eſt unie,
Contre moi vous ſeconde, et croit impunément
Ravir au nom du ciel Irène à ſon amant.
Je vous ai tous ſervis, vous, Irène et Byzance:
Votre fille en était la juſte récompenſe,
Le ſeul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi,
Le ſeul objet enfin qui ſoit digne de moi.
Mon cœur vous eſt ouvert, et vous ſavez ſi j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui dès le berceau, nous uniſſant tous deux,
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds;
Vous par qui tant de fois elle me fut promiſe,
Vous me la raviſſez lorſque je l'ai conquiſe! (*i*)
Lorſque je l'ai ſauvée, et vous, et tout l'Etāt!
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
Vous m'oſez propoſer que mon cœur s'en détache!
Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache.

Embraſſez un fils tendre, et né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LEONCE.

Ne ſoyez l'un ni l'autre, et tâchez d'être juſte.
Rapidement porté juſqu'à ce trône auguſte,
Méritez vos ſuccès.... Ecoutez-moi, Seigneur;
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur.
Je n'ai point déſerté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde,
Aux paſſions des grands, à leurs vœux emportés:
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités;
Qui ne ſert que ſon Dieu n'en a point d'autre à dire:
Je vous parle en ſon nom, comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé; je dois vous découvrir
Le crime et les dangers où vous voulez courir.
Sachez que ſur la terre il n'eſt point de contrée,
De nation féroce et du monde abhorrée,
De climat ſi ſauvage, où jamais un mortel
D'un pareil ſacrilége osât ſouiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie:
„ Tes mains à ton monarque ont arraché la vie;
„ N'épouſe point ſa veuve. „ Ou ſi de cette voix
Vous oſez dédaigner les éternelles lois,
Allez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire.
Teint du ſang d'un époux et de celui d'un père:
Frappez....

ALEXIS, *en ſe détournant.*

Je ne le puis.... et malgré mon courroux,
Ce cœur que vous percez s'eſt attendri ſur vous.
La dureté du vôtre eſt-elle inaltérable?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable?

Et regretterez-vous votre perſécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur? (*k*)
Tendre père d'Irène! hélas! ſoyez mon père!
D'un juge ſans pitié quittez le caractère;
Ne ſacrifiez point et votre fille et moi
Aux ſuperſtitions qui vous ſervent de loi.
N'en faites point une arme odieuſe et cruelle;
Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer,
Et que votre vertu ſe plaît à déchirer.
Tant de ſévérité n'eſt point dans la nature:
D'un affreux préjugé laiſſez-là l'impoſture;
Ceſſez....

LEONCE.

Dans quelle erreur votre eſprit eſt plongé!
La voix de l'univers eſt-elle un préjugé?

ALEXIS.

Vous diſputez, Léonce, et moi je ſuis ſenſible.

LEONCE.

Je le ſuis comme vous.... le ciel eſt inflexible.

ALEXIS.

Vous le faites parler; vous me forcez, cruel,
A combattre à la fois et mon père et le ciel.
Plus de ſang va couler pour cette injuſte Irène
Que n'en a répandu l'ambition romaine.
La main qui vous ſauva n'a plus qu'à ſe venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'oſe outrager;
Je briſerai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel, en tout temps, rival du diadème,
Ce fatal inſtrument de tant de paſſions,
Chargé par nos aïeux de l'or des nations:

Cimenté de leur ſang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, ſur ces vaſtes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du ſang et des tombeaux.

LEONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur ſuprême,
Alors qu'elle eſt ſans frein, s'abandonne elle-même!
Je vous plains de régner!

ALEXIS.

Je me ſuis emporté;
Je le ſens, j'en rougis. Mais votre cruauté
Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Inſulte avec plus d'art et porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LEONCE.

J'attendrai donc, Seigneur,
Que l'équité m'appelle, et parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point: décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LEONCE.

Voilà mon ſang, vous dis-je, et je l'offre à vos coups.
Reſpectez mon devoir; il eſt plus fort que vous.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

ALEXIS *ſeul.*

Que ſon ſort eſt heureux! aſſis ſur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triſte règne a commencé le cours.
Irène a fait le charme et l'horreur de mes jours.
Sa faibleſſe m'immole aux erreurs de ſon père,
Aux diſcours inſenſés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'eſpérais ſont tous mes ennemis.
J'aime, je ſuis Céſar, et rien ne m'eſt ſoumis!
Quoi! je puis ſans rougir, dans les champs du carnage,
Lorſqu'un ſcythe, un germain ſuccombe à mon courage,
Sur ſon corps tout ſanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever ſon épouſe à l'aſpect de ſes dieux,
Sans qu'un prêtre, un ſoldat, oſe lever la tête!
Aucun n'oſe douter du droit de ma conquête;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer! (*l*)
Entrons.

SCENE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Eh bien, Zoé, que venez-vous m'apprendre?

ZOÉ.

Dans ſon appartement gardez-vous de vous rendre.
Léonce et le pontife épouvantent ſon cœur:
Leur voix ſainte et funeſte y porte la terreur.

Gémiſſante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos triſtes ſoins à peine ont rappelé ſa vie.
Des murs de ce palais ils oſent l'arracher.
Une triſte retraite à jamais va cacher
Du reſte de la terre Irène abandonnée.
Des veuves des Céſars telle eſt la deſtinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un ſoldat ſacrilége, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces uſages ſiniſtres,
De la religion vous braviez les miniſtres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laiſſer remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres ſacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres? où je ſuis!... j'ai cru n'en avoir plus.
A moi, Gardes, venez.

SCENE VI.

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, et les Gardes.

ALEXIS.

MES ordres abſolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne ſorte.
Qu'on ſoit armé par-tout; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi;
Qui de nous eſt Céſar, ou le pontife ou moi.
Chère Zoé, rentrez: avertiſſez Irène
Qu'on lui doit obéir, et qu'elle s'en ſouvienne.

(*à Memnon.*)

Ami, c'eſt avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briſer en un jour tous les fers des tyrans.
Nicéphore eſt tombé ; chaſſons ceux qui nous reſtent ;
Ces tyrans des eſprits que mes chagrins déteſtent.
Que le père d'Irène au palais arrêté
Ait enfin moins d'audace et moins d'autorité,
Qu'éloigné de ſa fille, et réduit au ſilence,
Il ne ſéduiſe plus les peuples de Byzance.
Que cet ardent pontife au palais ſoit gardé.
Un autre plus ſoumis par mon ordre eſt mandé,
Qui ſera plus docile à ma voix ſouveraine.
Conſtantin, Théodoſe en ont trouvé ſans peine.
Plus criminels que moi dans ce triſte ſéjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuſe de l'amour.

MEMNON. (*m*)

Céſar, y penſez-vous? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, eſt pourtant reſpectable.
Il eſt de ces vertus, que forcés d'eſtimer,
Même en les déteſtant nous tremblons d'opprimer.
Eh, ne craignez-vous point par cette violence
De faire au cœur d'Irène une mortelle offenſe ?

ALEXIS.

Non, j'y ſuis réſolu.... je vous dois ma grandeur,
Et mon trône, et ma gloire.... il manque le bonheur.
Je ſuccombe, en régnant, au deſtin qui m'outrage.
Secondez mes tranſports : achevez votre ouvrage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, quelquefois ſans doute il eſt plus difficile
De s'aſſurer chez ſoi d'un ſort pur et tranquille,
Que de trouver la gloire au milieu des combats,
Qui dépendent de nous moins que de nos ſoldats.
Je vous l'ai dit, Irène en ſa juſte colère
Ne pardonnera point l'attentat ſur ſon père.

ALEXIS.

Mais quoi ! laiſſer près d'elle un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ſes yeux !
Qui, lui feſant ſurtout un crime de me plaire,
Et tournant à ſon gré ce cœur ſouple et ſincère,
Gouvernant ſa faibleſſe, et trompant ſa candeur,
Va changer par degré ſa tendreſſe en horreur !
Je veux régner ſur elle ainſi que ſur Byzance,
La couvrir des rayons de ma toute-puiſſance ;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de ſa fille, et la ſerve avec moi.

MEMNON.

Vous vous trompiez, Céſar : j'ai prévu vos alarmes ;
Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en eſt fait, je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi.

MEMNON.

C'était avec regret; mais je vous ai ſervi :
J'ai ſaiſi ce vieillard; et Céſar, qui ſoupire,
Des faibleſſes d'amour m'apprend quel eſt l'empire.
Mais après cette injure auriez-vous eſpéré
De ramener à vous un eſprit ulcéré?
Eh, pourquoi conſulter dans de telles alarmes
Un vieux ſoldat blanchi dans les horreurs des armes?

ALEXIS.

Ah! cher et ſage ami, que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés!
Que tu connais ce cœur ſi contraire à ſoi-même,
Eſclave révolté qui perd tout ce qu'il aime,
Aveugle en ſon courroux, prompt à ſe démentir,
Né pour les paſſions et pour le repentir!

(*Memnon ſort.*)

SCENE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

VENEZ, venez, Zoé, vous que chérit Irène :
Jugez ſi mon amour a mérité ſa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en Céſar,
Montrer l'auguſte Irène enchaînée à mon char.

Je

Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête
Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête;
Je n'insulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations.
Je prétends préparer cet hymen où j'aspire
Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.
Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec simplicité la main de nos aïeux;
N'admettant pour garant de la foi qu'on se donne
Que deux amis, un prêtre et le ciel qui pardonne;
C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
Est-il indigne d'elle? inspire-t-il l'horreur?
Dites-moi par pitié si son ame agitée
Aux offres que je fais recule épouvantée;
Si mon profond respect ne peut que l'indigner;
Enfin si je l'offense en la fesant régner.

ZOÉ.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ses alarmes,
Votre nom prononcé fesait couler ses larmes:
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'œil fixe, le front pâle et l'esprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche silence;
Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
De ce remords puissant qui combat ses désirs;
Ses yeux n'ont plus de pleurs et sa voix de soupirs.
De son dernier affront profondément frappée,
De Léonce et de vous toute entière occupée,
A nos empressemens elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu;
Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS.

Hélas ! elle vous aime, et ſans doute me craint.
Si dans mon déſeſpoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup ſur ce cœur noble et tendre,
Réſolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
A ne point rejeter les vœux humiliés
D'un empereur ſoumis et tremblant à ſes pieds.
Le vainqueur de Céſar eſt l'eſclave d'Irène ;
Elle étend à ſon choix, ou reſſerre ſa chaîne :
Qu'elle diſe un ſeul mot.

ZOÉ.

Juſques en ce ſéjour
Je la vois avancer par ce ſecret détour.

ALEXIS.

C'eſt elle-même, ô Ciel !

ZOÉ.

A la terre attachée
Sa vue à notre aſpect s'égare effarouchée.
Elle avance vers vous, mais ſans vous regarder.
Je ne ſais quelle horreur ſemble la poſſéder.

ALEXIS.

Irène, eſt-ce bien vous ? Quoi ! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre !

SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ.

IRENE.

(*un des ſoldats qui l'accompagne lui approche un fauteuil.*)

Un ſiége.... je ſuccombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, Soldats.... Alexis, écoutez.

(*d'une voix égale, entrecoupée, mais ferme autant que douloureuſe.*)

Sachant ce que je ſouffre, et voyant ce que j'oſe,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cauſe ;
Et l'on ſaura bientôt ſi j'ai dû vous parler :
D'un reproche aſſez grand je puis vous accabler ;
Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.
Teint du ſang d'un époux vous m'enlevez un père ;
Vous cherchez contre vous encore à ſoulever
Cet empire et ce ciel que vous oſez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inſpire ;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos ſens l'aveuglement funeſte :
On ne peut le guérir.... Un ſeul parti me reſte.
Allez trouver mon père, implorez ſon pardon
Revenez avec lui. Peut-être la raiſon,

Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du ſang qui parle à ſon ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de triſtes combats.
Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce ;
Sur mon ſort avec vous que ſa bouche prononce :
Puis-je y compter ?

ALEXIS.

J'y cours, ſans rien examiner.
Ah! ſi j'oſais penſer qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie :
Je vais tout réparer ; oui, malgré ſes rigueurs,
Je veux qu'avec ma main, ſa main sèche vos pleurs.
Irène, croyez-moi ; ma vie eſt deſtinée
A vous faire oublier cette affreuſe journée.
Votre père adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre et ſoumis, digne de votre foi.
Si trop de ſang pour vous fut verſé dans la Thrace,
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace ;
Si j'offenſai Léonce, il verra tout l'Etat
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous régnerez tous deux : ma tendreſſe n'aſpire
Qu'à laiſſer dans ſes mains les rênes de l'Empire. (*n*)
J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et ce ciel qui m'entend, et vous et mon amour.

IRENE, *en s'attendriſſant et en retenant ſes larmes.*

Allez : ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née.
Allez, Prince.

ALEXIS.

Ah ! grand Dieu, témoin de ſes bontés,
Je ſerai digne enfin de mon bonheur.

IRENE.

Partez.

(*en pleurant.*) (*il ſort.*)
Suivez ſes pas, Zoé ſi fidelle et ſi chère.

SCENE IV.

IRENE *ſeule*, *ſe levant.*

QU'AI-JE dit ? qu'ai-je fait, et qu'eſt-ce que j'eſpère ?
Je ne me connais plus. ... Tandis qu'il me parlait,
Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait.
Chaque mot, chaque inſtant portait dans ma bleſſure
Des poiſons dévorans dont frémit la nature.

(*elle marche égarée et hors d'elle-même.*)

Non, ne m'obéis point ; non, mon cher Alexis,
N'amène point mon père à mes yeux obſcurcis.
Reviens. Ah ! je te vois. Ah ! je t'entends encore.
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre.
O crime, éloigne-toi ! Ciel.... quel objet affreux !
Quel ſpectre menaçant ſe jette entre nous deux !
Eſt-ce toi, Nicéphore ? Ombre terrible, arrête :
Ne verſe que mon ſang, ne frappe que ma tête.
Moi ſeule j'ai tout fait : c'eſt mon coupable amour,
C'eſt moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi ! tu te joins à lui, toi, mon malheureux père !
Tu pourſuis cette fille homicide, adultère !

Fuis, mon cher Alexis; détourne avec horreur
Ces yeux ſi dangereux, ſi puiſſans ſur mon cœur !
Dégage de mes mains ta main de ſang fumante;
Mon père et mon époux pourſuivent ton amante!
Sur leurs corps tout ſanglans me faudra-t-il marcher
Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher?
Ah! je reviens à moi..... Religion ſacrée,
Devoir, nature, honneur! à cette ame égarée
Vous rendez ſa raiſon, vous calmez ſes eſprits....
Je ne vous entends plus ſi je vois Alexis!...
Dieu que je veux ſervir, et que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le ſais: tout mon crime eſt d'aimer!
Malgré mon repentir, malgré ta loi ſuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte ſur toi-même.
Il règne, il t'a vaincu dans mes ſens obſcurcis....
Eh bien, voilà mon cœur; c'eſt là qu'eſt Alexis:
Oui, tant que je reſpire il en eſt le ſeul maître.
Je ſens qu'en l'adorant je vais te méconnaître....
Je trahis et l'hymen et la nature, et toi....

(*elle tire un poignard, et ſe frappe.*)

Je te venge de lui, je te venge de moi.
Alexis fut mon dieu; je te le ſacrifie.
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(*elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE V et dernière.

IRENE *mourante*, ALEXIS, LEONCE, MEMNON, Suite.

ALEXIS.

Je vous ramène un père, et je me ſuis flatté
Que nous pourrions fléchir ſa dure auſtérité.
Que ſa juſtice enfin me jugeant moins coupable
Daignerait.... juſte Dieu! quel ſpectacle effroyable!
Irène! chère Irène!....

LEONCE.

O ma fille! ô fureur!

ALEXIS, *ſe jetant aux genoux d'Irène.*

Quel démon t'inſpirait!

IRENE *à Alexis*, *à Léonce.*

Mon amour, votre honneur.
J'adorais Alexis, et je m'en ſuis punie.

(*Alexis veut ſe tuer, Memnon l'arrête.*)

LEONCE.

Ah! mon zèle funeſte eut trop de barbarie.

IRENE, *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi.... plaignez tous deux mon ſort....
Ciel! prends ſoin d'Alexis, et pardonne ma mort!

ALEXIS, *à genoux d'un côté.*

Irène! Irène! ah Dieu!

LEONCE, *à genoux de l'autre côté.*

Déplorable victime!

IRENE.

Pardonne, Dieu clément! ma mort est-elle un crime?

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

D'IRENE.

(*a*) . . . .
Le ſentiment honteux dont il eſt tourmenté.

IRENE.

S'il cache par orgueil ſa frénéſie affreuſe,
Dans ce triſte palais ſuis-je moins malheureuſe ?
Que le ſuprême rang, toujours trop envié,
Souvent pour notre ſexe eſt digne de pitié !
Le funeſte préſent de quelques faibles charmes
Nous eſt vendu bien cher, et payé par nos larmes.
Crois qu'il n'eſt point de jour, peut-être de moment
Dont un tyran cruel ne me faſſe un tourment.
Sans objet, tu le ſais, ſa ſombre jalouſie
Souvent mit en péril ma déplorable vie.
J'en ai vu ſans pâlir les traits injurieux :
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux !

ZOÉ.

Je vous plains ; mais enfin contre votre innocence,
Contre tant de vertus, lui-même eſt ſans puiſſance.
Je gémis de vous voir nourrir votre douleur.
Que craignez-vous ? &c. . . . .

(*b*) S'alarme, ſe diviſe et tremble à ſon retour ;
C'eſt tout ce que m'apprend une rumeur ſoudaine
Qui fait naître ou la crainte ou l'eſpérance vaine,
Qui va de bouche en bouche armer les factions,
Et préparer Byzance aux révolutions.
Pour moi, je ſais aſſez quel parti je dois prendre,
Qui doit me commander, et qui je dois défendre.
Je ne conſulte point nos miniſtres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens ;
J'en croirai ſeulement mes ſoldats et moi-même.
Alexis m'a placé, je ſuis à lui, je l'aime,
Je le ſers, et ſurtout dans ces extrémités,
Memnon ſera fidelle au ſang dont vous ſortez.

Inſtruit de vos dangers, plein d'un noble courage,
Madame, il ne pouvait différer davantage.
Peut-être j'en dis trop; mais enfin ce retour
Suivra de peu d'inſtans la naiſſance du jour.
Les momens me ſont chers, pardonnez à mon zèle,
Et ſouffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUE tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter!
Pour moi dans ce moment tout eſt à redouter.
Memnon s'explique aſſez: ah, que vient-il m'apprendre!
Quoi! Céſar alarmé refuſe de m'entendre!
Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui,
Et je vois que Memnon eſt d'accord avec lui.
Les Etats convoqués dans Byzance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur ſouveraine,
Troublent l'empire entier par leurs diviſions:
Tout ce peuple s'enflamme au feu des factions;
Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
Sourde aux bruyans éclats d'une ville alarmée,
A mon époux ſoumiſe, et cachant ma douleur,
Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur!
Peut-être il me prépare un avenir terrible, &c..

(c) . . . .
Et ſuis-je un criminel à ſes yeux offenſés?
Allez, je le ferai plus que vous ne penſez.
J'ai trop été ſujet.

IRENE.

Je ſuis réduite à l'être;
Seigneur, ſouvenez-vous que Céſar eſt mon maître.

ALEXIS.

Non, pour un tel honneur Ceſar n'était point né:
Il m'arracha le bien qui m'était deſtiné.
Il n'en était pas digne, &c. . . . . .

(*d*) Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, ſi vous l'oſez.

ALEXIS.

Moi! ſi je l'oſerai? j'y vole en aſſurance:
Je mets aux pieds d'Irène et mon cœur et Byzance.
J'ai de l'ambition, et je hais l'empereur....
Mais de ces paſſions qui dévorent mon cœur
Irène eſt la première: elle ſeule m'anime;
Pour elle ſeule, ami, j'aurais pu faire un crime.
Mais on n'eſt point coupable en frappant les tyrans.
C'eſt mon trône après tout, mon bien que je reprends;
Il m'enlevait l'empire, il m'ôtait ce que j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, &c.

(*e*) Il y avait dans quelques manuſcrits:

Dieu juſte, mais clément, veille ſur Alexis!

(*f*) Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous?

LEONCE.

Ta douleur m'attendrit, ma fermeté s'étonne;
Je vois tous tes combats, et je te les pardonne.
Ah! je n'abuſe point ici de mon pouvoir:
L'inexorable honneur a dicté ton devoir.

(*g*) ALEXIS.

Ah! j'avais trop prévu ce reproche terrible:
D'avance il déchirait cette ame trop ſenſible.
Entraîné, combattu, partagé tour à tour,
Tremblant, preſqu'à regret j'ai vaincu pour l'amour.
Oui, Dieu m'en eſt témoin, et je le jure encore;
Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore:
Il me cherchait toujours, et lui ſeul a forcé
Ce bras dont le deſtin, malgré moi, l'a percé.
Ne m'en puniſſez pas, et laiſſez-moi vous dire
Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire.
Il eſt à vous, Madame; et je n'ai conſpiré
Que pour voir ſur vos jours mon amour aſſuré.
Mais je veux de la terre effacer, &c....

(*h*) L'auteur a cru devoir retrancher la ſcène ſuivante qui était la ſeconde du quatrième acte :

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

MEMNON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire.
Tout le peuple, Madame, en ce grand jour n'aſpire
Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux
Les reſtes adorés du ſang de vos aïeux.
Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie ;
Réparez nos malheurs par la publique joie ;
Vous verrez à vos pieds le Sénat, les Etats,
Les députés du peuple, et les chefs des ſoldats,
Solliciter, preſſer cette union chérie
D'où dépend déſormais le bonheur de leur vie.
Aſſurez les deſtins de l'empire nouveau
En donnant des Céſars formés d'un ſang ſi beau.
Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,
On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce ;
Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
Périſſe du tyran juſqu'à ſon ſouvenir.

(*il ſort.*)

IRENE.

Eh bien, tu vois mon ſort ! ſuis-je aſſez malheureuſe ?
Ce vain projet rendra ma peine plus affreuſe.
De céder à leurs vœux il n'eſt aucun eſpoir.

(*i*) Vous me la refuſez lorſque je l'ai conquiſe !
A trahir ſes ſermens c'eſt vous qui la forcez,
Barbare ! et c'eſt à moi que vous la raviſſez ;
Sur cet heureux lien devenu néceſſaire,
Injuſtement l'objet d'une rigueur auſtère,
Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir,
L'amour et l'amitié fondaient tout mon eſpoir.
Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache ;
Il faut qu'on me la cède, ou que je vous l'arrache.

(*k*) Pour élever la voix contre un libérateur ?
Oui, je le suis, Léonce; et personne n'ignore
A quelle cruauté se porta Nicéphore.
Mon bras à l'innocence a dû servir d'appui,
Détrôner le tyran sans m'armer contre lui.
Tel était mon dessein : sa fureur éperdue
A poursuivi ma vie, et je l'ai défendue.
Si malgré moi ce fer a pu causer sa mort,
C'est le fruit de sa rage, et le crime du sort.
Tendre père d'Irène, &c....

(*l*) La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer.
Ah ! c'est trop en souffrir, persécuteurs d'Irène,
Vous qui des passions ne sentez que la haine,
Laissez-moi mon amour : rien ne peut arracher
De mon cœur éperdu l'espoir d'un bien si cher.
Malgré le fanatisme, et la haine et l'envie
Je saurai m'assurer du bonheur de ma vie.
Entrons.

(*m*) MEMNON.
Je hais autant que vous ces censeurs intraitables,
Dans leur austérité toujours inébranlables,
Ennemis de l'Etat, ardens à tout blâmer,
Tyrans de la nature, incapables d'aimer.

ALEXIS.
A ce poste important, non moins que difficile,
J'ai pensé mûrement ; tu peux être tranquille.
Toi qui lis dans mon cœur, il ne t'est point suspect ;
Pour la religion tu connais mon respect.
J'ai fait choix d'un mortel dont la douce sagesse
Ne mettra dans ses soins l'orgueil ni la rudesse :
Pieux sans fanatisme, et fait pour s'attirer
Les cœurs que son devoir l'oblige d'éclairer.
Quand des ministres saints tel est le caractère,
La terre est à leurs pieds, les aime et les révère.

MEMNON.
Les ordres de l'Etat avilis, abattus,
Vont être relevés, Seigneur, par vos vertus ;

Mais ſongez que Léonce eſt le père d'Irène ;
Et quoiqu'il ait voulu la former pour la haine,
Elle chérit ce père ; et même pour appui
Irène en ce grand jour après vous n'a que lui.
Pardonnez, mais je crains que cette violence
Ne ſoit au cœur d'Irène une éternelle offenſe.

(*n*) Qu'à laiſſer dans ſes mains les rênes de l'empire.
Oui, mon cœur conſolé ſe partage entre vous,
Irène ; et je reviens ſon fils et votre époux.

IRENE.

Suivez ſes pas, Zoé ; vous qui me fûtes chère,
Vous le ſerez toujours.

SCENE IV.

IRENE *ſeule.*

Eh bien, que vais-je faire ?
Je ne le verrai plus ! tandis qu'il me parlait
Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait.
Il te fuit, Alexis : Ah ! ſi tant de tendreſſe
Par de nouveaux ſermens attaquait ma faibleſſe !
Cruel ! malgré les miens, malgré le ciel jaloux,
Malgré mon père et moi, tu ſerais mon époux.
Qu'as-tu dit, malheureuſe ! en quel piége arrêtée,
Dans quel gouffre d'horreurs es-tu précipitée ?
Regarde autour de toi : vois ton mari ſanglant,
Egorgé ſous tes yeux des mains de ton amant !
Il était après tout ton maître légitime,
L'image de Dieu même : il devient ta victime !
Vois ſon fier meurtrier, le jour de ſon trépas
Elevé ſur ſon trône et volant dans tes bras !
Et tu l'aimes, barbare ! et tu n'as pu le taire !
Dans ce jour effrayant de pompe funéraire,
Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
De tes crimes ſecrets, conſommés dans ton cœur.
Il va joindre à ta main ſa main de ſang fumante !
Si ton père éperdu devant toi ſe préſente,

Sur le corps de ton père il te faudra marcher
Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher.
(elle fait quelques pas.)

Nature, honneur, devoir, religion ſacrée!
Vous me parlez encore ; et mon ame enivrée
Suſpend à votre voix ſes vœux irréſolus ! . . .
Si mon amant paraît, je ne vous entends plus. . . .
Dieu que je veux ſervir ! Dieu puiſſant que j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage ?
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer ?
Qu'ai-je fait ? tu le ſais : tout mon crime eſt d'aimer.
(elle ſe raſſied.)

Malgré mon repentir, malgré ta loi ſuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte ſur toi-même :
Il règne, il t'a vaincu dans mes ſens obſcurcis.
(elle ſe relève.)

Eh bien, voilà mon cœur : c'eſt là qu'eſt Alexis.
(elle tire un poignard.)

Je te venge de lui ; je te le ſacrifie ;
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.
(elle ſe frappe, et tombe ſur un fauteuil.)

Fin des Variantes.

AGATHOCLE,

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

Repréſentée le 31 mai 1779, jour de l'anniverſaire de la mort de M. de *Voltaire*.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

On ne doit regarder cette tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. de *Voltaire*, et qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instans où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, et ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection; revenant ensuite sur ces objets, dans des instans moins heureux et plus tranquilles.

Le jour de la première représentation de cette pièce, M. *Brisard* prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre, qu'une amitié tendre et constante unissait à

M. de *Voltaire*, et qui a long-temps fait cauſe commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Gréce a cultivé à la fois tous les arts et toutes les ſciences, mais la première repréſentation de l'Oedipe à Colonne ne fut point annoncée par un diſcours de *Platon*.

DISCOURS

PRONONCÉ AVANT LA PREMIERE REPRESENTATION

D'AGATHOCLE.

„ La perte irréparable que le théâtre, les lettres et
„ la France ont faite l'année dernière, et dont le
„ trifte anniverfaire vous raffemble aujourd'hui, a
„ été, depuis cette fatale époque, l'objet continuel
„ de vos regrets. Vous avez du moins eu la confo-
„ lation de voir ce que l'Europe a de plus grand et
„ de plus augufte partager un fentiment fi digne
„ de vous; et les honneurs que vous venez rendre
„ à cette ombre illuftre vont encore fatisfaire et
„ foulager tout à la fois votre jufte douleur. Pour
„ donner à cette cérémonie funèbre tout l'éclat
„ qu'elle mérite et que vous défirez, nous avions
„ penfé d'abord à remettre fous vos yeux quelqu'une
„ de ces tragédies immortelles dont M. de *Voltaire*
„ a fi long-temps enrichi la fcène, et que vous
„ venez fi fouvent y admirer; mais dans ce jour de
„ deuil, où le premier befoin de vos cœurs eft de
„ déplorer la perte de ce grand homme, nous
„ croyons ajouter à l'intérêt qu'elle vous infpire, en
„ vous préfentant la pièce qu'il vous deftinait quand
„ la mort eft venue terminer fa glorieufe carrière.

„ Vous verrez fans doute, Meffieurs, avec atten-
„ driffement l'auteur de Zaïre et de Mérope, accablé
„ d'années, de travaux et de fouffrances, recueillant
„ tout ce qui lui reftait de force et de courage pour
„ s'occuper encore de vos plaifirs, au moment où

„ vous alliez le perdre pour jamais; vous connaîtrez „ tout le prix qu'il mettait à vos ſuffrages par les „ efforts qu'il feſait au bord même du tombeau pour „ les mériter; efforts qui peut-être ont abrégé une „ vie ſi précieuſe.

„ Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux „ arts revit en vous, le peuple d'Athènes, entouré „ des chefs-d'œuvre que lui laiſſaient en mourant „ les artiſtes célèbres, ſemblait au moment de leurs „ obsèques, arrêter ſes regards avec moins d'intérêt „ ſur ces productions ſublimes que ſur les ouvrages „ auxquels ces hommes rares travaillaient encore „ lorſqu'ils avaient été enlevés à la patrie. Les yeux „ pénétrans de leurs concitoyens liſaient dans ces „ reſpectables reſtes toute la penſée du génie qui „ les avait conçus. Ils y voyaient encore attachée la „ main expirante qui n'avait pu les finir; et cette „ douloureuſe image leur rendait plus cher l'illuſtre „ compatriote qu'ils ne poſſédaient plus, mais qui „ juſqu'à la fin de ſa vie avait tout fait pour eux.

„ Vous imiterez, Meſſieurs, cette nation recon- „ naiſſante et ſenſible, en écoutant l'ouvrage auquel „ M. de *Voltaire* a conſacré ſes derniers inſtans; „ vous apercevrez tout ce qu'il aurait fait pour le „ rendre plus digne de vous être offert: votre équité „ ſuppléera à ce que vos lumières pourraient y „ déſirer: vous croirez voir ce grand homme préſent „ encore au milieu de vous, dans cette même ſalle „ qui fut ſoixante ans le théâtre de ſa gloire, et où „ vous-même l'avez couronné par nos faibles mains „ avec des tranſports ſans exemple; enfin, vous „ pardonnerez à notre zèle pour ſa mémoire, ou

„ plutôt vous le juſtifierez, en rendant à ſa cendre
„ les honneurs que vous avez tant de fois rendus à
„ ſa perſonne.

„ Quel ennemi des talens et des ſuccès oſerait,
„ dans une circonſtance ſi touchante, inſulter à la
„ reconnaiſſance de la nation, et en troubler les
„ témoignages? Ce ſentiment vil et cruel ne peut
„ être, Meſſieurs, celui d'aucun français, et ſerait
„ d'ailleurs un nouveau tribut que l'envie payerait,
„ ſans le vouloir, aux mânes de celui que vous
„ pleurez. „

PERSONNAGES.

AGATHOCLE, tyran de Syracuſe.

POLYCRATE, } fils d'*Agathocle.*
ARGIDE, }

YDASAN, vieux guerrier au ſervice de Carthage.

EGESTE, officier au ſervice de Syracuſe.

YDACE, fille d'*Ydaſan.*

ELPENOR, conſeiller du roi.

Une prêtreſſe de *Cérès.*

Suite et Soldats.

La ſcène eſt dans une place entre le palais du roi et les ruines d'un temple.



.... Je me meurs! ....

Agathocle Acte 4 Sce. 1re.

J. M. Moreau le Je inv. — *1789* — *Simonet Sculp*

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

De nos malheurs enfin le ciel a pris pitié;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage et Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné:
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chère, et sa gloire est flétrie:
Sa lâche servitude, et trente ans de malheurs,
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ses cendres, ses abymes
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes.
Le fer que le Cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœur des tyrans.
Va, je hais Syracuse, Agathocle et la vie.

EGESTE.

Que veux-tu? Dès long-temps la Sicile asservie

De l'heureux Agathocle a reconnu les lois;
Agathocle eſt compté parmi les plus grands rois.
Le haſard, le deſtin, le mérite peut-être,
Diſpoſe des Etats, fait l'eſclave et le maître.
Nul homme au rang des rois n'eſt jamais parvenu
Sans un talent ſublime et ſans quelque vertu.
Soyons juſtes, ami: j'aimai ma république;
Mais j'ai ſu me plier au pouvoir monarchique.
Né ſujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adverſité.
L'adreſſe, le courage et ſurtout la fortune
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.
Elevé par degrés au timon de l'Etat,
Il était déjà roi lorſque j'étais ſoldat.
De ces coups du deſtin je ſais que l'on murmure:
Les grands ſuccès d'autrui ſont pour nous une injure.
Mais ſi le même prix nous était préſenté,
Ne diſſimulons point: ſerait-il rejeté?

YDASAN.

Il l'eût été par moi. J'aime mieux, cher Egeſte,
Ma triſte pauvreté que ſa grandeur funeſte.
N'excuſe plus ton maître, et laiſſe à ma douleur
La conſolation de haïr ſon bonheur.
Quoi donc! je l'aurai vu citoyen mercenaire,
Du travail de ſes mains nourriſſant ſa misère;
Et la guerre civile aura, dans ſes horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs!
Il règne à Syracuſe! Et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, et ſoldat à Carthage,
Blanchi dans les dangers, courbé ſous le harnois,
Obſcurément chargé d'inutiles exploits,

J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui défola long-temps la Sicile et l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me reftait; ma fille eft dans les fers!
La malheureufe Ydace eft au rang des captives
Que l'Aréthufe encor voit pleurer fur fes rives.
C'eft ce qui me ramène à ces funeftes lieux,
Aux lieux de ma naiffance en horreur à mes yeux;
Sans foutien, fans patrie, appauvri par la guerre,
Privé de mes deux fils, je n'ai rien fur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramaffé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laiffé.
Des premiers jours de paix je faifis l'avantage;
Je reviens arracher Ydace à l'efclavage:
Aux pieds de ton tyran j'apporte fa rançon;
Et dès que l'avarice ouvrira fa prifon,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.
Là je ne verrai point, couchés dans la pouffière,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.
Je mourrai libre au moins.... Va, fers dans ton pays.

ÉGESTE.

Tu ne partiras point fans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes;
Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; et partageant fes peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai foulagé fes chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Egefte.... Eft-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne fes jours et fes malheurs obfcurs?

Où la trouver ? Comment me rendrai-je auprès d'elle?

EGESTE.

Dans les débris d'un temple eſt ſa priſon cruelle,
Auprès de cette place, et non loin du ſéjour,
De ce ſéjour ſuperbe où le roi tient ſa cour.

YDASAN.

Une cour ! des priſons ! quel fatal aſſemblage !
Ainſi le deſpotiſme eſt près de l'eſclavage.
Ce palais eſt bâti des marbres qu'autrefois
L'heureuſe liberté conſacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon ſang parler ſous ces portiques ?
Je les ai vus ornés de nos dieux domeſtiques.
Mais nos dieux ne ſont plus.... Puis-je au moins préſenter
Cette faible rançon que je fais apporter ?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre ?

EGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus deſcendre.
Sa grandeur abandonne à l'un de ſes enfans
Du lucre des combats les ſoins aviliſſans.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adreſſe ?

EGESTE.

A ſon fils Polycrate, objet de ſa tendreſſe,
Et déjà, nous dit-on, nommé ſon ſucceſſeur,
Tout indigne qu'il eſt de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi ?

EGESTE.

Sa ſombre défiance
A tous les étrangers interdit ſa préſence.
A regret aux ſiens même il permet ſon aſpect :
Soit que l'éloignement impoſe le reſpect,

Soit que changé par l'âge, et las du diadème,
Il ſe dérobe au monde, et ſe cherche lui-même.
Pour Ydace ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du reſte des captifs elle vit ſéparée,
Au temple de Cérès en ſecret retirée.
Sa grâce, ſa beauté, ſes charmes plus flatteurs
Que la ſplendeur de l'or ou celle des grandeurs,
Font voler ſur ſes pas les cœurs à ſon paſſage
Sans qu'elle oſe penſer qu'on lui rende un hommage....
Je la vois qui ſur nous ſemble arrêter les yeux
Au milieu des débris du temple de nos dieux.
Elle ſuit en pleurant cette ſimple prêtreſſe
Qui de ſon eſclavage adoucit la triſteſſe.

YDASAN.

Dans le ſaiſiſſement que j'éprouve à la voir,
La conſolation ſe mêle au déſeſpoir.
C'eſt donc vous, ô ma fille, ô malheureuſe Ydace!

SCENE II.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRETRESSE.

YDACE.

Je baigne de mes pleurs vos genoux que j'embraſſe.
Je vous ai vu, mon père, et vers vous j'ai volé.
Chez les Syracuſains qui vous a rappelé?
Y ſeriez-vous tombé dans mon état funeſte?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le ſeul bien qui me reſte.

(*à la Prêtresse.*)

Mon sang, ma chère fille.... O vous dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puisse des justes dieux la justice éternelle
Payer d'un digne prix le noble et tendre zèle
Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux,
Un exemple si beau, si peu suivi par eux!

LA PRETRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens sauver ma fille et la rendre à Carthage:
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos soins sont superflus:
Je suis esclave.

YDASAN.

Non, tu ne le seras plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des pères!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes misères!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai rassemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laisseraient plus qu'une indigence affreuse!

YDASAN.

Va, sois libre, il suffit, et ma mort est heureuse....
As-tu dans ta prison paru devant le roi?

YDACE.

Non: comment pourrait-il s'abaisser jusqu'à moi?

Comment un conquérant du ſein de la victoire,
De la hauteur du trône où reſplendit ſa gloire,
Pourrait-il diſtinguer un objet ignoré,
A de communs malheurs obſcurément livré?
Sait-il mon ſort, mon nom, l'horreur où l'on me laiſſe?
De Cérès en ces lieux cette digne prêtreſſe
A daigné ſeulement dans ma captivité
Porter ſur mon déſaſtre un regard de bonté.
Ses ſoins ont adouci ma fortune cruelle:
J'apprends à moins ſouffrir, en ſouffrant auprès d'elle.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi: j'eſpère que ſon cœur,
Quoiqu'il ſoit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang ſuprême et le temps l'endurciſſe,
N'oſera devant moi commettre une injuſtice:
Il ſe reſſouviendra que je fus ſon égal.

LA PRETRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans ſon faſte royal,
Il rougira peut-être en voyant ma misère.

LA PRETRESSE.

J'en doute. Mais allez, tendre et généreux père!
Que la ſimple vertu puiſſe enfin le toucher!
Surtout que de ſon trône on vous laiſſe approcher!

SCENE III.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

De nos dieux méconnus Prêtreſſe bienfeſante,
Au malheur qui me ſuit comme eux compatiſſante,
Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
Vous qui voyez l'abyme où mes pas ſont plongés,
Ne m'abandonnez pas.

LA PRETRESSE.

Hélas! que puis-je faire?
Des miniſtres des dieux le triſte caractère,
Autrefois vénérable, aujourd'hui mépriſé;
Ce temple encor fumant, dans la guerre embraſé,
Les autels de Cérès enterrés ſous la cendre,
Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce ſéjour
Je retourne à Carthage où je reçus le jour?

LA PRETRESSE.

Agathocle en des mains avares, ſanguinaires,
A remis le maintien de ſes lois arbitraires.
Polycrate ſon fils commande ſur le port;
Les priſons, les vaiſſeaux, tout ce ſéjour de mort,
Tout eſt à lui; le roi lui donne pour partage
Les droits du ſouverain levés ſur l'eſclavage.
Les captifs ſont traités comme de vils troupeaux
Deſtinés à la mort, aux cirques, aux travaux,

Aux

Aux plaiſirs odieux des caprices d'un maître.
Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il deſtine à ſervir ſes triſtes voluptés.
Amoureux ſans tendreſſe, et dédaignant de plaire,
Féroce en ſes déſirs ainſi qu'en ſa colère,
C'eſt un jeune lion qui toujours menaçant
Veut ravir ſa conquête, et l'aime en rugiſſant.
Non, ſon père jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monſtre deſpotique.

YDACE.

Ah! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels
Ont expoſé mes yeux à ſes yeux criminels!
Entre ſon frère et lui, ciel! quelle différence!
L'humanité d'Argide égale ſa vaillance!
Ce frère vertueux d'un brigand déteſté
S'eſt attendri du moins ſur ma calamité.
Pourrai-je dans Argide avoir quelque eſpérance?

LA PRETRESSE.

Argide a des vertus, et bien peu de puiſſance.
Polycrate eſt le maître, il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au ſépulcre conduit....
Mais avoûrai-je enfin mes ſecrètes alarmes?
Argide eſt un héros, vos regards ont des charmes,
Et malgré les horreurs de cet affreux ſéjour,
L'infortune amollit et diſpoſe à l'amour.
Un prince né pour plaire, et qui cherche à ſéduire,
Veut ſur notre faibleſſe établir ſon empire.
L'innocence ſuccombe aux tendreſſes des grands,
Et les plus dangereux ne ſont pas les tyrans.

IDACE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sa bonté généreufe
Serait un nouveau piége à cette malheureufe!
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur!
Et ma reconnaiffance aurait trompé mon cœur!
De ce cœur éperdu touchez-vous la bleffure?
Dans l'amas des tourmens que ma jeuneffe endure
En eft-il un nouveau dont je reffens les coups?

LA PRETRESSE.

L'amour eft quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle eft donc ma reffource? Eh! pourquoi fuis-je née!
Expofée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me fuit entoura mon berceau;
Le ciel me rend un père au bord de fon tombeau!
Loin d'Argide et de vous ma timide jeuneffe
Ne fera qu'un fardeau pour fa trifte vieilleffe!
L'efpérance me fuit! la mort, la feule mort
Eft-elle au moins un terme aux rigueurs de mon fort?
Aurai-je affez de force, un affez grand courage
Pour courir à ce port au milieu de l'orage?
Vous lifez dans mon cœur, vous voyez mon danger.
Ah! plutôt à mourir daignez m'encourager;
Affermiffez mon ame incertaine, affaiblie,
Contre le fentiment qui m'attache à la vie.

LA PRETRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles fecours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours!
Il pèfe à tout mortel, et Dieu qui nous l'impofe
Veut, nous l'ayant donné, que lui feul en difpofe.

De votre ame éperdue il faut avoir pitié.
Attendez tout d'un père et de mon amitié,
Mais furtout de vous-même et de votre courage.
Vous luttez, je le vois, contre un fatal orage :
Dieu fe complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur fenfible et vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modefte
Ont dompté quelquefois le fort le plus funefte.

YDACE.

Je me jette en vos bras : mon efprit défolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, EGESTE.

(*Agathocle paſſe dans le fond du théâtre : il ſemble parler à ſes deux fils Polycrate et Argide. Il eſt entouré de courtiſans et de gardes. Ydaſan et Egeſte ſont ſur le devant, près du temple.*)

YDASAN.

C'EST-LA ce vieux tyran ſi grand, ſi redoutable,
Qu'on croit ſi fortuné ! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis ſemble dire aux humains
Que le repos du cœur eſt loin des ſouverains.
Eſt-ce lui dont j'ai vu la miſérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?
Eſt-ce Agathocle enfin ?... Que d'eſclaves brillans
Prêtent leur main ſervile à ſes pas chancelans !
Comme il eſt entouré ! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monſtre inabordable.
Sont-ce là ſes deux fils dont tu m'as tant parlé ?

EGESTE.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.
On dit qu'il eſt plus dur et plus inacceſſible
Que ce ſombre vieillard autrefois ſi terrible.
Argide eſt plus affable : il eſt grand ſans orgueil,
Et ſa noble vertu n'a point un rude accueil :

Athène a cultivé ses mœurs et son génie.
Né d'un tyran illustre, il hait la tyrannie.
Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.
Saisissons ce moment, osons approcher d'eux:
Mais surtout souviens-toi que Polycrate est maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il est dur de paraître!

EGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'esprit républicain.

YDASAN.

(*il marche vers Polycrate.*)
Prince, vous connaissez les droits du genre-humain?

POLYCRATE.

Quel est cet étranger? quel est ce téméraire?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux soldat, un père.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu?

YDASAN.

La justice, mon sang.
Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang;
Mais gardez les traités: rendez la jeune Ydace,
Reste unique échappé des malheurs de ma race:
J'en apporte le prix.

POLYCRATE, *aux siens.*

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

ARGIDE.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juste demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah, grands dieux, rendez-moi donc le temps
Où ma main vous servait et frappait les tyrans !
Faut-il que de mes ans la triste décadence
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance !

SCENE II.

POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté :
Mon frère, un vieux soldat doit être respecté.

POLYCRATE.

Non, mon frère : apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la sévérité de mon père en courroux,
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des Dieux, allumés sur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon esclave est mon bien ; rien ne peut m'en priver :
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.

(après l'avoir regardé quelque temps en ſilence.)
Blâmez-vous ce deſſein que mon cœur vous confie?

ARGIDE.

Qui? moi! prétendez-vous que je vous juſtifie?
Quel beſoin auriez-vous de mon conſentement?
Comment approuverais-je un tel emportement?
La paix avec Carthage eſt déjà déclarée;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée,
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.
Si ce carthaginois n'a de vous qu'un refus,
Vous rallumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'eſt à quoi j'aſpire;
La guerre eſt néceſſaire à ce naiſſant empire:
Que ſerions-nous ſans elle?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreurs,
La guerre a mis mon père au faîte des grandeurs:
Pour ſoutenir long-temps ce fragile édifice
Il faut des lois, mon frère, il faut de la juſtice.

POLYCRATE.

Des lois! c'eſt un vain nom dont je ſuis indigné.
Eſt-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné?
Il n'en connut que deux: la force et l'artifice.
La loi de Syracuſe eſt que l'on m'obéiſſe.
Agathocle fut maître, et je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple eſt dangereux; il peut faire trembler:

Voyez Créſus en Perſe, et Denys à Corinthe.

POLYCRATE.

(*après l'avoir regardé encore fixement.*)

Penſez-vous m'alarmer, m'inſpirer votre crainte?
Prétendez-vous inſtruire Agathocle et ſon fils?
Je voulais un ſervice, et non pas des avis.
J'avais compté ſur vous....

ARGIDE.

Je ſerai votre frère,
Votre ami véritable, ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE.

Eh bien, ſervez-moi donc.

ARGIDE.

Quel deſſein vous anime?
Vous voulez que je ſerve à vous noircir d'un crime?

POLYCRATE.

Un crime, dites-vous?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime! vous oſez....

ARGIDE.

Oui, j'oſe vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.

Et quel autre que moi la dira ſans détour ?

POLYCRATE.

Va, c'eſt où t'attendait mon malheureux amour.
Traître ! tu n'as pas ſu me cacher mon injure :
De tes fauſſes vertus je voyais l'impoſture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur ;
J'ai trop ſondé du tien la ſombre profondeur :
J'en ai vu les replis ; j'ai percé le myſtère
Dont tu ſais faſciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal ;
Il veut paraître juſte, il n'eſt que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un maſque de prudence
De l'eſclave et de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'oſais condamner ;
Mais tu connais ton frère : il ſait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois : je connais ta féroce inſolence ;
Tu crois du roi mon père exercer la puiſſance.
Monté ſur les degrés de ce ſuprême rang,
Es-tu le ſeul ici qui ſois né de ſon ſang ?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a ſu la couvrir par les vertus d'un maître ;
Et tes égaremens, qui l'ont trop démenti,
T'ont remis dans le rang dont il était ſorti.

POLYCRATE.

Ils m'ont laiſſé ce bras pour punir un perfide.

ELPENOR *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis... Argide,

Voilà ton dernier trait : mais tremble à mon retour.
(*il ſort.*)

ARGIDE.

Je t'attends : nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace et l'outrage
Ou cachaient ta faibleſſe, ou montraient ton courage.

SCENE III.

ARGIDE, ELPENOR.

ELPENOR.

QU'AI-JE entendu, Seigneur? et quel ardent courroux
Arme à mes yeux ſurpris et votre frère et vous ?
Hélas ! je vous ai vus ennemis dès l'enfance ;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence ?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos conſeils me ſont chers ;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.
Je l'appris encor plus dans Sparte et dans Athène !
Elpénor, condamnez ma franchiſe hautaine ;
Mon cœur, je l'avoûrai, n'eſt pas fait pour la cour.

ELPENOR.

Il eſt libre, il eſt grand ; mais, Seigneur, ſi l'amour,
Mêlant à vos vertus ſes faibleſſes cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles !
On le ſoupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah ! ne redoutez rien :
Je ne ſais point former un indigne lien.
Polycrate, il eſt vrai, dans ſa brûlante audace
Croit ſoumettre à ſes lois la malheureuſe Ydace,
Et je ne puis ſouffrir ce droit injurieux
Que le ſort des combats donne aux victorieux.
J'oſe braver mon frère et ſervir l'innocence.
Non, ce n'eſt point l'amour qui prendra ſa défenſe :
Je ne l'ai point connu ; mon cœur juſqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas beſoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'aſſerviſſe,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougiſſe.

ELPENOR.

Je vous en crois ſans peine, et mes regards diſcrets
De ce cœur généreux reſpectent les ſecrets.
Mais, Seigneur, je voudrais qu'un peu de complaiſance
Pût raſſurer du roi la triſte défiance.
Il aime votre frère ; il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'eſtimer ; et j'oſe dire encor
Que la voix du public, équitable et ſincère,
Pourra me conſoler des rebuts de mon père....
Mais quel bruit ? quel tumulte ? et qu'eſt-ce que je voi ?

SCENE IV.

ARGIDE, YDACE, ELPENOR, LA PRETRESSE.

(*on entend un grand bruit derrière la ſcène : elle s'ouvre. Ydace paraît : la Prêtreſſe la ſuit. Le peuple et les ſoldats avancent au fond du théâtre.*)

ARGIDE.

Est-ce Ydace ? Elle-même en ce ſéjour d'effroi !
Eſt-ce vous qui fuyez, captive infortunée ?

YDACE.

Par d'horribles ſoldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs,
Aux mains de la prêtreſſe à qui dans mes malheurs
Le ciel a confié ma jeuneſſe craintive,
On me pourſuit encore errante, fugitive.
Quand mon père, accablé du poids de mes douleurs,
Allait juſqu'au palais faire parler mes pleurs,
On ſaiſiſſait ſa fille au nom de votre frère !...
En cet affreux moment leur troupe ſanguinaire
Recule de ſurpriſe à votre auguſte aſpect ;
Tant le juſte aux pervers imprime de reſpect.
De ce reſpect, Seigneur, je m'écarte ſans doute ;
Mais l'horreur où je ſuis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuſe en cette extrémité.
Et de votre grand cœur la noble humanité
Daignera juſqu'au bout, propice à ma misère,
Sauver ma liberté des tranſports de ſon frère.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt ſi ſacré que je reçois des dieux.
Je vous prends ſous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je ſuis plus aſſervie
Que par cet eſclavage où me réduit le ſort.
Je déteſtais le jour, et j'invoquais la mort;
Je vis par vous....

ARGIDE.

Allez : d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuſe contrée.
C'en eſt fait, belle Ydace... emportez nos regrets...
De ſon départ, amis, qu'on hâte les apprêts.

(*au peuple qui eſt dans le fond.*)

Nobles Syracuſains, ſecourez l'innocence;
Contre ſes raviſſeurs embraſſez ſa défenſe.

(*à la prêtreſſe.*)

Prêtreſſe de Cérès, uniſſez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, et ſurtout de la loi.
Qu'Ydace enfin ſoit libre, et que de ce rivage
Avec ſon digne père on la mène à Carthage.

(*au peuple.*)

Qu'aucun de vous n'exige et qu'il n'oſe accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté! liberté! tu fus toujours ſacrée :
Quand on la met à prix elle eſt déshonorée.

(*à la prêtreſſe.*)

Protégez cet objet que je vous ai rendu;
Aux perſécutions dérobez ſa vertu :

Qu'elle forte aujourd'hui de cette terre affreufe.
Ydace ! loin de moi vivez long-temps heureufe ;
Allez, fuyez furtout loin d'un perfécuteur....
En la fefant partir je m'arrache le cœur.

(*à Elpénor.*)

Me reprocheras-tu que l'amour foit mon maître ?
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.
J'honore la vertu ; le malheur m'attendrit :
C'eft à toi de juger fi l'amour m'avilit.

SCENE V.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

GRANDS Dieux ! qui par fes mains brifez mon joug funefte,
Eft-il dans votre olympe une ame plus célefte ?
Et n'eft-ce pas ainfi qu'autrefois les mortels
En s'approchant de vous méritaient des autels ?

(*à la prêtreffe.*)

Hélas ! vous fefiez craindre à mon ame offenfée
Que fa pure vertu ne fût intéreffée !

LA PRETRESSE.

Je l'admire avec vous : je crois voir aujourd'hui
Le fang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte et dans Athènes ;
Il en a le courage et les vertus humaines.

Quelle grandeur modeſte en offrant ſes ſecours !
Que mon cœur qui m'échappe eſt plein de ſes diſcours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans eſt-ce ainſi que l'on aime !
Je n'ai point à rougir de ſes ſoins généreux ;
Ils ne ſont point l'effet d'un tranſport amoureux :
Ses ſentimens ſont purs, et je ſuis ſans alarmes.
Oui, mon bonheur commence !

LA PRETRESSE.

Et vous verſez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois ; l'excès de ſes bontés,
Sa gloire, ſa vertu... tout m'attendrit....

LA PRETRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en eſt fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'eſt-il mon maître !

LA PRETRESSE.

Croyez-moi, chère Ydace, il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux, menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain ſe contraindre :
Argide et ſes vertus ſont pour vous trop à craindre.
Préparons tout : craignons que ſon frère odieux
Ne ramène le crime en ces funeſtes lieux.

YDACE.

Dieux ! ſi vous protégez ce cœur faible et timide ;
Dieux ! ne permettez pas qu'il oſe aimer Argide !

Etouffez dans mon ſein ces ſentimens ſecrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui malgré moi le charme involontaire
Redoublerait encor ma honte et ma misère !

LA PRETRESSE.

O cœur pur et ſenſible, et né dans les malheurs !
Va, crains la vertu même, et fuis loin des grandeurs !

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'AI paru devant lui, je l'ai revu ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi.
De mes chagrins profonds domptant la violence,
J'ai jufqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatrifé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître
Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me fuis étonné qu'il vît couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'infpirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à reffentir l'injure,
Aurait-il amolli cette ame fière & dure?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendît mon fang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de fon père,
Ne pouvait devant lui retenir fa colère:
Le barbare eft forti la fureur dans les yeux.

LA PRETRESSE.

Tout eft à redouter de cet audacieux.
Son père a pour lui feul une aveugle tendreffe:
Avec étonnement on voit tant de faibleffe.

Ce roi ſi défiant, ſi redouté de tous,
Si ferme en ſes deſſeins, du pouvoir ſi jaloux,
Eſt mollement ſoumis, comme un homme vulgaire,
Au ſuperbe aſcendant d'un jeune téméraire.
Il n'aime point Argide ; il ſemble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter :
Ce noble caractère & l'indigne & l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit ſon image.
Le barbare en abuſe ; il n'eſt point de forfaits
Dont ſon emportement n'ait ſouillé le palais.
Le père fut tyran, le fils l'eſt davantage.
Sans la vertu d'Argide, & ſans ce fier courage,
Votre ſang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Polycrate allait être livré.

YDASAN.

Il eût fait cet affront à ſon malheureux père !

LA PRETRESSE.

Il l'oſait : mais Argide eſt un dieu tutélaire,
Un dieu qui parmi nous aujourd'hui deſcendu
Vient conſoler la terre & venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie.
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter :
Son caractère affreux ne ſait rien reſpecter.
Entre le crime & lui mettez les mers profondes :
Qu'un favorable dieu vous guide ſur les ondes.
Souvenez-vous de moi ſous un ciel plus heureux.

YDASAN.

Vos vertus, vos bontés ont ſurpaſſé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me ſépare ;
Mais il me faut ſortir de ce ſéjour barbare ;
Il me faut mourir libre, & j'y cours de ce pas.

SCENE II.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

Nous sommes tous perdus : ami, n'avance pas.
La mort eſt déſormais le recours qui nous reſte :
Argide, Polycrate, Ydace...

YDASAN.

Ah! cher Egeſte!
Ma fille! Ydace! parle, & donne-moi la mort.

EGESTE.

Nous conduiſions Ydace : elle approchait du port,
Elle vous attendait pour quitter Syracuſe;
Les peuples empreſſés au bord de l'Aréthuſe,
Pleurant de ſon départ, admirant ſa beauté,
Chargeaient le ciel de vœux pour ſa proſpérité.
Tout à coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde :
Il ſe ſaiſit d'Ydace, & d'un bras déteſté,
Il arrache ſa proie au peuple épouvanté.
Argide ſeul, Argide entreprend ſa défenſe;
Sa fermeté s'oppoſe à tant de violence.
L'infame raviſſeur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'eſt élancé ſoudain.
Argide a combattu; mais avec quel courage!
On croyait voir un dieu contre un monſtre ſauvage.
Polycrate vaincu tombe & meurt à ſes pieds.
Les cris des citoyens juſqu'au ciel envoyés

En portent à l'inſtant la nouvelle à ſon père ;
Tandis qu'en ſon triomphe oubliant ſa colère,
Le vainqueur attendri ſecourt en gémiſſant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

EGESTE.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous ſoit propice :
Nous ſommes tous vengés.

LA PRÊTRESSE.

Le ciel a fait juſtice.
C'eſt un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons.... Qu'ai-je à craindre ?

EGESTE, *l'arrêtant.*

Ecoutez :
Le roi qui dans ce fils mit ſa ſeule eſpérance
Accourt ſur le lieu même en nous criant : *vengeance !*
Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils !
Ses farouches ſoldats s'aſſemblent à ſes cris,
Le peuple ſe diſperſe, & fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide :
On ſaiſit votre fille , & dans ſon trouble affreux ,
Le roi déſeſpéré vous a proſcrit tous deux.

YDASAN.

Ma fille ! ton ſeul nom déchire mes entrailles !
J'eſpérais de mourir dans les champs de batailles !
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer ?...
Il faut qu'un vieux ſoldat meure ſans murmurer.
Mais toi !

EGESTE.

S'il commettait cette horrible injuſtice,
Je ne puis, Ydaſan, que vous ſuivre au ſupplice.

Le pouvoir defpotique eft maître de nos jours :
Nous fommes fans appui, fans armes, fans fecours....
Mais ne pouvez-vous pas, Prêtreffe qu'on révère,
Faire parler du moins votre faint caractère ?

LA PRETRESSE.

Ce temps n'eft plus. J'ai vu que des dieux autrefois
On refpectait l'empire, on écoutait la voix ;
Le remord arrêtait fur le bord de l'abyme,
La juftice éternelle épouvantait le crime....
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.
La rapine & l'orgueil font les dieux de la terre.

EGESTE.

Séparons-nous : on vient. C'eft Agathocle en pleurs.
Comme vous il eft père, & je crains fes douleurs :
La vengeance les fuit.

SCENE III.

AGATHOCLE, Suite.

AGATHOCLE.

Qu'on ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne & me tue.
Sur elle & fur fon père ayez les yeux ouverts ;
Qu'ils foient tous deux gardés, qu'ils foient chargés de fers.

Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils !

AGATHOCLE.

Lui ! mon fils ? non... mais ce parricide.
Mon fils eſt mort !

(on amène Argide enchaîné. Suite. Egeſte éloigné avec les gardes.)

(Agathocle à Argide.)

Cruel ! il eſt mort par tes coups,
Et tu braves encor mes pleurs & mon courroux !
Et ce peuple aveuglé, qu'a ſéduit ton audace,
Applaudit à ton crime & demande ta grace !

ARGIDE.

Seigneur, le peuple eſt juſte.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que ſon malheureux prince eſt plus juſte que lui.
Traître ! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité ſeule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triſte combat
J'ai ſauvé l'innocence & peut-être l'Etat.
Le nom de loi m'eſt cher, & ce nom me raſſure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainſi ton crime & mon injure !
Tu ne m'aimas jamais, & crois me déſarmer ?

ARGIDE.

Mon cœur toujours ſoumis cherchait à vous aimer.
Il eſt pur ; il n'a point de reproche à ſe faire.
Ce cœur s'eſt ſoulevé quand j'ai tué mon frère ;

De la nature en moi j'ai fenti le pouvoir:
Mais il fallait combattre, & j'ai fait mon devoir.
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence :
Elle n'avait que moi, Seigneur, pour fa défenfe.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon fang.
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point fentir... Vous en aurez peut-être.

AGATHOCLE.

Quoi! ton farouche orgueil ofe encor m'infulter!

ARGIDE.

Je ne fais que vous plaindre, & que vous refpecter.

AGATHOCLE, *en gémiffant.*

Tu m'arraches mon fils!

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai fervi, vous, dis-je, & ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton jufte arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes fouverain, commandez : je fuis prêt.
(on l'emmène.)

SCENE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

QUE vais-je devenir? Dans quel trouble il me jette!
Quoi donc! fa fermeté tranquille & fatisfaite
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré!

Voilà les dignes fruits de la fauſſe ſageſſe
Que les Syracuſains cherchèrent dans la Grèce !
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, & la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfans ! ma vieilleſſe accablée
Va deſcendre au tombeau ſans être conſolée.
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,
Illuſtrant ma diſgrace en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire & ma grandeur ſuprême ?
Je ſuis privé de tout & réduit à moi-même.
Dans les jours malheureux qui peuvent me reſter,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'eſt à moi de mourir ; mais au moins je me flatte
Que tous les aſſaſſins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juſte trépas.

(*à un garde.*)

Vous, veillez ſur Argide, & marchez ſur ſes pas

(*à un autre.*)

Vous, répondez d'Ydace, & ſurtout de ſon père.

(*à un autre.*)

Que l'on cherche Elpénor. Un conſeil ſalutaire
De ſon expérience eſt toujours l'heureux fruit.
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuſe nuit.

(*à un officier.*)

Soutenez-moi : mon ame en ſes tranſports funeſtes
De ma force épuiſée a conſumé les reſtes.
Je ne me connais plus... Dieu des rois & des dieux !
Dieu qu'annonçait Platon chez nos groſſiers aïeux,
Je t'invoque à la fin ; ſoit raiſon, ſoit faibleſſe,
Si tu règnes ſur nous, ſi ta haute ſageſſe

Prend ſoin du haut des cieux du deſtin des Etats,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois; & ma douleur n'aſpire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

YDACE, LA PRETRESSE,
Soldats dans le fond.

YDACE. (*)

NON, je ne cache plus ma tendresse fatale :
Je l'aimais, je l'avoue ; & l'amour nous égale.
Non, ne ménagez plus ce cœur né pour souffrir ;
J'appris à vivre esclave, & j'apprends à mourir ;
Ne me déguisez rien, je pourrai tout entendre.
Je sais que dans ces lieux le roi devait se rendre ·
C'est un père outragé, c'est un maître absolu :
On dit qu'il a parlé, mais qu'a-t-il résolu ?

LA PRETRESSE.

Il flottait incertain ; son ame s'est montrée
De douleur affaiblie, & de sang altérée.
Tantôt par un seul mot il nous glaçait d'horreur,
Et surtout son silence inspirait la terreur ;
Tantôt la profondeur de sa sombre pensée
Echappait aux regards d'une foule empressée.
Il soupire, il menace ; il se calme, il frémit :
Pour le seul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.

(*) Ici *Ydace* ne doit plus se contenir dans les bornes d'une douleur modeste ; elle doit paraître en désordre, les cheveux épars, & éclater en sanglots.

Autour de lui rangés ſes courtiſans le craignent,
Et dans ſon déſeſpoir il en eſt qui le plaignent.

YDACE.

Ils plaignent un tyran! bas eſprits, vils flatteurs!
Ils n'oſent plaindre Argide! ils lui ferment leurs cœurs!
Ils croiraient faire un crime en prenant ſa défenſe.

LA PRETRESSE.

L'affliction du maître impoſe à tous ſilence.

YDACE, *en pouſſant un cri, & en pleurant.*

Ah! parlez-moi du moins, répondez à mes cris.
Eſt-il vrai qu'Agathocle ait condamné ſon fils?

LA PRETRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs!

LA PRETRESSE.

Chère Ydace!
Ah! revenez à vous! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, raſſurez,
Ranimez vos eſprits par le trouble égarés;
Ecartez de votre ame une image ſi noire.

YDACE.

Argide eſt condamné!

LA PRETRESSE.

Non, je ne le puis croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop... C'en eſt fait.

LA PRETRESSE.

C'eſt ici
Que du ſort qui l'attend on doit être éclairci.

L'instant fatal approche ; Agathocle s'avance ;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en assurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés ;
Ils furent en tout temps des asiles sacrés ;
Méprisés de nos grands, le peuple les révère :
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

YDACE.

De votre saint asile on viendra l'arracher ;
Aux regards du tyran qui pourra se cacher ?

SCENE II.

AGATHOCLE *d'un côté, suivi d'*ELPENOR.
YDACE, LA PRETRESSE *de l'autre côté, retirées dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE *à Elpénor.*

Oui, te dis-je, le traître irritait ma colère ;
Dans ses respects forcés il insultait son père ;
On eût dit en voyant Argide auprès de moi
Que j'étais le coupable & qu'Argide était roi.
L'insolent à mes yeux se vantait de son crime.
Le meurtre de son frère est, dit-il, légitime :
Il a servi l'Etat en m'arrachant mon fils !

(*il s'assied.*)

C'en est trop ! qu'on me venge... Elpénor ! obéis.
Qu'on me venge... Soldats, n'épargnez plus Argide.
Il faut enfin qu'un roi punisse un parricide.
Qu'il meure.

LA PRETRESSE, *ſortant de l'aſile, & ſe jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas ;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux mépriſés la majeſté ſuprême
Ne parle point ici par ma débile voix :
Je n'atteſterai plus leur juſtice & leurs lois.
Je ſais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Pourſuit des méchans rois la tête criminelle ;
Et que ſouvent la foudre éclate en vains éclats,
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
Mais ne vous perdez point dans un jour ſi funeſte ;
Ne vengez point un fils ſur un fils qui vous reſte ;
Et ne vous privez point de l'unique ſecours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN.

Cruel! peux-tu frapper une fille innocente?

YDACE.

J'apporte ici ma tête ; & votre main ſanglante
Me ſera favorable en me feſant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir.
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une ame atroce & du crime infectée,
Et jaloux de ſon frère allait l'aſſaſſiner.
Le fils, qu'un père injuſte oſe ici condamner,
Eſt un héros, un dieu qui nous a fait juſtice.
Si vous vous obſtinez à vouloir ſon ſupplice,
Voyez déjà ce ſang répandu par vos mains
Soulever contre vous les dieux & les humains.

Vous ſerez déteſté de toute la nature,
Déteſté de vous-même... Et l'ame auguſte & pure,
L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux :
Ils ſuivront votre exemple, ils ſeront ſans clémence.
Ce ſang ſi précieux crîra plus haut vengeance.
La vérité ſe montre à vos yeux détrompés :
Elle a conduit nos voix.... J'attends la mort : frappez.

AGATHOCLE.

Quoi! ces trois ennemis inſultent à ma perte!
Quoi! ſous leurs pas tremblans quand la tombe eſt ouverte,
Ils déchirent encor ce cœur déſeſpéré!
Qu'on les faſſe ſortir.

(*on les emmène.*)

SCENE III.

AGATHOCLE, ELPENOR.

AGATHOCLE.

MON eſprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux préſages.
Ami, durant trente ans de travaux & d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'eſt levé.
Mon fils eut des défauts : l'amitié paternelle
Ne m'en figurait pas une image infidelle;
Mais ſon courage altier ſecondait mes deſſeins;
Il ſoutenait le trône établi par mes mains.

Et s'il faut à tes yeux découvrir ma pensée,
De ce trône sanglant ma vieillesse lassée
Allait le résigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets sont suivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même ;
Dis-moi la vérité : je la crains, mais je l'aime.
Est-il vrai que mes fils se disputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux ?
Cette esclave ?

ELPENOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.
Cet amour a produit leur sanglante querelle ;
Elle a causé la mort du fils que vous pleurez.
Polycrate, au mépris de vos ordres sacrés,
En portant sur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard sur son malheureux frère.
Argide a du courage : il n'a point démenti
Le pur sang d'un héros dont on le voit sorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne soit qu'un parricide ;
Mais Polycrate enfin fut l'injuste agresseur.

AGATHOCLE.

Tous deux sont criminels : ils m'ont percé le cœur.
L'un a subi la mort, & l'autre la mérite :
Contre le meurtrier tu sais que tout m'irrite.
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer ;
Il m'offensait surtout en se fesant aimer ;
Son nom s'agrandissait des débris de ma gloire.
En vain dans l'Occident les mains de la victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné ;
Dans ma triste maison j'étais abandonné....

Je le fuis pour jamais. Je fens trop que l'envie
Des tourmens que j'éprouve eft à peine affouvie.
On me hait : & voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui confumé....
Mais Argide eft mon fils.

ELPENOR.

Et j'ofe encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être & digne de l'empire ·
Incapable de feindre ainfi que de flatter,
De fouffrir un affront & de le mériter;
Vertueux & fenfible...

AGATHOCLE.

Ah, qu'ofes-tu prétendre ?
Lui fenfible ! A mes pleurs a-t-il daigné fe rendre ?
Du meurtre de fon frère avait-il des remords ?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?
Hé, n'a-t-il pas bravé la douleur de fon père ?

ELPENOR.

Il eft trop de fierté dans ce grand caractère;
Il ne fait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois favoir punir.

ELPENOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir :
La nature a parlé ; fa voix eft toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengeance auffi fe fait entendre.

Je dois tout à mon trône ; ô trône enſanglanté !
Si brillant, ſi funeſte, et ſi cher acheté !
Grandeur éblouiſſante et que j'ai mal connue !
Juſqu'à quand votre éclat ſéduira-t-il ma vue ?

ELPENOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?
Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

AGATHOCLE.

Laiſſe-moi reſpirer.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN *auprès du temple sur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRETRESSE.

Exemples étonnans des caprices du ſort!
L'un à l'autre inconnus dans ce ſéjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la priſon nous raſſemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir enſemble!
O père infortuné! c'eſt dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont deſcendu nos dieux;
C'eſt parmi les débris de leurs autels en cendre
Que le roi va paraître, et l'arrêt doit ſe rendre!
Agathocle a voulu que ſa ſervile cour
Solenniſe avec lui ce déplorable jour.
C'eſt une fête auguſte; et ſon ame affligée
Croit par ce grand éclat ſa perte mieux vengée:
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté
Que le ſang d'un tyran doit être reſpecté.
Sous ſa puiſſante voix il faut que tout fléchiſſe:
Et ce ſpectacle horrible, on l'appelle juſtice!

YDASAN.

Prêtreſſe, croyez-moi, ce violent courroux
Raſſaſié de ſang n'ira point juſqu'à vous.

Il eſt, n'en doutez pas, des barrières ſacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple ; et ce peuple à mes yeux,
Tout corrompu qu'il eſt, reſpecte en vous ſes dieux.
De ma fille après tout vous n'êtes point complice ;
C'eſt aſſez qu'avec elle un malheureux périſſe :
C'eſt ma ſeule prière, et le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri ; pardonnez à mes larmes.

LA PRETRESSE.

On ne les permet point. Ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos diſcours.

YDASAN.

Je le ſais ; c'eſt l'uſage établi dans les cours.
Grands Dieux ! je vois paraître Argide avec Ydace !

SCENE II.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE,
Gardes et Aſſiſtans *dans le fond.*

ARGIDE.

On le permet : je viens chercher ici ma grâce.

YDASAN.

Seigneur, que dites-vous ?

ARGIDE.

Contre ſon raviſſeur
J'ai défendu ta fille, et vengé ſon honneur.

J'ai fait plus : je l'aimais, et m'immolant pour elle
Je m'impoſais moi-même une abſence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu,
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, et je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre.
Mais enfin de ce nom je ſuis trop honoré :
Je veux dans mon tombeau porter ce nom ſacré....
Ydace, en nous aimant expirons l'un et l'autre;
Que ma mourante main puiſſe preſſer la vôtre ;
Que mes yeux ſoient encore attachés ſur vos yeux!
Que la divinité qui nourrit nos aïeux
Préſide avec l'hymen à notre heure fatale!

(à la prêtreſſe.)

O Prêtreſſe, allumez la torche nuptiale....

(à Ydaſan.)

Embraſſons-nous, mon père, à nos derniers momens.
Ydace, chère Ydace, acceptez mes ſermens :
Ils ſont purs comme vous. Nos ames raſſemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées.
Conſervez, s'il ſe peut, équitable avenir,
De l'amour le plus ſaint l'éternel ſouvenir!

YDACE *à Ydaſan.*

Les ſentimens d'Argide ont paſſé dans mon ame :
Son courage m'élève et ſa vertu m'enflamme.
Le nom de ſon épouſe eſt un titre trop beau
Pour que vous refuſiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'eſt point cruelle :
La vie eſt paſſagère et la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah, mon prince ! ah, ma fille !

LA PRETRESSE.

Infortunés époux!
Couple digne du ciel! il eſt ouvert pour vous.
Il voit un grand ſpectacle, et digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chère fille! grand prince! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!
Eh bien, je vous unis: eh bien, Dieux que j'atteſte!
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeſte!
Et pour le célébrer, renverſez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans!
Que le feu de l'Etna dans ſes gouffres s'allume;
Que le barbare y tombe, y vive et s'y conſume!
Que ſon juſte ſupplice, à jamais renaiſſant,
Soit l'éternel vengeur de mon ſang innocent!
Et tombe la Sicile et Syracuſe en poudre
Si l'oppreſſeur du peuple échappait à la foudre!
Voilà mes vœux pour vous, chers et tendres amans,
Et nos chants de l'hymen, et mes derniers ſermens.

LA PRETRESSE.

Notre heure eſt arrivée: Agathocle s'avance;
Il ajoute à la mort l'horreur de ſa préſence.

ARGIDE.

Quoi! ſa cour l'environne, et ſon peuple le fuit!

YDASAN.

Quel démon, quel deſſein devant nous le conduit?

SCENE III et dernière.

Les Perſonnages précédens, AGATHOCLE *entouré de ſa cour. Le peuple ſe range ſur les deux côtés du théâtre : les grands prennent place aux côtés du trône, et ſont debout.*

AGATHOCLE. (*)

L'EQUITÉ... C'eſt ſa voix qui dicte la ſentence....
(il monte ſur le trône, et les grands s'aſſeyent.)
C'eſt moi qui vous l'annonce : écoutez en ſilence....
Vous me voyez au trône ; et c'eſt le digne prix
De trente ans de travaux pour l'Etat entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuſe ;
Et ſi de quelque gloire aux champs de Syracuſe,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire eſt le fruit de mon ambition :
Si c'était un défaut, il ſerait héroïque.
Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la baſſeſſe, et je n'ai dû qu'à moi
Les talens, les vertus qui m'ont fait votre roi.
Je n'avais pas beſoin d'une origine illuſtre ;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau luſtre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit ſur mon front l'or qui m'a couronné.
Raſſaſié de gloire et de tant de puiſſance,
Enfin j'en ai ſenti la triſte inſuffiſance....

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de nobleſſe, et même d'enthouſiaſme : il faut ſurtout obſerver les pauſes qui ſont marquées par des points.

Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un fentiment fecret au-deffus des grandeurs.
Je l'éprouve, et mon ame eft affez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien confulté,
Vivre et mourir au trône, ou dans l'obfcurité....
Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendreffe
Me fefait efpérer qu'aux jours de ma vieilleffe,
De mon puiffant empire il foutiendrait le poids :
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abufé : ces erreurs menfongères
Sont le commun partage et des rois et des pères.
C'eft peu de les connaître ; il les faut expier....
O mon fils !... dans mes bras daigne les oublier !...

(*il tend les bras à Argide, et le fait affeoir à côté de lui.*)

Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que dans ce trifte jour
La vertu l'emportait fur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainfi que ma couronne....
Jouis de toutes deux ; ton père te les donne.
Prêtreffe de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes fi beaux ;
Relevez vos autels, célébrez vos myftères
Que j'ai cru trop long-temps à mon pouvoir contraires.
Apprenez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à fes dieux, ce qu'il doit à fes rois....
Toi, généreux guerrier, toi le père d'Ydace,
Puiffes-tu voir ton fang renaître dans ma race !...
Sers de père à mon fils, rends-moi ton amitié ;
Pardonne au fouverain qui t'avait oublié ;

Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
Le prince a difparu ; l'homme commence à vivre.

YDACE *à la prêtreffe.*

O Dieux !

EGESTE.

Quel changement !

YDASAN.

Quel prodige !

YDACE.

Heureux jour !

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon père ; et peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même....
Vous daignez me céder ce brillant diadème,
Ineftimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers....
J'ofe accepter de vous cet augufte partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne ufage....
Platon vint fur ces bords ; il enfeigna des rois ;
Mon cœur eft fon difciple, et je fuivrai fes lois....
Un fage m'inftruifit, mais c'eft vous que j'imite ;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-deffus des honneurs fouverains ;
Vous les foulez aux pieds, Seigneur, et je les crains.
Malheur à tout mortel qui fe croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable.
Peuples, j'ufe un moment de mon autorité :
Je règne.... votre roi vous rend la liberté.

(*il defcend du trône.*)

Agathocle à son fils vient de rendre justice :
Je vous la fais à tous... Puisse le ciel propice
Commencer dès ce jour un siècle de bonheur,
Un siècle de vertu plutôt que de grandeur !...
O mon auguste épouse ! ô noble citoyenne !
Ce peuple vous chérit ; vous êtes plus que reine.

Fin du cinquième et dernier acte.

AVIS AU LECTEUR,

Imprimé dans plusieurs éditions, à la suite des tragédies.

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez *Duchêne*, au temple du goût, en 1764, avec privilége du roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne sait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilége sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilége de défigurer des pièces de théâtre, et de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'Oreste, le libraire du temple du goût finit la pièce par ces deux vers de *Pylade :*

Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux,
Des malheurs des mortels et des *crimes* des dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pylade* que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *et du courroux des dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer : (*page* 237)

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laissez cette cendre à mon juste courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre

rimes masculines de suite, et de violer si grossièrement les premières règles de la poësie française? Il y a plus encore. Le sens est perverti; il y a six vers nécessaires d'oubliés. Il se peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté et gâté son rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaise copie du souffleur de la comédie, et au lieu de suivre l'édition de Genève, qui est fidelle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaissable.

La même sottise se trouve dans la tragédie de Brutus, page 282:

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes.
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impose!

Peut-on présenter aux lecteurs un pareil galimatias, et voler ainsi leur argent? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques libraires; ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie: pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contens. Mais bientôt leur mauvaise conduite est découverte, et leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède est imprimé beaucoup plus infidellement. L'auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci, par exemple:

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

(*a*) L'Orphelin de la Chine n'eſt pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis*, et qui ſont dans toutes les éditions :

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps,
Reſpectez-les ; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Ce diſcours eſt très-convenable dans la bouche d'un prince ſage, qui parle à des Tartares ennemis des lois et de la ſcience.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes*, *du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de Zulime eſt ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué ſon père, qui ſent tous ſes crimes et qui s'en punit, à qui ſon père pardonne, et qui s'écrie dans ſon déſeſpoir *j'en ſuis indigne*, doit faire un grand effet. On a tronqué et altéré cette fin, et on finit la pièce par une phraſe qui n'eſt pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie ſont indignes

(*a*) Ceci a déjà été remarqué dans l'avertiſſement qui eſt à la tête du premier volume du théâtre.

d'une telle édition. En voici un qui me tombe ſous la main :

Ne viens point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour ſa propre juſtification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'eſt qu'un tiſſu de fautes et de falſifications. Il n'eſt pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de ſon vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expreſſions, de ſubſtituer des liaiſons à des ſcènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été pouſſée à un tel excès, que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence et le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a repréſentée à Paris.

Ce n'eſt pas aſſez d'être parvenu à corrompre preſque tous les ouvrages qu'un homme a compoſés pendant plus de cinquante années ; tantôt on publie ſous ſon nom de prétendues *lettres ſecrètes ;* tantôt ce ſont des lettres à ſes *amis du Parnaſſe*, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; et puis c'eſt ſon *porte-feuille retrouvé*, que perſonne ne voudrait ramaſſer. *Granger* le libraire met ſon nom hardiment à un tome de mélanges ; un ex-jéſuite lui attribue des livres ridicules, et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; et tout cela ſe vend à des provinciaux et à des étrangers qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la littérature françaiſe. Il eſt vrai que toutes ces impertinences tombent et meurent comme des

infectes éphémères, mais ces infectes fe reproduifent toutes les années. Rien n'eft plus aifé à faire qu'un mauvais livre, fi ce n'eft une mauvaife critique. La baffe littérature inonde une partie de l'Europe; le goût fe corrompt tous les jours: il en eft à peu-près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de fix cents comédiens français répandus dans l'Europe, et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons néceffaires, et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine favent leur langue, et qui commencent par dire leur avis fur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, fur l'agriculture fans avoir poffédé un champ, fur le miniftère fans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, fur l'art de gouverner fans avoir pu feulement gouverner leur fervante? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage fupportable; qui parlent de poëfie, et qui ne favent pas feulement la mefure d'un vers? combien enfin deviennent calomniateurs de profeffion pour avoir du pain, et vendent des injures à tant la feuille?

Fin du Tome fixième.

